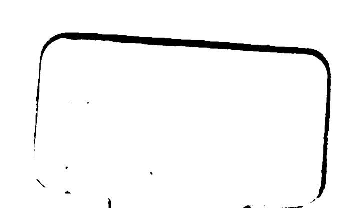


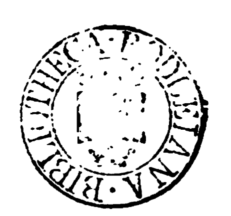





# RABELAIS

## ANALYSÉ.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER.
RUE DE SEINE, N. 14.




FRANÇOIS RABELAIS

# RABELAIS ANALYSÉ,

OU

# EXPLICATION

## DE 76 FIGURES GRAVEES POUR SES ŒUVRES,

PAR LES MEILLEURS ARTISTES DU SIÈCLE DERNIER

AUGMENTÉE

DE L'ANCIENNE CLEF ET DE CELLE DE LE MOTTEUX;

PAR FRANCISQUE MICHEL.



PARIS,
J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, N^os 2 ET 3.

1830.

# AVIS AU RELIEUR

## POUR LE PLACEMENT DES FIGURES.

# AVIS

## DE L'ÉDITEUR.

Des incidens qui sont survenus entre l'auteur de la *Galerie Rabelaisienne* et moi m'ont empêché de continuer la publication de cet ouvrage, dont déjà trois livraisons avaient paru. Cependant ne voulant point priver le public des belles gravures dont je possède les cuivres, et désirant lui offrir une analyse succincte qui puisse en même temps lui faire pleinement apprécier leur mérite et connaître les ouvrages de Rabelais, trop difficile à lire dans leur style original, j'ai dû chercher quelqu'un capable de

réaliser mes idées dans toute leur étendue. M. Francisque Michel, jeune littérateur élevé dans l'amour et la connaissance de nos vieux trésors littéraires, a bien voulu se charger de ce travail qu'il a exécuté d'après un système à lui propre, et dans lequel (différant en cela de son prédécesseur), il s'est abstenu des interprétations historiques dont la vérité n'est rien moins que douteuse.

J.-N. Barba.

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

# RABELAIS.

---

Demandez à une grande partie de ceux qui font et lisent de la littérature, s'ils connaissent Rabelais et ses ouvrages, et, le sourire sur les lèvres, ils vous répondront affirmativement. Puis, si vous les pressez de vous faire part de leurs connaissances sur sa vie, ils vous apprendront que ce fut l'homme de son temps qui avait le plus d'esprit, de gaieté et de malice ; qu'il vécut cordelier, bénédictin et médecin, et enfin mourut curé à Meudon, près Paris ; peut-être même ajouteraient-ils que ses dernières paroles furent un calembourg, et vous feraient-ils le récit de toutes les aventures ridicules que lui prêtent les faiseurs d'*ana*.

Et cependant s'ils avaient lu *Gargantua* et *Pan-*

*tagruel* avec toutes les qualités d'esprit que ces ouvrages exigent pour pouvoir être sainement appréciés; s'ils avaient rapproché l'auteur de son siècle, de ce seizième siècle qui fut éclairé à la fois par le flambeau renaissant de la littérature classique et par les bûchers de l'inquisition, ils auraient vu qu'il n'y avait et ne devait avoir en lui de plaisant que le masque. Pleins de cette idée, nous allons écrire la vie de Rabelais telle qu'elle a été, en rapportant le peu de faits que ses contemporains, insoucieux de son génie, nous ont laissés et telle que, selon nous, elle a dû être.

François Rabelais naquit à Chinon en Touraine, vers l'an 1483, de Thomas Rabelais, sieur de la Devinière, cabaretier selon les uns, apothicaire suivant les autres, et peut-être cumulant ces deux professions. A l'âge de dix-huit ans environ, il entra dans l'ordre des Cordeliers à Fontenay-le-Comte, et s'y fit ordonner prêtre. Là il se livrait à l'étude; mais, sans cesse en butte à la jalousie de ses confrères, dont il ne partageait pas l'ignorance, les désordres et l'hypocrisie, il quitta son couvent, demanda et obtint sa translation dans l'ordre

de Saint-Benoît qui possédait une abbaye à Maillezais en Poitou. Là, Rabelais croyait avoir trouvé ce qu'il avait vainement cherché chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, mais son attente fut trompée; et, témoin chez les moines *blancs* des mêmes vices qui régnaient chez les moines *noirs*, il jeta le froc aux orties, se rendit à Montpellier pour y étudier les sciences, et reçut dans cette ville le bonnet de docteur en médecine. C'est au milieu de ces graves occupations qu'il fit paraître son premier livre de *Gargantua*, dont la première et peut-être la seconde édition, sont inconnues à tous les biographes et bibliographes (1). De Mont-

(1) La première édition connue est celle dont le titre est ainsi conçu : LA VIE INESTIMABLE DU GRANT GARGANTUA, PERE DE PANTAGRUEL, IADIZ COMPOUSÉE PAR L'ABSTRACTEUR DE QUINTE-ESSENCE, LIURE PLEIN DE PANTAGRUELISME; Lyon, FRANÇOIS JUSTE, in-16. (Ier livre seul en cinquante-six chapitres.) Elle parut en 1535.

« Cette édition est la première pour nous, puisque nous n'en connaissons point de plus ancienne; mais ce qui prouve incontestablement qu'il en a existé d'antérieures, c'est 1° le mot *iadis*, employé dans le titre; 2° que nous en avons une du second livre, datée de 1533, et 3° que Geoffroy Tory, qui, en 1529, publia son *Champ Fleury*, rapporte, dans l'épître de cet ouvrage, un passage du même second livre de Rabelais. Il est vraiment étonnant que, tandis que nous possédons encore tant d'impressions du quinzième siècle, les premières éditions du roman de Rabelais aient disparu. (Note de M. L'Aulnaye, tome III, page 3 de son édition de Rabelais, in-8°; Paris, Louis Janet, 1823.)

pellier Rabelais vint à Lyon, où il fut nommé médecin au grand hôpital, et, selon quelques-uns, il se lia d'amitié avec le célèbre et infortuné Étienne Dolet, qui publia plus tard une édition de ses ouvrages (1). Rabelais resta dans cette ville jusqu'en 1534, que Jean Du Bellay, ambassadeur du roi de France à Rome, passant par Lyon, l'emmena avec lui en qualité de son médecin ordinaire (2). Rabelais ne fit pas à Rome un long séjour; car, la même année, il revint Lyon où il ne demeura pas plus long-temps. En effet, il repartit pour Rome où il sollicita et obtint l'absolution de la violation de ses vœux monastiques, puis il

(1) La plaisante et ioyeuse histoyre de Gargantua, prochainement reueue et de beaucoup augmentée par l'autheur mesme.—Pantagruel, roy des Dipsodes, restitué en son naturel, etc.; plus, les merueilleuses nauigations du disciple de Pantagruel dict Panurge; Lyon, Estienne Dolet, rue Mercière, à la Dolouere d'or, in-16, de 350 pages. Au verso du titre se lit cette invocation qui semble être un pressentiment de Dolet : *Preserue moy, ó Seigneur! des calumnies des hommes.* Cette édition est de 1542.

(2) M. P. L. Jacob, bibliophile, dans ses *Soirées de Walter-Scott;* Paris, Eugène Renduel, 1829, raconte une aventure qui, selon lui, arriva à Rabelais, pendant son séjour à Rome. Nous avons lu son récit avec un plaisir bien grand; mais nous n'avons pas reconnu Rabelais dans le personnage qu'il nomme ainsi. Le lecteur ne pourra que gagner en en faisant l'essai.

rentra en France où il s'établit à l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés qui fut sécularisée en 1536. Rabelais y resta jusqu'en 1545, qu'il en sortit pour aller occuper la cure de Meudon que lui avait donnée le cardinal Du Bellay son protecteur. Il y resta, malgré toutes les clameurs des moines qu'il détestait ouvertement, jusqu'à sa mort qui arriva à Paris, rue des Jardins-Saint-Paul, le 9 avril 1553 (1). Il fut enterré dans le cimetière de Saint-Paul, et, à ce propos, M. de L'Aulnaye remarque qu'il n'obtint jamais les honneurs du plus petit monument.

Tels sont les renseignemens que nous donne l'histoire sur cet homme extraordinaire. Maintenant, si nous lui demandons quels furent son caractère, ses mœurs et les habitudes de sa vie privée, elle garde un profond silence. Mais à sa place s'établissent les faiseurs d'*ana*, les compilateurs d'anecdotes, la plupart du temps apocryphes, qui racontent je ne sais combien de faits tendant à prouver que Rabelais fut le précurseur de Tabarin et le type de Panurge : gens qui seraient tentés de nous peindre Molière jovial et

(1) Piganiol de La Force, tome IX de sa *Description de Paris*.

Pascal plaisant, si tout le monde ne savait le contraire.

Rabelais, homme de génie s'il en fut dans le moyen âge, vécut dans une de ces époques où « la tragédie courait les rues. » Des cendres de Jean Hus un homme était né, qui prêchait ouvertement en Allemagne une nouvelle doctrine religieuse que l'imprimerie, nouvellement inventée dans cette même Allemagne, propageait dans toute l'Europe et particulièrement en France. Les nombreux adversaires des réformés, désespérant de les convaincre et dédaignant de l'essayer, employèrent contre eux la persécution, et semblèrent ne plus se souvenir que, exercée contre les premiers chrétiens, elle n'avait servi qu'à augmenter leur nombre. Les bûchers s'élevaient, et le catholicisme renouvelait dans les Gaules les sacrifices humains qu'il y était venu abolir. Pendant ce temps-là, un prince voluptueux prodiguait les sueurs de son peuple à ses maîtresses, et laissait l'État en proie à tous les vices de sa mère. Rabelais jetant un regard d'aigle sur les choses, en aperçut les imperfections, et, indigné contre son siècle, il fit son *livre*, qui en est la satire

complète. L'indignation, qui s'exprime par les deux extrêmes du langage, comme le désespoir, se cache chez lui sous le voile d'une plaisanterie amère, reparaît cependant quelquefois sous sa plus simple expression, ou par intervalle tombe et laisse la place à la quiétude de l'homme de bien, qui dicte alors le discours de Grandgousier, les lettres de Gargantua à son fils, et énonce des maximes d'une admirable politique. En un mot, Rabelais fut, selon nous, un homme grave et de mœurs très-sévères, et il est plus que probable que cela seul le garantit des fagots, que Clément Marot, qui n'avait pas ce même avantage, n'évita qu'avec peine. Si son livre est plein d'expressions que réprouve notre délicatesse du dix-neuvième siècle, cela ne doit rien faire préjuger contre ses mœurs, surtout si l'on pense au temps où il écrivit et au long séjour qu'il fit parmi les moines.

Pour ne parler maintenant de Rabelais que sous le rapport du savoir, chacun sait que le sien était immense. Il réunit toutes les sciences de son temps au plus haut degré. Il fut médecin, naturaliste, astronome, mathématicien, antiquaire, jurisconsulte, philosophe, musicien,

poète, physicien, architecte, théologien, grammairien, mythographe, helléniste, latiniste, versé dans les arts, la science de la guerre et de la marine.

On a beaucoup dit de choses sur le livre de Rabelais; nous ne nous exposerons pas au reproche de les répéter et d'imposer, comme la plupart de ses éditeurs, notre opinion au public, touchant l'explication historique des personnages qui y figurent; nous évitons même de la faire connaître à propos de l'explication des gravures qui ornent cet ouvrage; nous ferons seulement cette remarque neuve et curieuse, que, par de longues et consciencieuses recherches, nous nous sommes assurés que le livre de Rabelais, en contenant des mots de tous les patois alors en usage en France, contient aussi tous les mots de la langue française d'alors, d'où il résulte qu'un bon glossaire de Rabelais serait le plus parfait monument de la langue française de son temps.

Tout en annonçant que nous nous interdisions d'émettre notre opinion sur les interprétations historiques, pour ne pas priver le lecteur de guides dans les conjectures qu'il lui plaira de

faire, nous donnerons ici les deux principales clefs dont nous sommes loin de garantir la justesse et la vérité.

## ANCIENNE CLEF.

| | |
|---|---|
| Amaurotes . . . . . . . . . | les habitans de Metz. |
| Andouilles (île des). . . . . | la Touraine. |
| Apédeftes. . . . . . . . . . | la cour des Comptes. |
| Chats fourrés. . . . . . . . | la Tournelle criminelle. |
| Chesil (Concile de). . . . . | le Concile de Trente. |
| Dipsodes. . . . . . . . . . | les Lorrains. |
| Entommeures (Jean des). . | le cardinal de Lorraine. |
| Fredons. . . . . . . . . . . | les Jésuites. |
| Gargamelle. . . . . . . . . | Marie d'Angleterre. |
| Gargantua. . . . . . . . . . | François Ier. |
| Gaster. . . . . . . . . . . . | le ventre. |
| Gourmandeurs. . . . . . . | les chevaliers de Malte. |
| Grandgousier. . . . . . . . | Louis XII. |
| Her Trippa. . . . . . . . . | Henri-Corneille Agrippa. |
| Hippothadée. . . . . . . . | le confesseur de François Ier. |
| Jument de Gargantua. . . . | la duchesse d'Estampes. |
| Lanternois (assemblée des). | le Concile de Trente. |
| Lanterne de la Rochelle. . . | l'évêque de Maillezais. |
| Lerné. . . . . . . . . . . . . | la Bresse. |
| Limousin (l'écolier). . . . . | Helisenne de Crene. |
| Loup-Garou. . . . . . . . . | Amiens. |

| | |
|---|---|
| Macreons . . . . . . . . . . . | Anglais. |
| Oracle de la Bouteille. . . . | la vérité. |
| Panigon (saint). . . . . . . | la paix. |
| Pantagruel. . . . . . . . . | Henri II. |
| Panurge. . . . . . . . . . . | le cardinal d'Amboise. |
| Papefigues. . . . . . . . . . | les Réformés. |
| Papimanes. . . . . . . . . | Papistes. |
| Picrochole. . . . . . . . . . | le souverain du Piémont. |
| Quinte-essence. . . . . . . | la pierre philosophale. |
| Raminagrobis. . . . . . . . | le poète Cretin. |
| Rondibilis. . . . . . . . . . | Rondelet. |
| Sibylle de Panzoust. . . . . | une dame de la Cour. |
| Sonnante (île). . . . . . . | l'église Romaine. |
| Thaumaste. . . . . . . . . | le recteur de l'Université. |
| Unique (l'). . . . . . . . . | le Pape. |
| Xenomanès. . . . . . . . . | le Chancelier. |

## CLEF DE LE MOTTEUX.

| | |
|---|---|
| Amaurotes. . . . . . . . . | les Picards. |
| Badebec. . . . . . . . . . . | Marguerite de Valois, reine de Navarre. |
| Bridoye. . . . . . . . . . . | le chancelier Poyet. |
| Dipsodes (les). . . . . . . | les Flamands sujets d'Espagne. |
| Gargantua. . . . . . . . . . | Henri d'Albret, fils de Jean d'Albret. |
| Gargamelle. . . . . . . . . | Catherine de Foix. |

| | |
|---|---|
| Grandgousier. . . . . . . . | Jean d'Albret. |
| Janotus de Bragmardo. . . . | Robert Cenalès, évêque d'Avranches. |
| Jean des Entommeures (frère). . . . . . . . . . | Odet de Chastillon. |
| Lanterne de la Rochelle. . | Geoffroy d'Estissac. |
| Pantagruel. . . . . . . . . | Antoine de Bourbon. |
| Panurge. . . . . . . . . . | Jean de Montluc. |
| Baisecul. . . . . . . . . . | le connétable de Bourbon. |
| Humevesne. . . . . . . . . | Louise de Savoie qui fit un procès au précédent. |
| Thaumaste. . . . . . . . . | Jérôme Cardan. |

# LIVRE PREMIER.

## CHAPITRE PREMIER.

Rabelais entre en matière en nous donnant la généalogie de Gargantua qu'il fait remonter aux géants et à l'arche de Noë, qui fut le premier cultivateur de vignes et le premier ivrogne. « Par don souverain des cieulx (dit-il) nous a esté reservée l'anticquité et généalogie de Gargantua, plus entière que nulle aultre; exceptez celle du Messias, dont je ne parle, car il ne me appartient; aussi les dyables (ce sont les calumniateurs et caphartz) s'y opposent. » Jean Audeau faisant lever les fossés d'un pré qu'il avait en Chinonais, trouva un grand tombeau de bronze tellement long qu'il outrepassait les écluses de la Vienne; et l'ouvrant à un endroit désigné par un gobelet, autour duquel était écrit en caractères étrusques: Ici l'on boit, il trouva « neuf flacons en tel ordre qu'on assied les quilles en Gascoigne. Desquels celluy qui au milieu estoyt couvroyt ung gros,

graz, grand, griz, joly, petit, moisy livret, plus mais non mieux sentent que roses. En icelluy feut la dicte généalogie trouvée escripte on long de lettres cancellaresques (cursives)..... en escorce de ulmeau tant toutesfoys usées par vétusté que à poine en povoyt on troys recongnoistre de ranc. Je (combien que indigne) y feuz appellé; et, à grand renfort de bezicles, practiquant l'art dont on peut lire lettres non apparentes... la translatay... à la fin du livre estoyt ung petit traicté intitulé : *Les Fanfreluches antidotées.* Les ratz et blettes, ou (affin que je ne mente) aultres malignes bestes avoyent brousté le commencement. Le reste j'ai ci-dessoubz adjousté par révérence de l'anticquaille. »

## CHAPITRE II.

Ce deuxième chapitre contient *les Fanfreluches antidotées*, énigme pour la solution de laquelle tous les commentateurs se sont mis à la torture. Le Duchat, le plus savant et le plus sage d'entre eux, avoue, avec une bonne foi rare dans un savant, qu'il n'y comprend rien. La Croze, dans une lettre adressée au premier, dit que « il n'y a dans ce petit poëme qu'une stance qui *lui* paraisse fort intelligible. Cette stance (ajoute-t-il)


Liv. 1.
Ch. 2.

est la sixième, qui ne peut être entendue que de Jean Hus et du concile de Constance. » Le Motteux prétend que cette énigme est pleine d'allusions aux affaires de religion, et que, si la première stance de ces *Fanfreluches* est un galimatias fait pour dépayser le lecteur, l'on voit *clairement* dans la seconde qu'il s'agit de Calvin et du pape. De Missy, qui a traduit les remarques anglaises de Le Motteux sur lesquelles il ajoute lui-même de nouvelles remarques, est du même avis, et fait de plus observer que Rabelais était pour la réforme, et écrivait pour elle. L'abbé Perau est de la même opinion. Bernier pense que ces *Fanfreluches* sont un tableau allégorique et satirique de l'histoire du temps, et qu'elles sont appelées *antidotées*, « peut-être (dit-il) pour avertir de se garder des mangeries de la cour de Rome. » L'anonyme qui a écrit dans les *Nouvelles littéraires* de Du Sauzet, veut appliquer les *Fanfreluches* aux troubles de l'Église dans le quinzième siècle. L'abbé de Marsy critique Le Duchat, La Croze et son commentaire arithmétique, qu'il trouve cent fois plus obscur que le texte de Rabelais, et finit par appliquer les *Fanfreluches* à Jean Hus et à Calvin. M. de L'Aulnaye dit que « c'est un véritable amphigouri, dont il serait ridicule de vouloir pénétrer le sens. » MM. Esmangart et Éloi Johanneau divisent ce poëme en trois paragraphes; « le premier comprend (disent-ils) les strophes qui concernent le règne de Louis XII; le second, celles qui font

allusion au règne de François I[er]; la troisième, celle de la prophétie relative au règne de Henri II. »

Le dessinateur a été plus circonspect, et dans sa planche, remarquable sous plus d'un rapport, il s'est contenté de mettre ses personnages en action sans leur donner ni marques distinctives, ni vêtemens qui puissent en faire des personnages historiques.

## CHAPITRE IV.

Dans le chapitre troisième, Rabelais nous trace le caractère et les penchans de Grandgousier, le père de Gargantua : « Bon raillard en son temps, aymant à boyre net, autant que homme qui pour lors feust au monde, et mangeoyt voulentiers sallé. » Il nous apprend que « en son eage viril espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos, belle guouge et de bonne troigne ; » et que « elle engroissa d'ung beau filz et le pourta jusques à l'unziesme moys. »

Cette planche représente une multitude de personnes occupées à assaisonner le mets dont Gargamelle a une envie de femme grosse. Dans le fond, on voit les deux époux causer familière-


Liv. I
Ch. 4



ment. Gargamelle est assise sur un escabeau, et Grandgousier, debout derrière elle, semble lui faire observer qu'elle en mange moins, vu qu'elle approche de son terme, « que ceste tripaille n'est... viande moult louable; » à quoi il ajoute, que « celluy ha grande envye de mascher merde qui d'ycelle le sac mange. » Gargamelle ne tint pas compte de ce sage avis, puisque, selon Rabelais, « elle en mangea seze muiz, deux bussars, et six tupins. »

## CHAPITRE IV.

COMMENT GARGANTUA NASQUIT EN FACÇON BIEN ESTRANGE.

Après avoir rapporté des propos de buveurs dans le cinquième chapitre qu'on fera bien de lire à cause des proverbes qu'il contient, Rabelais décrit l'accouchement de Gargamelle.

Le dessinateur a suivi exactement le texte de Rabelais. Grandgousier soutient Gargamelle qui se trouve aussi entre les mains de deux vieilles, dont l'une appelée par Rabelais « horde vieille » vient de lui administrer « ung restrinctif si horrible » que Gargantua vient au monde par l'oreille

gauche de sa mère, d'où il est tiré par une sage-femme. Il étend les bras, ouvre la bouche, et semble crier : A boire ! à boire ! Sur le dernier plan, à l'ombre d'une treille, sont deux femmes occupées aux choses nécessaires à l'état d'une femme en couches, et un arc de triomphe.

## CHAPITRE VII.

### COMMENT LE NOM FEUT IMPOSÉ A GARGANTUA.

« Le bonhomme Grandgousier..... entendit le cry horrible que son filz avoyt faict entrant en la lumiere de ce monde, quand il brasmoyt demandant à boyre, à boyre ; dont il dist : QUE GRAND TU AS (suppleez) le gousier. Ce que ouyans les assistans dirent que vrayement il doibvoyt avoir par ce le nom de Gargantua, puys que telle avoyt esté la première parolle de son père à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hebrieux. » Rabelais ajoute que « il feut pourté sus les fonts, et là baptisé, comme est la coustume des bons christians. »

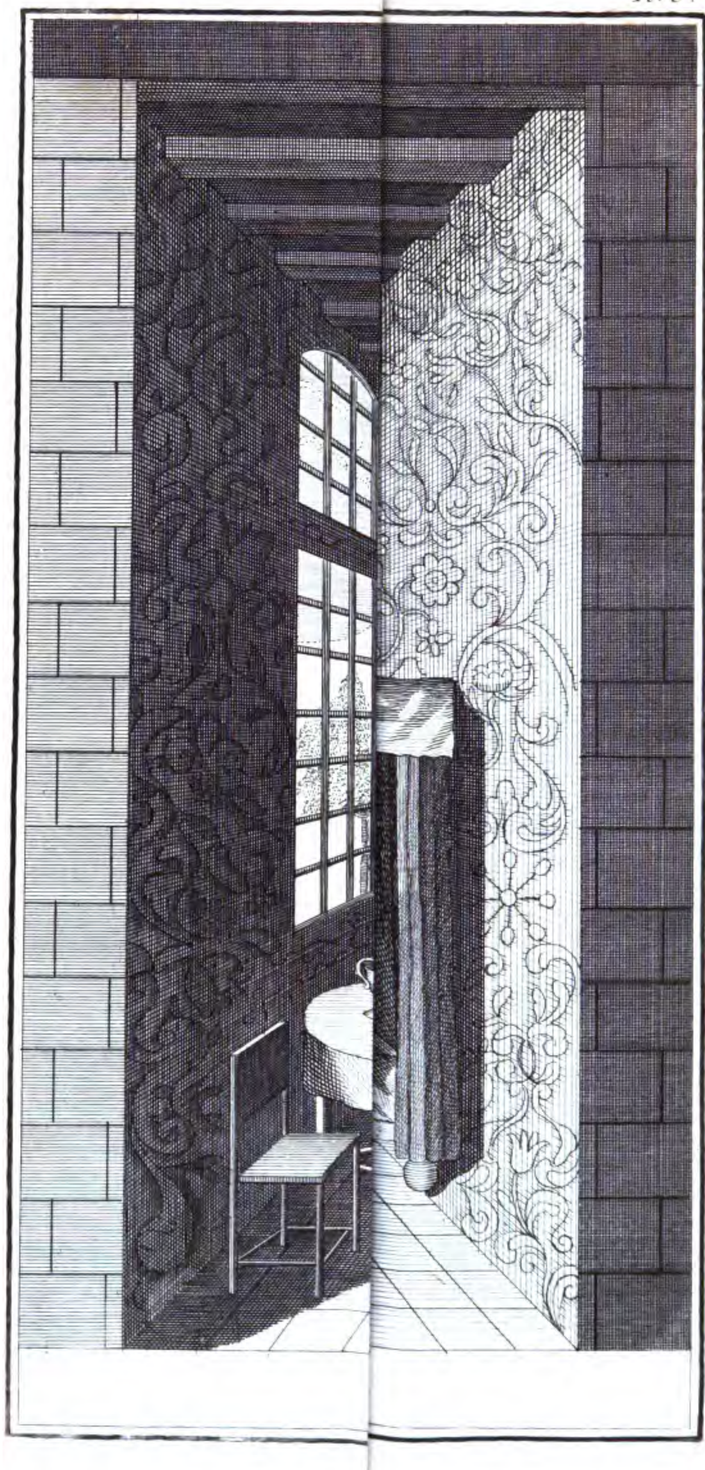
C'est cette cérémonie que représente cette


GARGAN

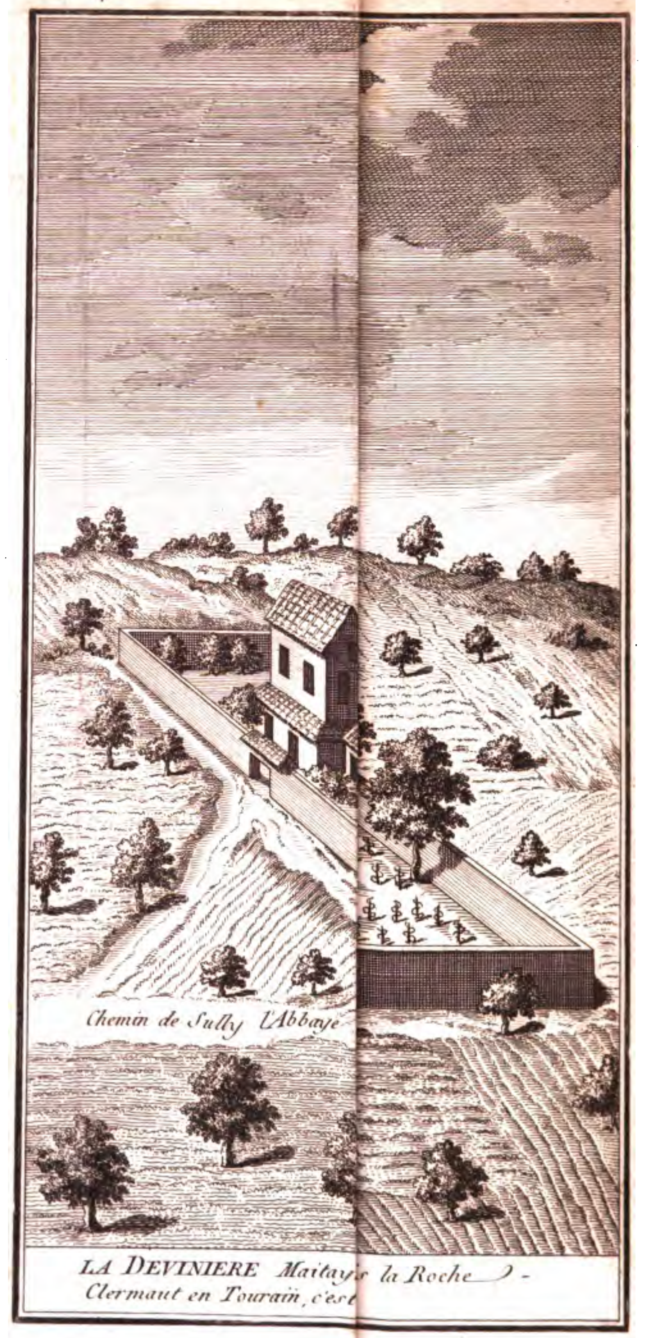

*Liv. 1.* *Ch. 8.*



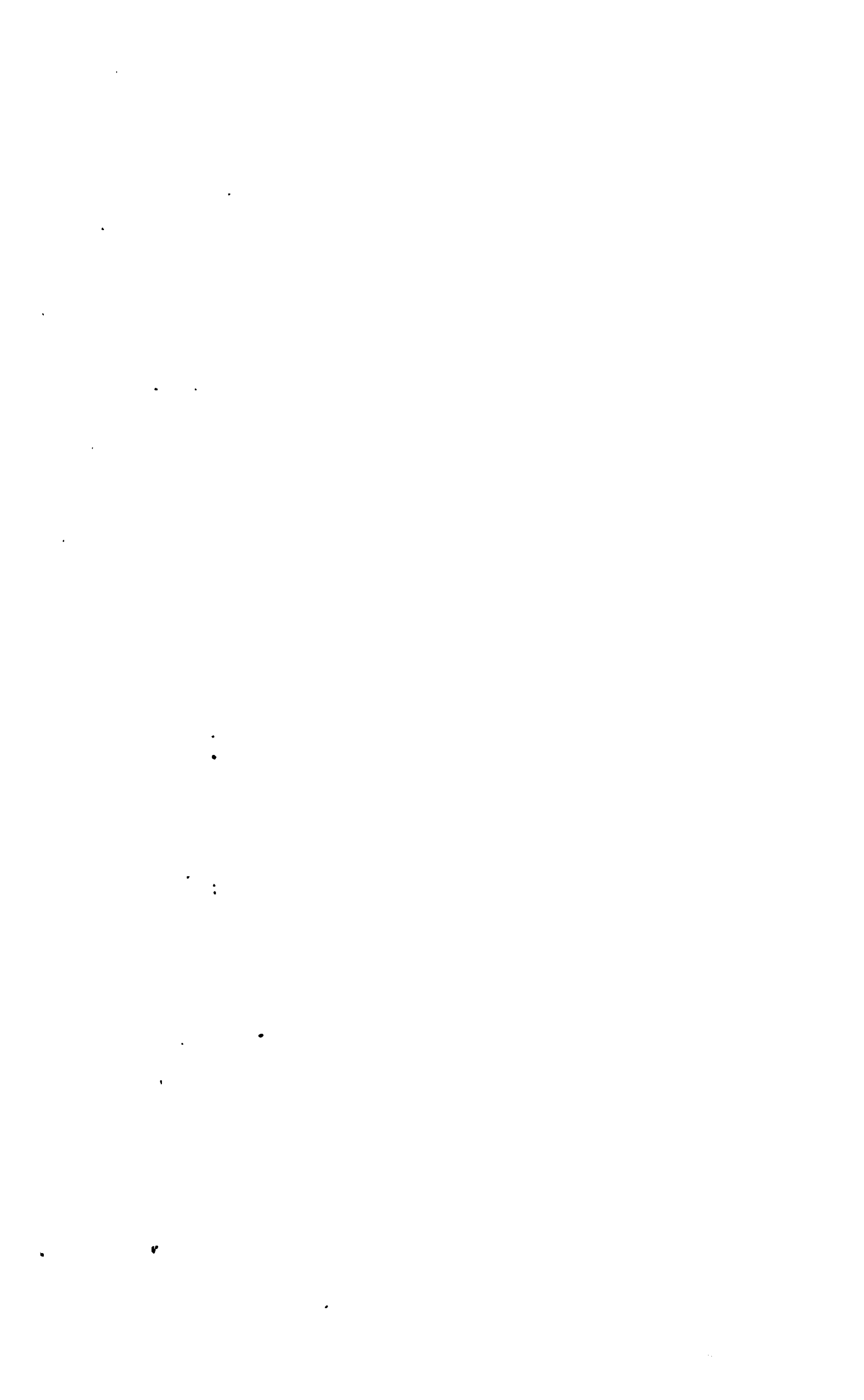




N° 4.




LA DEVINIERE Maitayis la Roche -
Clermaut en Tourain, c'est



N.° 5

S.t Lambert
Vini
Lotion Riv.
ec de cher
le Cher Riv.
Varannes
St Florent
Saumur
Dampierre
Loire Riv.
Ville bernier
Gr
Souzay
Parnay
S.t Catherine
le Touer R.
Varins
Fourneus
Turcan
Champigny le Sec
S.t Medar
Indre Riv.
Arlane
Chacé
Rets
Monsoreau
aine
S.t Cyr
Cande
S.t Hippolite
Fonteura
S.t Gerneuil
S.t Just
Pont S.t Just
Couziers
Mongogé
Molé
la Rochemarteau
S.te Maure
la belle Caue
Chauigny
Brezé
Eterne
Roifé
Lern
Meron
la Grenouillhere
yan
Antoigny
la Mothe
Chandenier
Mon
les Ma
uzé
la Dive Riv.
Breneze
Noastre
gué
Noyers
Pas de Jeu
S.t Jon
Loudun
Oiron
1



de Montpellier .

R A



resident Perot .

planche. Les fonts, couronnés de pampres et de raisins, sont placés devant le péristyle d'une église que le dessinateur a faite maladroitement de style grec, et Gargantua est baptisé par un prélat. Au second plan, on voit à moitié l'équipage attelé de bœufs de Grandgousier, et au dernier, on aperçoit un échantillon des «dix-sept et mille neuf cens treze vaches de Pautille et de Brehement,» qui l'allaitaient ordinairement; car, dit-il, «combien que aulcunz docteurs scotistes ayent affermé que sa mère l'alaicta, et qu'elle povoyt traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune foys. Ce n'est que vraysemblable; et ha esté la proposition déclairée par Sorbonne mammallement scandaleuse, des pitoyables aureilles offensive, et sentent de loing hérésie.»

## CHAPITRE VIII.

Dans cette planche, on voit au premier plan une femme qui coud des vêtemens et un tailleur qui les coupe. Au deuxième, Gargamelle tient sur ses genoux Gargantua et le présente à deux dames qui, agenouillées devant lui,

semblent lui présenter leurs hommages. Le jeune prince, en enfant bien élevé, les salue à son tour en ôtant sa toque. Au dernier plan, le joyeux Grandgousier, le verre en main, montre du doigt son fils avec admiration.

Dans les huitième, neuvième et dixième chapitres, Rabelais nombre les aunes de toile, de satin, de drap, etc., qu'on employa pour la chemise, le pourpoint, les chausses et les souliers de Gargantua; décrit ses couleurs et livrées, et explique « ce qu'est signifié par les couleurs blanc et bleu » qui en faisaient partie.

## CHAPITRE XI.

### DE L'ADOLESCENCE DE GARGANTUA.

L'on nous dispensera, nous l'espérons, de l'explication de la planche qui, au reste, reproduit fidèlement le texte de Rabelais. Nous ferons seulement observer que ce qui paraît d'un honteux cynisme, à nous Français du dix-neuvième siècle, ne l'était pas pour le temps où le livre fut écrit, et que même du temps de Molière, l'on disait


Liv. 1.
Ch. 2






Liv. I.
Ch. 12

au théâtre, sans scandaliser personne, des mots pour lesquels l'acteur serait aujourd'hui sévèrement puni.

## CHAPITRE XII.

### DES CHEVAULX FACTICES DE GARGANTUA.

Cette planche représente les chevaux factices de Gargantua par le moyen desquels celui-ci joua un tour au maître-d'hôtel et au fourrier du duc de Painensac. Car ceux-ci trouvant les écuries un peu étroites, s'adressèrent à Gargantua pour savoir où étaient les écuries des grands chevaux.

L'enfant les conduit au haut de la maison, au grand étonnement du fourrier, à qui le maître-d'hôtel fait observer qu'en certains pays, comme à Lyon à la Basonette, à Chaisnon et encore ailleurs, les étables sont au plus haut du logis.

Quand ils sont arrivés, Gargantua leur propose tel ou tel de ses chevaux, et, tout en exposant leurs qualités, leur fait diverses questions à calembourgs dont la solution se fait à la grande confusion des deux étrangers.

« Pour ce jour d'huy, dist le maistre d'hostel, si nous sommes roustiz, jà au feu ne bruslerons,

car nous sommes lardez à poinct, à mon adviz. O petit mignon, tu nous as baillé fein en corne : je te voirray quelque jour pape..... Ce disant, entrèrent en la salle basse où estoyt toute la brigade, et racontans ceste nouvelle hystoire, les feirent rire comme ung tas de mousches. »

## CHAPITRE XIII.

COMMENT GRANDGOUSIER CONGNEUT L'ESPERIT MERVEILLEUX DE GARGANTUA A L'INVENTION D'UNG TORCHECUL.

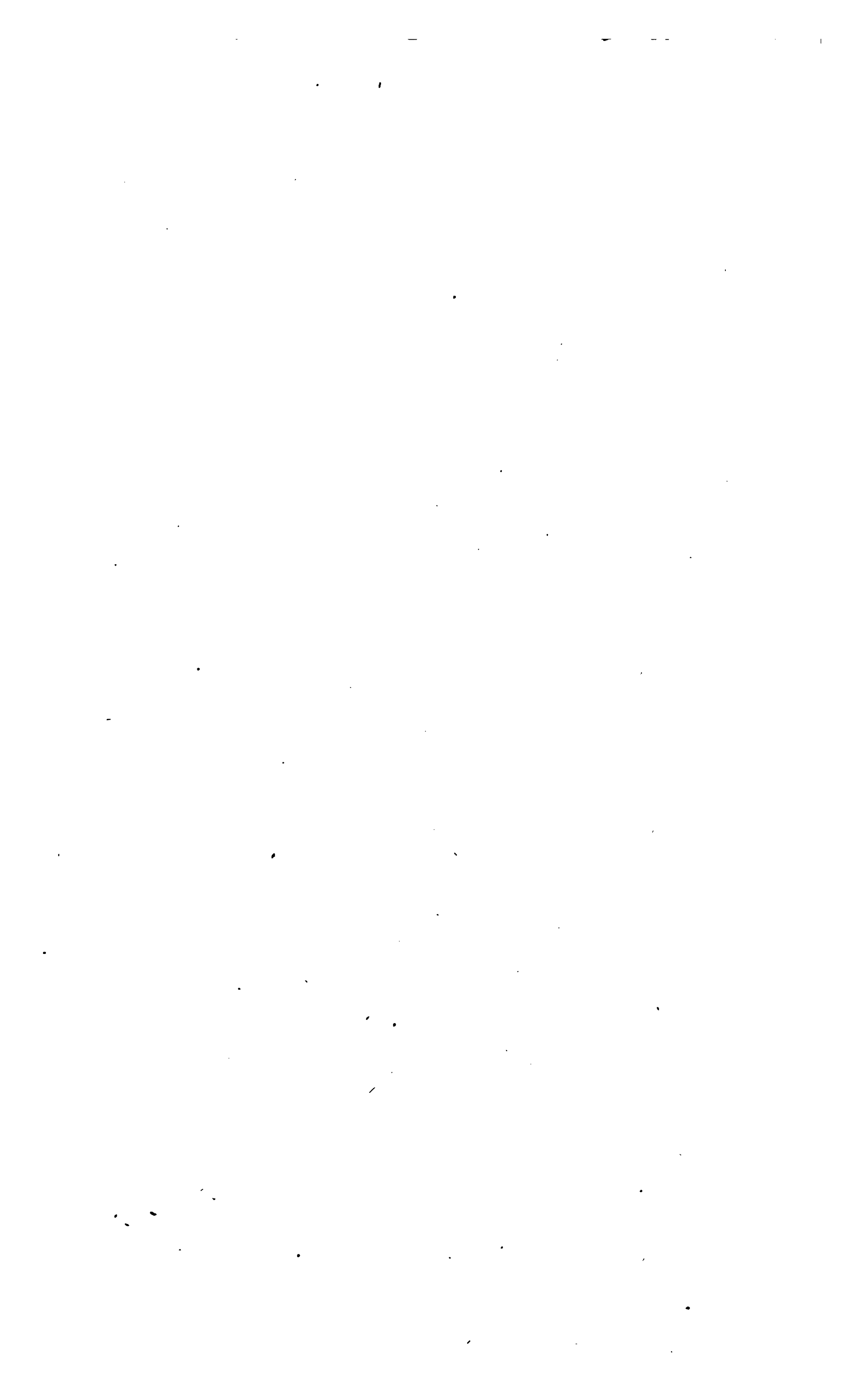
Le sommaire du chapitre et la composition de la planche qui s'y rapporte, nous dispensent, nous l'espérons, d'en donner une plus longue analyse.

Si l'on veut absolument trouver de l'histoire dans ce chapitre très-plaisant, on peut consulter l'édition *Variorum* de MM. Esmangart et Éloi Johanneau qui *affirment* que les torcheculs de Gargantua signifient les maîtresses de François Ier, dont quelques-unes, comme la boulangère de Lodi et plus tard la belle Ferronière [1], lui laissèrent de

[1] Je suis porté à croire que ces deux femmes n'en font qu'une, 1° parce qu'aucun historien contemporain ne parle de la dernière ; et 2° parce que son nom est une analogie singulière avec le mot italien *Fornarina* qui veut dire *Boulangère*, nom sous lequel la première est connue.




II





qu'un autre, assis derrière Gargantua, attire son attention et calcule sur ses doigts. Dans le fond du tableau, deux autres pédans cherchent à éblouir le bonhomme Grandgousier par l'étalage de leur érudition.

## CHAPITRE XV.

### COMMENT GARGANTUA FUT MIZ SOUBZ AULTRES PÉDAGOGUES.

« A tant son père (Grandgousier) apperceut que vrayement il estudyoit très-bien et y mettoit tout son temps; toutesfoys que en rien ne prouffictoyt; et qui pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté, de quoy se complaignant à don Philippes des Marays, vice-roy de Papeligosse, entendit que mieulx luy vauldroyt rien n'apprendre, que telz livres soubz telz précepteurs, apprendre. »

Dom Philippe lui proposa de lui présenter un de ses pages, âgé de douze ans, nommé Eudemon qu'il avait élevé d'après un tout autre système,



« ce que a Grandgousier pleut très-bien et commenda que ainsi feust faict. »

La gravure représente Eudemon debout, à côté du vice-roi son maître, « le bonnet on (au) poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeulx asseuréz et le reguard assiz sur Gargantua, avecques modestie juvénile. » Il prononça un discours « avecques gestes tant propres, pronunciation tant distincte, voix tant éloquente, et languaige tant aorné et bien latin, que mieulx ressembloyt ung Gracchus, ung Cicéron ou ung Émilius du temps passé, que ung jouvenceau de ce siècle. Mais toute la contenance de Gargantua feut qu'il se print à plourer comme une vache, et se cachoyt le visage de son bonnet..... dont son père fut tant courroucé qu'il voulut occire maistre Jobelin. » Ici, Grandgousier est représenté l'épée à la main contre un des pédagogues qu'il tient par les cheveux, pendant qu'un des autres s'enfuit.

---

## CHAPITRE XVI.

COMMENT GARGANTUA FEUT ENVOYÉ A PARIS, ET DE L'ÉNORME JUMENT QUI LE PORTA, ET COMMENT ELLE DEFFEIT LES MOUSCHES BOVINES DE LA BEAUCE.

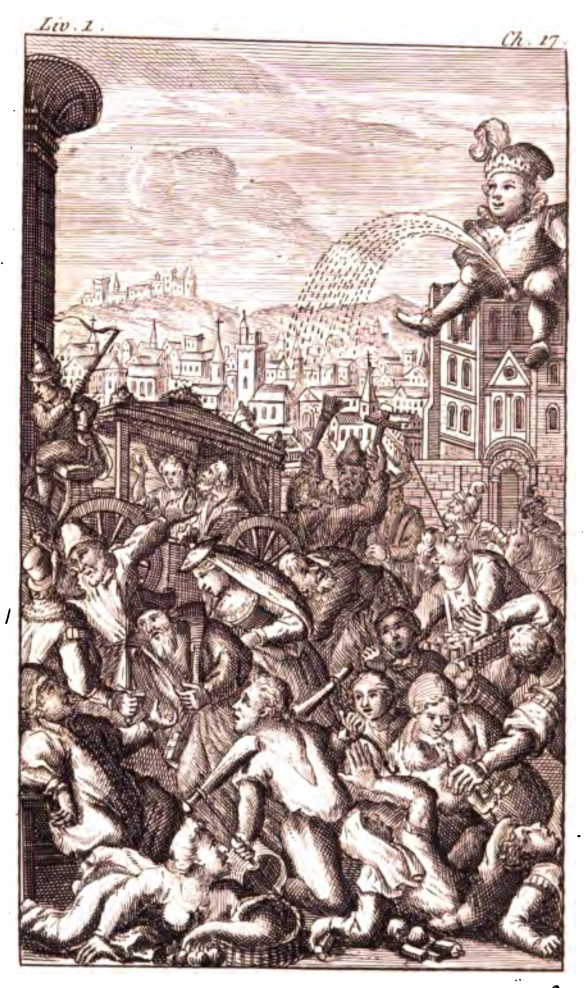
« En ceste mesme saison, Fayoles, quart roy de Numidie, envoya du pays de Afrique à Grandgousier une jument la plus énorme et la plus grande que feust oncques veue,..... car elle estoyt grande comme six oriflans (éléphans), et avoyt les piedz fenduz en doigtz,..... les aureilles ainsi pendentes comme les chievres de Languegnoth et une petite corne on cul. » C'est sur cette monture que Gargantua, accompagné de son nouveau précepteur, nommé Ponocrates, et d'Eudemon, va à Paris. Il traverse une forêt « horriblement fertile en mousches bovines et freslons » qui commencèrent à tourmenter la jument de Gargantua ; mais celle-ci « desguayna sa queue, et si bien, s'escarmouchant, les esmouchs, qu'elle en abbatit tout le boys..... quoy voyant Gargantua, y print plaisir bien grand, sans aultrement s'en vanter. »




16




17


Liv. 1.
Ch. 17.

Dessinateur a-t-il jamais mieux traduit le texte de son auteur?

## CHAPITRE XVII.

COMMENT GARGANTUA PAYA SA BIEN VENUE ES PARISIENS, ET COMMENT IL PRINT LES GROSSES CLOCHES DE L'ÉGLISE DE NOSTRE DAME.

Deux gravures ont été faites pour ce chapitre. La première (celle portant le N° 18), représente Gargantua assis sur les tours de l'église Notre-Dame et admiré par les Parisiens, dont *le gentil maistre François* nous fait le portrait suivant: « ..... Le peuple de Paris est tant sot, tant badault, et tant inepte de nature, que ung bateleur, ung porteur de rogatons, ung mulet avecques ses cymballes, ung vielleuz au milieu d'ung carrefour assemblera plus de gens que ne feroyt ung bon prescheur évangelicque. » Gargantua « voyant tant de gens à l'entour de soy, dist clerement :

« Je croy que ces marroufles veulent que je leur paye icy ma bien venue et mon *proficiat*. C'est raison. Je leur vays donner le vin, mais ce ne

sera que par rys. Lors en soubriant,..... les compissa si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyct, sans les femmes et petitz enfans.

« ..... Ce faict, consydéra les grosses cloches qui estoient ès dictes tours, et les feit sonner bien harmonieusement : ce que faisant, luy vint en pensée qu'elles serviroyent bien de campanes au col de sa jument, laquelle il vouloyt renvoyer à son père, toute chargée de froumaiges de Brye et de harans frais. De faict, les empourta en son logiz. »

Tel est le sujet de la seconde gravure, dont l'exécution est remarquable.

Ce chapitre est terminé par l'élection que font les Parisiens de maître Janotus de Bragmardo, pour redemander les cloches à Gargantua.

## CHAPITRES XVIII ET XIX.

Ces deux chapitres sont consacrés au portrait de Janotus de Bragmardo, à son introduction auprès de Gargantua et à sa belle harangue. Rabelais et le dessinateur qui l'a traduit le repré-




19



sentent, « tondu à la cesarine, vestu de son liripipion à l'anticque, et bien antidoté l'estomach de coudignac de four (fruits secs) et eaue beniste de cave, » accompagné de trois bedeaux « à rouge museau et... de cinq ou six maistres inertz, bien crottez à proufict de mesnaige. » Il prononce sa ridicule harangue, assaisonnée de gestes ridicules, devant Gargantua qui, assis sur son trône, semble repousser doucement Ponocratès, qui voudrait le détourner d'écouter maître Janotus. A sa droite, on aperçoit les cloches, et plus loin la fameuse jument qui les a apportées à son cou.

« Le sophiste n'eut si toust achevé, que Ponocratès et Eudemon s'esclaffarent de rire, tant profundement que en cuydarent rendre l'ame à Dieu. » C'est ce que dit Rabelais dans le XX^e chapitre, qui traite des dispositions qu'on prit à l'égard de l'orateur, des saucisses, du drap et des autres choses dont il fut récompensé, et qui raconte la rixe que ces dons occasionent parmi les moines, confrères de Janotus, et la manière dont on rendit les cloches de Notre-Dame aux Parisiens.

## CHAPITRE XXVI.

COMMENT LES HABITANS DE LERNÉ, PAR LE COMMENDEMENT DE PICROCHOLE, LEUR ROY, ASSAILLIRENT EN DESPOURVEU LES BERGIERS DE GARGANTUA.

C'est au chapitre XXI[e] que Ponocratès commence l'éducation de Gargantua, d'après son propre système, et c'est dans le cours des XXI[e], XXII[e], XXIII[e] et XXIV[e] chapitres que se développe et s'applique cet heureux plan d'institution qui est encore bannie de la France presque entière. Dans le XXV[e] chapitre, on voit comment s'émut, entre les bergers de Gargantua et les fouaciers de Picrochole, une querelle, cause d'une guerre qui devait se terminer par la défaite du dernier.

Le guerrier portant une épée à la main droite, un poignard ondoyant à sa gauche et une dague à sa ceinture et qui, les cheveux hérissés et en désordre, semble détourner ses regards d'une foule de gens qui sont à ses genoux, et exciter contre


Ch. 26




Liv. 1.
Ch. 27

eux les soldats armés, est Picrochole. Autour de lui sont ses sujets dont l'un sonne de la trompette; les autres battent la charge, les autres braquent des pièces d'artillerie.

## CHAPITRE XXVII.

### COMMENT UNG MOYNE DE SEUILLÉ SAULVA LE CLOZ DE L'ABBAYE DU SAC DÈS ENNEMYS.

Les soldats de Picrochole s'étant mis en campagne, pénètrent dans le clos de l'abbaye de Suillé, où la vendange n'était pas encore faite, et le ravagent.

Le moine à formes athlétiques que la gravure représente, est le frère Jean des Entommeures, dont Rabelais trace le portrait suivant: Il était « jeune, guallant, frisque, de hait, bien à dextre, hardy, adventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueulle, bien advantaigé en nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles; pour tout

dire sommairement, vray moyne si oncques en feut, depuys que le monde moynant moyna de moynerie; au reste, clerc jusques ès dens en matiere de breviaire.

» Ycelluy entendent le bruyt que faisoyent les ennemyz par le clouz de leur vigne, sortit hors pour veoir ce que ilz faisoyent : et, advisant que ilz vendangeoyent leur clouz, onquel estoyt leur boyre de tout l'an fondé, retourne au cueur de l'ecclise..... meit bas son grand habit, et se saisit du baston de la croix, qui estoyt de cueur de cormier, long comme une lance, rond à plain poing, et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presqu'effacées. Ainsy sortit en beau sayon, meit son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna brusquement sus les ennemys qui, sans ordre ne enseigne, ne trompette, ne tabourin, parmy le clouz vendangeoyent..... Il chocqua doncques si roiddement sus eulx, sans dire guare, que il les renversoyt comme porcz, frappant à tors et à travers à la vieille escrime; » et pendant ce temps-là, « aulcuns des moynetons empourtarent les enseignes et guidons en leurs chambres pour en faire des jarettieres. »


Liv. 1.
Ch. 30






25

## CHAPITRE XXX.

COMMENT ULRICH GALLET FEUT ENVOYÉ DEVERS PICROCHOLE.

DANS les chapitres XVIII[e] et XIX[e] qui sont, selon nous, les plus beaux de ce beau livre, on trouve la narration de la prise d'assaut, par Picrochole, de la Roche-Clermauld, et l'admirable lettre de Grandgousier à son fils Gargantua.

Ce bon monarque, désolé de voir ses sujets inquiétés par Picrochole pour lequel il n'avait eu que de bons procédés, et qu'il avait souvent aidé « de gens, d'argent et de conseils, » prend la résolution de n'entreprendre la guerre qu'après avoir essayé tous les moyens de paix et de réconciliation.

« Adoncques feit convoquer son conseil, et propousa l'affaire tel comme il estoyt; et feut conclud que on envoyeroit quelque homme prudent devers Picrochole, sçavoir pourquoy ainsy soubdainement estoyt party de son repous, et

envahy les terres esquelles n'avoyt droict quelconque..... Tout pleut à Grandgousier et commenda que ainsy feut faict..... que Ulrich Gallet, maistre de ses requestes, homme saige et discret..... allast devers Picrochole pour luy remonstrer ce que par eulx avoyt esté decreté. En celle heure partit le bonhomme Gallet, et..... on lendemain matin, se transpourta avecques la trompette à la porte du chasteau, et requist ès guardes que ilz le feissent parler on roy, pour son proufict. »

## CHAPITRE XXXVI.

Cette gravure qui porte, par erreur, à sa sommité, chapitre XXXV, représente une aventure qui est décrite dans le chapitre XXXVI[e].

« Adoncques (dit Rabelais), monta Gargantua sus sa grande jument, accompaigné comme d'avant avons dict. Et, trouvant en son chemin ung hault et grand arbre.... dist :.... Cest arbre me servira de bourdon et de lance ; et l'arrachit facille-




24

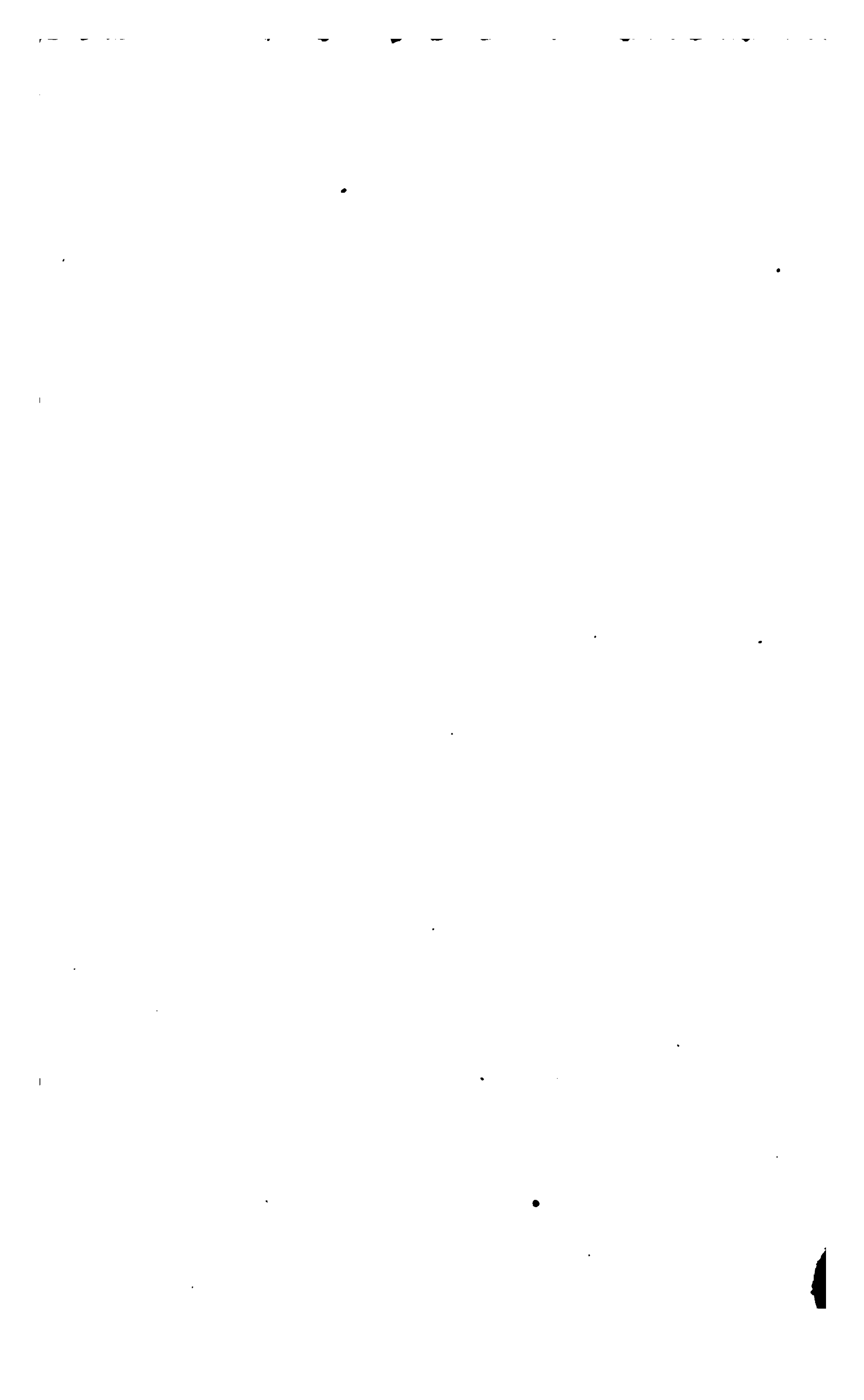


ment de terre, et en ousta les rameaulx et le para pour son plaisir. Ce pendent sa jument pissa pour se lascher le ventre; mais ce feut en telle abundance que elle en feit sept lieues de déluge; et deriva tout le pissat on gué de Vede, et tant l'enfla devers le fil de l'eaue, que toute ceste bande des ennemys feurent en grande horreur noyez, exceptez aulcuns qui avoyent prins le chemin vers les cousteaulx, à gausche. » Cependant « ceulx qui estoyent dedans le chasteau,..... luy tirarent plus de neuf mille vingt et cinq coupz de faulconnaux et arquebonses, visans tous à sa teste; et si menu tiroyent contre luy que il s'escria : Ponocratès, mon amy, ces mousches icy me aveuglent; baillez-moy quelque rameau de ces saulles pour les chasser : pensant, des plombées et pierres d'artillerye, que feussent mousches bovines. » Ponocratès lui ayant appris que c'étoient des boulets, il « chocqua de son grand arbre contre le chasteau, et à grandz coups abbatit et tours et forteresses et ruyna tout par terre. » Après ce bel exploit, Gargantua retourna en la maison paternelle où « soy pignant, faisoyt tumber de ses cheveulx les boulletz d'artillerye: » ce qui est plus amplement décrit dans le XXXVII[e] chapitre.

## CHAPITRE XXXVIII.

### COMMENT GARGANTUA MANGEA EN SALADE SIX PELERINS.

Six pèlerins revenant de Saint-Sébastien, près Nantes, s'étaient cachés, de peur des ennemis, parmi des laitues qui « estoyent grandes comme pruniers ou noyers. » Gargantua, se trouvant altéré, alla lui-même chercher une salade de ces laitues, « et ensemble empourta les six pelerins, lesquelz avoyent si grand paour qu'ilz n'ausoyent ny parler ny tousser..... Gargantua les meit avecques ses lectues dedans ung plat de la maison, grand comme la tonne de Cisteaulx ; et avecques huyle et vinaigre et sel, les mengeoyt pour soy refraischir devant soupper ; et avoyt jà engoulé cinq des pelerins ; le sixiesme estoyt dedans le plat, caché soubz une lectue, excepté son bourdon qui apparoissoyt on dessus. Lequel voyant Grandgousier, dist à Gargantua : Je crois que c'est là une corne de limasson,



Liv. 1. Ch. 42.

20.

ne le mangez point. Pourquoy? dist Gargantua, ilz sont bons tout ce moys, et tirant le bourdon, ensemble enleva le pelerin et le mangeoyt très bien. Puys beut ung horrible traict de vin pineau, en attendant que l'on apprestast le soupper.»

Le dessinateur a représenté Gargantua tenant en main sa coupe que son échanson vient de lui apporter, et mangeant le premier des pèlerins: ce qui effraie tellement les autres qu'ils cherchent à s'enfuir.

## CHAPITRE XLII.

### COMMENT LE MOYNE DONNE COURAGE A SES COMPAIGNONS, ET COMMENT IL PENDIT A UNG ARBRE.

Le chapitre XXXIX° a pour sommaire « comme le moyne feut festoyé par Gargantua et des beaulx propous qu'il tint en souppant.» Et le XL°, « pourquoy les moynes sont refuys du monde, et pourquoy les ungs ont le nez plus grand que les aultres.» Cette question est résolue par Frère

Jean, qui dit : « Tout avant..... selon vraye philosophie monasticque, c'est parce que ma nourrice avoyt les tetins molletz; en la laictant (tétant), mon nez y enfondroyt comme en beurre, et là s'eslevoyt et croissoyt. » On voit dans le XLI[e] chapitre « comment le moyne feit dormir Gargantua, et de ses heures et breviaire. »

La gravure faite pour le XLII[e] chapitre représente Frère Jean, vêtu en homme de guerre et suspendu à un arbre, à la grande hilarité de ses compagnons d'armes. « Aydez-moy, dist le moyne, de par le dyable. » Et comme Eudèmon et Gargantua au lieu de le faire, dissertent en quoi il ressemble à Absalon et en quoi il en diffère, Rabelais saisit l'occasion de jeter du ridicule sur certaines gens d'église, en faisant dire à Frère Jean : « N'est-il pas bien temps de jaser? Vous me semblez les prescheurs decretalistes, qui disent que quiconques voirra son prochaïn en dangier de mort, il le doibt, sus peine d'excommunication trisulce, plustoust admonnester de soy confesser et mettre en estat de grace que de lui aider; » et, comme au lieu de se presser Gymnaste lui récite à son tour une épigramme latine : « Aurez-vous, dist le moyne, tantoust assez preschè? Aidez-moy de par Dieu, puisque de par l'aultre ne voulez. »

Le moine, après être descendu de l'arbre, « se deffeit de tout son harnoys, et jecta l'une pièce après l'aultre parmy le champ; et reprenant son





baston de la croix, remonta sur son cheval, lequel Eudêmon avoyt retenu à la fuyte. »

## CHAPITRE XLIV.

Le principal personnage de cette planche est Frère Jean, levant son redoutable bracquemart avec lequel il vient de trancher la tête à un des archers qui le gardaient prisonnier. Après ce bel exploit, « .....le moyne, destournant son cheval à guausche, courut sur l'aultre : lequel voyant son compaignon mort, et le moyne advantaigé sus soy, crioyt à haulte voix : Ha, monsieur le priour, je me rendz; monsieur le priour, mon bon amy, monsieur le priour; et le moyne crioyt de mesme : Monsieur le posteriour, mon amy; monsieur le posteriour, vous aurez sur vos posteres. Ha, disoyt l'archier, monsieur le priour, que Dieu vous face abbé. Par l'habit, disoyt le moyne, que je pourte, je vous feray ici cardinal... vous aurez ung chapeau rouge à ceste heure de ma main. Et l'archier crioyt : Monsieur le priour,

monsieur l'abbé futur, monsieur le cardinal, monsieur le tout. Ha, ha, hes, non, monsieur le priour, mon bon petit seigneur le priour, je me rendz à vous ; et je te rendz, dist le moyne, à tous les dyables. Lors d'un coup luy tranchist la teste..... »

## CHAPITRE XLVIII.

### COMMENT GARGANTUA ASSAILLIT PICROCHOLE DEDANS LA ROCHE CLERMAULD ET DEFFEIT L'ARMÉE DU DICT PICROCHOLE.

Après avoir égorgé les archers qui le gardaient, Frère Jean revint auprès de Gargantua qui était dans la douleur; car « tant luy grevoyt de ce que le moyne ne comparoyt aulcunement, que il ne vouloyt ny boyre ny manger. » Il amenait avec lui « son prisonnier, Toucquedillon et les cinq pèlerins que Gargantua avait avalés et rendus. » Grandgousier les interroge sur leur pieux voyage et sur le motif qui le leur a fait entreprendre, et leur parle avec tant de sagesse que,





quoique à dîner, « les pelerins ne faisoyent que souspirer, et disoient à Gargantua : Oh! que heureux est le pays qui ha pour seigneur ung tel homme. Nous sommes plus edifiéz et instruitz en ces propous que il nous ha tenu, qu'en tous les sermons que jamais nous feurent preschez en nostre ville. » Telle est la teneur du XLV^e chapitre. Toucquedillon, capitaine de Picrochole, fait prisonnier, n'est pas moins bien traité par Grandgousier que les pèlerins. C'est le sujet du XLVI^e chapitre. Toucquedillon renvoyé sans rançon par Grandgousier, revient auprès de Picrochole à qui il conseille de faire la paix avec son ancien allié. Insulté devant ce prince par un flatteur nommé Hastiveau, Toucquedillon le transperce de son épée, et, en conséquence de ce fait, est mis en pièces par les ordres de Picrochole, comme plus amplement le raconte le chapitre suivant.

La gravure que le lecteur a devant les yeux porte par erreur, à son extrémité supérieure, l'indication du chapitre 49^e. Elle se rapporte à celui-ci, et représente l'assaut de la Roche Clermauld, par l'armée de Gargantua. L'ennemi fait une sortie, mais elle lui est funeste et il est entièrement défait.

Picrochole s'enfuyant éprouve, selon ce que rapporte le XLIX^e chapitre, des mauvais traitemens de la part de meuniers dont il avait pris l'âne, et est forcé, si l'on en croit Rabelais, à se faire « paovre guaigne denier à Lyon. »

## CHAPITRE LII.

COMMENT GARGANTUA FEIT BASTIR POUR LE MOYNE L'ABBAYE DE THELÊME.

Après avoir, dans le cours du chapitre LI[e], récompensé tous ceux qui l'avaient utilement servi dans la guerre contre Picrochole, Gargantua songea à pourvoir Frère Jean de quelque bonne abbaye; « mais le moyne luy feit response peremptoire que, de moynes, il ne vouloyt charge ny gouvernement; car comment, disoyt-il, pourroys-je gouverner aultruy, qui moy mesme gouverner ne sçauroys? S'il vous semble que je vous aye faict et que puisse à l'advenir faire service agreable, octroyez-moy de fonder une abbaye à mon deviz. La demande pleust à Gargantua, et offrist tout son pays de Thelême, jouxte la rivière de Loyre, à deux lieues de la grande forest de Port-Huault, et requist à Gargantua que il instituast sa religion (son couvent) on contraire de toutes aultres. » En effet, on n'y


FAC QUOD VIS



était point astreint à faire telle ou telle chose, « en leur reigle n'estoyt que ceste clause : FAY CE QUE VOULDRAS. » Rabelais a consacré les LIII$^{e}$, LIV$^{e}$, LV$^{e}$, LVI$^{e}$ et LVII$^{e}$ chapitres au récit de la construction de l'abbaye de Thelème, à sa dotation, aux dispositions locales de ses habitans, à leur vestiture et au développement du délicieux : « Fais ce que vouldras. »

Le principal personnage de cette gravure est Gargantua à qui un architecte présente le plan de l'abbaye de Thelême, qui se trouve toute bâtie derrière lui ; il semble, en la touchant de son sceptre, en donner l'investiture à Frère Jean, qui est debout devant lui, tenant son bâton de croix à la main et ayant à son côté son redoutable bracquemard, par-dessus son froc. On aperçoit une foule de gens qui s'empressent d'entrer dans l'abbaye.

# LIVRE II.

## CHAPITRE II.

### DE LA NATIVITÉ DU TRÈS-REDOUBTÉ PANTAGRUEL.

Avant de raconter « la nativité du très-redoubté Pantagruel, » Rabelais, dans un premier chapitre, traite « de l'origine et anticquité du grand Pantagruel. »

La gravure de ce II[e] chapitre représente Badebec, femme de Gargantua, couchée et venant de mettre au monde Pantagruel qu'on voit au premier plan, entre les bras d'une des sage-femmes. Avant lui, du ventre de Badebec, « yssirent..... soixante et huyct tregeniers, chascun tirant par


Liv. 2
Ch. 2


Liv. 2.
Ch. 4.

le licol ung mulet tout chargé de sel; après lesquels sortyrent neuf dromadaires, chargéz de jambons et langues de bœuf fumées; sept chameaulx, chargéz d'anguillettes; puis vingt et cinq charrettées de pourreaulx, d'aulx, d'oygnons et de cibotz, » caravane que le dessinateur a mise en vue au dernier plan. Enfin, « voicy sortir Pantagruel, tout velu comme ung ours, dont dist une d'elles (des sages-femmes), en esperit propheticque, si il est nay a tout le poil, il fera choses merveilleuses; et, s'il vit, il aura de l'eage. » Il vécut, mais coûta la vie à sa mère Badebec.

## CHAPITRE IV.

### DE L'ENFANCE DE PANTAGRUEL.

Dans la gravure qui est annexée à ce chapitre, on voit Pantagruel et les effets de sa force prodigieuse. Non content pour chacun de ses re-

pas du lait de *quatre mille six cens vaches* et d'une bouillie remplissant un grand bassin qui est encore à Bourges, près le palais, il veut prendre part au festin de son père Gargantua, et, après avoir brisé la partie inférieure de son berceau, il se rend dans la salle à manger, au grand étonnement de toute l'assemblée. Ce n'est pas tout. « Certain jour que on le vouloyt faire teter une de ses vaches,..... il se deffeit, des liens qui le tenoyent on berceau, ung des bras, et vous prend la dicte vache par dessoubz le jarret, et lui mangea les deux tetins, et la moitié du ventre, avec le foye et les roignons..... Ce que voyant ceulx qui le servoyent, le liarent à groz cables..... »

« ..... Un grand ours que nourrissoyt son père eschappa, et luy venoyt lescher le visage,..... il se deffeit des dictz cables aussi facilement comme Samson d'entre les Philistins, et vous print monsieur de l'Ours, et le meit en pièces comme ung poulet. »

---


Liv. 2.
Ch. 6.

## CHAPITRE VI.

COMMENT PANTAGRUEL RENCONTRA UNG LIMOUSIN QUI CONTREFAISOYT LE LANGUAIGE FRANÇOYS.

L'AUTEUR parle au chapitre V[e] des divers voyages que fait Pantagruel, et des exercices auxquels il se livre en sa première jeunesse; de là, une source inépuisable d'épigrammes contre la plupart des universités de France.

Cette planche représente Pantagruel tenant dans sa main un écolier limousin, dont la peur devient sensible et matérielle. Dans ce chapitre, Rabelais jette à pleine main le ridicule sur certaines gens de son temps, qui, tout fiers de savoir le latin ou le grec dont la connaissance n'était pas à la portée du vulgaire, dédaignaient le français pour l'une ou l'autre de ces langues mortes, ou, par un mélange adultère d'une des premières et du dernier, composaient un jargon presque inintelligible.

« Mon amy, dist Pantagruel à l'escholier, dond viens-tu, à ceste heure? L'escholier luy respondist : De l'alme, inclyte et celebre academye que l'on vocite Lutèce (de la bonne, fameuse et célèbre académie que l'on appelle Paris)..... Tu viens doncques de Paris, dit-il (Pantagruel); et à quoy passez-vous le temps, vous aultres messieurs estudians, on dict Paris? Respondist l'escholier : Nous transfretons la Sequane on dilucule et crepuscule (nous traversons la Seine avant le lever et le coucher du soleil); nous deambulons par les compites et quadrivyes de l'urbe, (nous nous promenons par les carrefours et les places de la ville.).... A quoy Pantagruel dist : Que dyable de languaige est cecy? Par Dieu, tu es quelque herectique..... A quoy dist ung de ses gens : Seigneur, sans doubte, ce guallant veut contrefaire la langue des Parisiens; mais il ne faict que escorcher le latin, et cuyde ainsi pindariser; et luy semble bien que il est quelque grand orateur en françoys, par ce que il desdaigne l'usance commune de parler..... Par Dieu, dist Pantagruel, je vous apprendray a parler..... Or, viens cza, que je te donne un tour de pigne..... »

Ce chapitre est terminé par cet adage :

.... Comme dysoit Octavian Auguste.... il faut eviter les motz espaves, en pareille diligence que les patrons de navire evitent les rochiers de mer.




Liv. 2.
Ch. 14.

## CHAPITRE XIV.

COMMENT PANURGE RACONTA LA MANIÈRE COMMENT IL ESCHAPA DE LA MAIN DES TURCQS.

Après son aventure avec l'écolier limousin, Pantagruel vient d'Orléans à Paris pour visiter l'université de cette ville; en y arrivant, il voit les livres de la Bibliothèque de Saint-Victor, et Rabelais insère dans le chapitre VII[e] une longue liste de livres la plupart imaginaires, qui, selon lui, étaient dans cette bibliothèque.

Le VIII[e] chapitre rapporte « COMMENT PANTAGRUEL, ESTANT A PARIS, RECEUT LETTRES DE SON PÈRE GARGANTUA, ET LA COPYE D'ICELLES. » Cette lettre, que l'on fera bien de lire dans l'original, contient l'expression des sentimens affectueux d'un père sage et plein d'expérience.

Cette belle lettre, monument d'une grande sagesse, nous étonne en nous montrant *maistre Françoys* passant avec aisance d'une plaisanterie

à un discours moral, et des propos de buveurs à la lettre tendre, affectueuse et sage d'un père à son fils.

Dans le chapitre IX$^{e}$, Rabelais raconte que « ung jour Pantagruel..... rencontra un homme beau de stature et eleguant en tous lineamens du cors, mais pitoyablement navré en divers lieulx, et tant mal en ordre qu'il sembloyt estre eschappé ès chiens. » C'était Panurge (πανοῦργος, factotum), lequel avant de parler français à Pantagruel, lui fait un discours en quinze langues, et raconte ses aventures au XIV$^{e}$ chapitre; les chapitres X$^{e}$, XI$^{e}$, XII$^{e}$ et XIII$^{e}$ étant consacrés à écouter les plaidoieries et à juger le procès des seigneurs de Baisecul et de Humevesne, qui depuis long-temps était pendant au parlement de Paris.

« Les paillardz Turcqs (dit Panurge) m'avoyent mis en broche tout lardé, comme ung connil..... et en ce poinct me faisoyent roustyr tout vif. » Mais voilà que bientôt « le roustysseur s'endormit..... Quant je voy que il ne me tournoyt plus en roustyssant, je le regarde et voy que il s'endort; lors je prendz ung tison par le bout où il n'estoit point bruslé, et vous le jecte on giron (dans le sein) de mon roustysseur, et ung aultre je jecte, le mieulx que je peuz, soubz ung lict de camp qui estoyt auprès de la cheminée, où estoyt la paillasse de mon sieur mon roustysseur. » Le feu prend au lit du rôtisseur, qui s'éveille en criant : « *dal baroth ! dal baroth !* » qui, comme on le pense bien, signifie :

au feu ! A ce cri, le maître de la maison qui se promenait dans la rue « avecques quelques aultres baschatz et musafyz, » accourut, détacha Panurge et tua le rôtisseur avec la broche ; « puys voyant *le* baschatz que le cas estoyt desesperé, et que sa maison estoyt bruslée sans remission, et tout son bien perdu, se donna à tous les dyables appelant Grilgoth, Astaroth, Rappalus et Gribouilliz, par neuf fois. »

Quand Panurge eut entendu cet appel à tous les diables, il fut saisi d'une nouvelle frayeur ; car il savait, d'après l'autorité du philosophe Jamblique et de Murmault, dans son apologie *de Bossatis, et contrefactis, pro magistros nostros*, que les diables sont très-friands de lardons, et lui, Panurge, avait été lardé comme un lapin. Le bacha, impatienté de ne voir personne, prend le parti de se tuer lui-même de la broche, mais il n'y peut réussir. Alors Panurge s'approchant, lui dit : « Missaire Bougrino, tu perdz icy ton temps, car tu ne te tueras jamais ainsi..... Mais si tu veulx, je te tueray icy tout franc, en sorte que tu n'en sentiras rien ; et m'en croy, car j'en ai bien tuez d'aultres qui s'en sont bien trovez. Ha, mon amy, dist-il, je t'en prye, et ce faisant, je te donne ma bouguette : tiens, la voylà ; il y a six cents seraphs, et quelques dyamans et rubyz en perfection. » Alors le bacha est, pour son argent, transpercé de la broche, pendu et rôti par Panurge. Mais le feu augmente, Panurge descend dans la rue, et

reçoit, à son grand plaisir, une partie de l'eau destinée à éteindre l'incendie. Il est bien traité par tout le monde, hormis par « ung villain petit turcq, bossu par le devant, qui furtivement (dit Panurge), me crocquoyt mes lardons, mais je luy baillyz si vert..... sus les doigtz, à tout mon javelot, que il n'y retourna pas deux foyz, et une jeune Corinthiace, qui m'avoyt appourté ung pot de mirobolans..... confitz à leur mode,..... regarduoyt mon pauvre haire esmoucheté..... Mais notez que cestuy roustyssement me guarit d'une sciaticque entierement, à laquelle j'estoys subject, plus de sept ans avoyt, du cousté onquel mon roustysseur, s'endormant, me laissa brusler.»

Dans le chapitre XV^e^, Rabelais enseigne, par l'organe de Panurge, un nouveau moyen pour bâtir les murailles de Paris. Ce n'est qu'un tissu d'ordures.

Dans le chapitre XVI^e^, intitulé : DES MEURS ET CONDITION DE PANURGE, Rabelais nous apprend que « Panurge estoyt de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit;..... fin à dorer comme une dague de plomb; bien gualand homme de sa personne, si non que il estoyt quelque peu paillard, et subject de nature à une maladie qu'on appeloyt, en ce temps-là,

Faulte d'argent, c'est douleur sans pareille.

Toutesfoys, il avoyt soixante et troys manieres

d'en treuver tous jours à son besoing; dont la plus honorable et la plus commune estoyt par faczon de larreçin furtifvement feict; malfaisant, pipeur, beuveur, batteur de pavéz, ribleur, s'il en estoyt à Paris;

Au demourant, le meilleur filz du monde;

et toujours machinoyt quelque chose contre les sergeans et contre le guet.» Suit le récit d'une quinzaine de tours très-plaisans que Panurge jouait aux gens du guet, aux maîtres-ès-arts et théologiens, aux pages, aux dames et demoiselles, aux cordeliers et aux portes de coffres-forts.

Dans le chapitre XVII[e], on voit «comment Panurge guaignoyt les pardons, et marioyt les vieilles, et des procèz que il eut à Paris.» Ce qu'il faisait avec son adresse et talent ordinaires. Ce chapitre, en finissant, nous fait connaître un nouveau talent de Panurge. Mais écoutons Rabelais : «Il avoyt, comme ay dict dessus, soixante et troys manieres de recouvrer argent; mais il en avoyt deux cens quatorze de le despendre (dépenser), hors mi la reparation de dessoubz le nez.»

---

## CHAPITRES XVIII ET XIX.

COMMENT UNG GRAND CLERC D'ANGLETERRE VOULOYT ARGUER CONTRE PANTAGRUEL, ET FEUT VAINCU PAR PANURGE.

Cette gravure, qui peut également s'annexer à l'un ou l'autre de ces deux chapitres, représente ces deux champions, de nouvelle espèce, argumentant non pas de la manière usitée dans les écoles, mais par signes.

L'Anglais nommé « Thaumaste, ouyant le bruit et renommée du sçavoir incomparable de Pantagruel, vint du pays de Angleterre, en ceste seule intention de veoir Pantagruel et le cognoistre, et esprouver si tel estoyt son sçavoir, comme en estoyt la renommée. De faict, arrivé à Paris, se transpourta vers l'hostel dudict Pantagruel qui estoyt logé à l'hostel Sainct-Denys; » le salua respectueusement et luy proposa de disputer avec lui sur certaines questions dont la solution intéressait beaucoup son ame avide de sagesse. Pan-




42

tagruel reçoit avec plaisir et modestie la proposition de l'étranger, « et loue grandement la manière d'arguer..... proposée, c'est à sçavoir par signes sans parler; car (dit-il) ce faisans, toy et moy, nous entendrons, et serons hors de ces frappemens de mains que font ces badaulx sophistes quand on argue, alors qu'on est bon de l'argument. » Panurge voyant Pantagruel se préparant à la dispute et ne rêvant la nuit qu'à des bouquins, dont Rabelais donne la liste, lui dit: « Seigneur, laissez toutes ces pensées et vous allez coucher; car je vous sens tant esmeu en votre esperit que bientoust tumberiez en quelque fiebvre ephemere, par cest excéz de pensement; mais premier, beuvant vingt et cinq ou trente bonnes foys, retirez-vous, et dormez à vostre ayse; car de matin je respondray et argueray contre monsieur l'Angloys; et, on cas que je ne le mette *ad metam non loqui* (vulgairement *a quia*), dictes mal de moy. »

Le lendemain Thaumaste, bien reconforté de vin que l'accointance de Pantagruel lui avait rendu nécessaire, et Panurge se rendirent dans la salle de conférences, où ils commencèrent à argumenter de la manière convenue entre eux.

Au milieu de la dispute, l'Anglais s'écria : « Et si Mercure. » Vous avez parlé, masque, lui répondit Panurge. L'Anglais se tut et, toujours assis, recommença à se servir de signes : bientôt il « se leva; mais, en se levant, feit ung groz ped de

boulengier, car le bren vint après, et puoyt comme tous les dyables. » Mais cet inconvénient ne déconcerte ni son auteur ni l'antagoniste, et la dispute dure jusqu'à l'instant où Panurge, pour exprimer la défaite de son adversaire, fait le geste que l'artiste a fidèlement exprimé dans la gravure.

Dans le chapitre XX[e] « Thaumaste raconte les vertus et sçavoir de Panurge, » en commençant néanmoins par ceux de Pantagruel.

Dans les XXI[e] et XXII[e] chapitres, on trouve le récit de plusieurs exploits de Panurge. Celui-ci, non content d'insulter une dame chez elle et dans l'église, et de lui faire sa déclaration en termes tirés du vocabulaire des mauvais lieux, lui coupe encore son chapelet, orné de marques d'or, et court le vendre à la fripperie. Le lendemain il revient, « pourtant en sa manche une grande bourse plaine d'escutz du palays et de gettons » et veut la tenter par l'appât de l'argent. La dame commençait à céder, lorsque Panurge, brusquant les choses, « retourna son faulx visaige et luy dist:..... Par Dieu, je vous feray chevaulcher aux chiens : et ce dict, s'enfouyt le grand pas de paour des coups, lesquelz il craignoyt naturellement. »

Le jour suivant, qui « estoyt la feste du sacre, à la quelle toutes les femmes se mettent en leur triumphe de habillemens ; et, pour ce jour, la dicte dame s'estoyt vestue d'une très-belle robbe de satin cramoisy, et d'une cotte de veloux blanc bien pretieulx, » Panurge s'approche d'elle, lui remet

un rondeau où il chante son martyre et couvre le derrière de sa robe d'une drogue en poudre qu'il avait composée. A peine eut-il fini que voilà « tous les chiens qui estoyent en l'ecclise accoururent à ceste dame, pour l'odeur des drogues que il avoyt espandu sus elle ; petitz et grandz, gros et menuz, tous y venoyent..... la sentans, et pissant partout sus elle; c'estoyt la plus grande villainye du monde..... Un grand levrier lui pissa sus la teste, les aultres aux manches, les aultres à la croppe; les petitz pissoyent sus ses patins. » Pendant cela, Panurge de rire, de lancer d'infames quolibets sur le sort de cette malheureuse dame, et d'aller chercher Pantagruel pour le faire rire à ses dépens. Enfin la dame rentre dans sa maison, mais « tous les chiens y accouroyent de demye lieue, et compissarent si bien la porte de sa maison, que ilz feirent ung ruisseau de leurs urines, onquel les cannes eussent bien nagé. Et c'est celluy ruisseau qui de present passe à Sainct-Victor, onquel Gobelin tainct l'escarlatte..... »

Mais pendant ce temps-là, il se passait d'autres choses d'une plus grande importance. « Peu de temps après Pantagruel ouyt novelles que son pere Gargantua avoyt esté translaté on pays des Phées par Morgue, comme feut jadyz Ogier et Artus; ensemble que, le bruit de sa translation entendu, les dipsodes (les altérés) estoyent yssuz de leurs limites, et avoyent guasté ung grand pays de Utopie, et tenoyent pour lors la grande

ville de Amaurotes assiegée ; dont partit de Paris, sans dire adieu à nully, car l'affaire requeroyt diligence, et vint à Rouen. » C'est dans ce même chapitre XXIII$^{e}$, que Panurge donne une raison grivoise au peu de longueur des lieues en France. Dans le chapitre XXIV$^{e}$, Pantagruel reçoit d'une dame une lettre qui ne contenait que ces mots hébreux : *Lammah hazabthani*, pourquoi m'as-tu quitté ? et une bague, ornée « d'ung dyamant faulx. » Panurge explique tout cela par un jeu de mots, et affirme que cette missive signifie : « Dy, amant faulx, pourquoy m'as-tu quittée. »

## CHAPITRE XXV.

COMMENT PANURGE, CARPALIM, EUSTHENES ET EPISTEMON, COMPAIGNONS DE PANTAGRUEL, DESCONFIRENT SIX CENS SOIXANTE CHEVALIERS BIEN SUBTILEMENT.

Après l'explication de la lettre et de la bague à diamant qu'elle renfermait, près du port, « ils advisarent six cens soixante chevaliers, montez à



l'advantaige sus chevaulx legiers, qui accouroyent là veoir quelle navire c'estoyt qui estoyt de nouveau abourdée on port, et couroyent à bride avallée, pour les prendre s'ilz eussent peu. » Panurge qui, à défaut de courage, ne manquait pas de subtilité, « tyra deux grandes chordes de la nef, et les attacha on tour (cabestan) qui estoyt sus le tillac, et les meit en terre, et en feit ung long circuit l'ung plus loing, l'aultre dedans cestuy-là; et dist à Épistemon : Entrez dedans la navire, et quand je vous sonneray, tournez le tour sus le tillac diligentement, en ramenant à vous ces deux chordes. Puys dist à Eusthênes et à Carpalim : Enfans, attendez icy et vous offrez ès ennemys franchement..... et faictes semblant de vous rendre; mais advisez que n'entrez on cerne (dans l'enceinte) de ces chordes, retirez-vous tousjours hors; et incontinent entra dedans la navire, et print ung faix de paille et une botte de pouldre à canon, et espandit par le cerne des chordes, et avecques une migraine de feu se tint auprès. »

Tout se fait comme Panurge l'a concerté, les chevaliers sont culbutés, et lorsqu'ils cherchent à se relever, Panurge met le feu aux poudres « et les feit tous là brusler; hommes et chevaulx nul n'en eschappa, excepté ung qui estoyt monté sus ung cheval turcq, qui le guaigna à fouyr; mais, quand Carpalim l'apperçeut, il courut après en telle hastiveté et allaigresse qu'il l'attrapa en

moins de cent pas, et saultant sus la croppe de son cheval, l'embrassa par derrière, et l'amena à la navire. »

Selon sa louable coutume, Pantagruel célébra, avec ses compagnons, par un festin, cette victoire, immédiatement après l'avoir gagnée « et leur prisonnier avecques eulx familiairement; sinon que le paovre dyable n'estoyt point asseuré que Pantagruel ne le devorast tout entier, ce que il eust faict, tant avoyt la guorge large, aussy facillement que feriez ung grain de dragée, et ne luy eust monté en sa bouche en plus que ung grain de millet en la gueulle d'ung asne. »

La planche représente les apprêts du festin où le dessinateur a mis mal à propos des hommes à la broche, Rabelais n'en faisant pas mention, et Carpalim qui ramène au navire le chevalier qu'il vient de faire prisonnier.




35

## CHAPITRE XXVII.

COMMENT PANTAGRUEL DRESSA UNG TROPHÉE EN MÉMOYRE DE LEUR PROÈSSE ET PANURGE UNG AULTRE EN MEMOYRE DES LEVRAULX, ET COMMENT PANTAGRUEL, DE SES PEDZ, ENGENDROYT LES PETITZ HOMMES, ET DE SES VESNES, LES PETITES FEMMES; ET COMMENT PANURGE RUMPIST UNG GROZ BASTON SUS UNG VOYRRE (VERRE).

---

Pour éterniser sa victoire, Pantagruel élève sur le lieu même qui en a été le théâtre un magnifique trophée d'armes, où il inscrit un « dicton victorial, » en vers. Pendant ce temps-là, Panurge ne voulant pas laisser son maître en si beau chemin, fait un trophée des dépouilles des animaux qui ont servi au festin, y ajoute quelques ustensiles de cuisine, et inscrit sur la base une incription semblable à celle de Pantagruel, vers pour vers, rime pour rime. Tel est le sujet de la gravure ci-jointe, où l'on voit Pantagruel debout devant le trophée qu'il vient d'élever, et Panurge assis écrivant l'inscription sur la base du sien.

C'est après l'érection de ces deux monumens

que Pantagruel, voulant imiter son familier Panurge, laisse échapper brusquement une flatuosité sonore qui, vû la taille gigantesque de son auteur, fait trembler la terre, « neuf lieues à la ronde, duquel, avec l'aer (l'air) corrompu engendra plus de cinquante et troys mille petitz hommes nains et contrefaitz. » Ce vent bruyant et générateur est suivi d'un autre plus paisible qui « engendra autant de petites femmes, accropyes, comme vous en voyez en plusieurs lieux, qui jamais ne croissent, sinon comme les queues de vaches, contre bas, ou bien comme les rabbes (navets) de Limosin, en rond. »

Ensuite Panurge fait briser par Eusthênes un bois de javeline, sur deux verres pleins d'eau; ce qui est, selon lui, le meilleur pronostic de victoire. Content du succès de son expérience, il s'écrie d'un air capable: « J'en scay bien d'aultres, allons seulement en asseurance. » Et là finit le chapitre.



## CHAPITRE XXVIII.

COMMENT PANTAGRUEL EUT VICTOIRE BIEN ESTRANGEMENT DES DIPSODES ET DES GEANS.

Le chevalier qui a été fait prisonnier par Carpalim est renvoyé à son roi, malgré qu'il priât instamment Pantagruel de le garder pour son esclave. « Va-t-en à ton roy en son camp (dit Pantagruel), et luy diz nouvelles de ce que tu as veu, et que il se delibere de me festoyer demain sus le midy; car, incontinent que mes gualleres seront venues, qui sera de matin ou plus tard, je luy proveray par dix huyct cens mille combattans et sept mille geans tous plus grandz que tu ne me veois, que il a faict follement et contre raison d'assaillir ainsi mon pays. » Ces paroles dites, Pantagruel donne au chevalier une boîte de confiture, échauffante au plus haut degré, et lui commande de la porter à son roy et de lui dire que « s'il en povoyt manger une unce sans boyre, que il pourroyt à luy resister sans paour. »

Le prisonnier fit ce qui lui avait été ordonné, et donna la boîte aux confitures à son roi; « mais, tout soubdain que il en eut avallé une cueillerée, luy vint tel eschauffement de guorge avecques ulcération de la luette, que la langue luy pela; et, pour remède qu'on luy feist, ne trova allegement quelconque sinon de boyre sans rémission: car, incontinent que il oustoyt le guobelet de la bouche, la langue luy brusloit. » Il fut imité par tous « ses capitaines, baschatz et gens de guarde; somme, ilz beurent tant et tant que ilz s'endormirent comme porcz, sans ordre parmy le camp. »

Ce fut ce moment que choisit Pantagruel pour surprendre les Dipsodes. Dans la planche que le lecteur a sous les yeux, le dessinateur représente leur défaite.

Pantagruel debout sur une éminence, portant à sa main droite le mât de son navire « comme ung bourdon, » dans la hune duquel étaient « deuz cens trente et sept poinsons de vin blanc d'Anjou, » et à sa ceinture une barque pleine de sel, lâche une telle quantité d'urine qu'il noie tous les Dipsodes, et occasione un déluge particulier, à dix lieues à la ronde. On voit à côté de Pantagruel, Panurge qui regagne ce que son maître perd, en vidant « une ferrière (flacon à long col), qu'il appelait son *vade mecum.* »

En terminant ce chapitre, Rabelais s'écrie: « O qui pourra maintenant raconter comment se pourta Pantagruel contre les trois cens geans?




37.

O ma muse! ma Calliope, ma Thalie, inspire-moy à ceste heure! restaure-moy mes esperits; car voicy le pont aux asnes de logicque, voicy le trebuchet, voicy la difficulté de povoir exprimer l'horrible battaille qui feut faicte.»

## CHAPITRE XXIX.

### COMMENT PANTAGRUEL DEFFEIT LES TROYS CENS GEANS ARMEZ DE PIERRES DE TAILLE, ET LOUP-GAROU, LEUR CAPITAINE.

PENDANT que les Dipsodes sauvaient du déluge leur roi Anarche, l'emportant «à leur col, le mieulx que ilz peurent, hors du fort, comme feit Eneas son pere Anchises, de la conflagration de Troye;» et que Pantagruel et ses compagnons délibéraient de leur courir sus, «voicy arriver Loup-Garou avecques tous ses geans, lequel voyant Pantagruel seul, feut esprins de temerité et oultrecuydance, par espoir qu'il avoit d'occire le paovre bon hommet, dont dist à ses compaignons geans: Paillardz de plat-pays, par Mahom, si aulcun de

vous entreprent combattre contre ceulx-ci, je vous feray mourir cruellement. Je veulx que me laissiez combattre seul; ce pendant vous aurez vostre passe-temps à nous regarder. » Pendant ce temps-là, Panurge propose aux geans de l'admettre à leur repas, et ceux-ci y ayant consenti, il leur raconte les *fables* de Turpin, les exemples de saint Nicolas, et le conte de la Cigogne.

Loup-Garoup s'approcha de Pantagruel, armé d'une masse d'acier, « pesant neuf mille sept cens quintaulx deux quarterons,....... au bout de la quelle estoyent treze poinctes de dyamans, dont la moindre estoyt aussy grosse comme la plus grande cloche de Nostre-Dame de Paris. » Quant à Pantagruel il adressa dévotement une prière à Dieu qui l'exauça, car « alors feut ouye une voix du ciel, disant : *Hoc fac et vinces*, c'est-à-dire fays ainsy et tu auras victoire. » Alors Pantagruel s'avance contre le Loup-Garou et jette à pleines mains dans sa bouche béante « plus de dix et huyct cacques et ung minot de sel, dont il luy emplit et guorge, et guousier, et le nez, et les yeulx. » A ce le Loup-Garou riposte par un coup de masse, et la bataille continue avec des coups en proportion exacte avec les armes et la taille des champions. A la fin Pantagruel d'un coup de pied jette à terre le Loup-Garou, « et vous le traisnoyt à l'escorchecul plus d'ung traict d'arc. Et Loup-Garou s'escrioyt, rendant le sang par la guorge, Mahom! Mahom! à la quelle voix se le-

varent tous les geans pour le secourir, » et attaquèrent en masse Pantagruel qui « print Loup-Garou par les deux piedz, et son cors leva comme une picque en l'aer, et d'ycelluy armé d'enclumes, frappoyt parmy ces geans...... et les abbatoyt comme une masson faict des couppeaulx, que nul arrestoyt devant luy que il ne ruast par terre..... Et, à veoir Pantagruel, sembloyt ung fauscheur qui, de sa faulx, abbatoyt l'herbe d'ung pré...... Finablement voyant que tous estoyent mortz, jecta le cors de Loup-Garou tant que il peut contre la ville, et tumba comme une grenouille sus le ventre en la place mage (sur la grand'place) de la dicte ville; et, en tombant, du coup tua ung chat bruslé, une chatte mouillée, une canne petiere, et ung oyson bridé. »

## CHAPITRE XXX.

COMMENT EPISTEMON, QUI AVOYT LA COUPPE TESTÉE (LA TÊTE COUPÉE) FEUT GUARY HABILLEMENT PAR PANURGE; ET DES NOVELLES DES DYABLES ET DES DAMNÉZ.

Si tous les ennemis ont été tués, les vainqueurs ont éprouvé des malheurs. Eusthêmes a été «graphiné quelque peu on visaige» et Épistemon a été tué d'un éclat de pierre de taille. Pantagruel veut se donner la mort et ses compagnons se lamentent; «mais Panurge, d'un air capable, dist : Enfans, ne pleurez goutte, il est encore tout chauld, je vous le guariray aussy sain qu'il feut jamais.» En effet, après quelques lotions et frictions préliminaires, il prend la tête et l'ajuste au cou « vene contre vene, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, affin que il ne feust torty colly (1), car

(1) Celui qui a cette infirmité représentant très-bien ces faux dévots qui lèvent les yeux au ciel, en penchant légèrement la tête sur l'une ou l'autre épaule.




38.

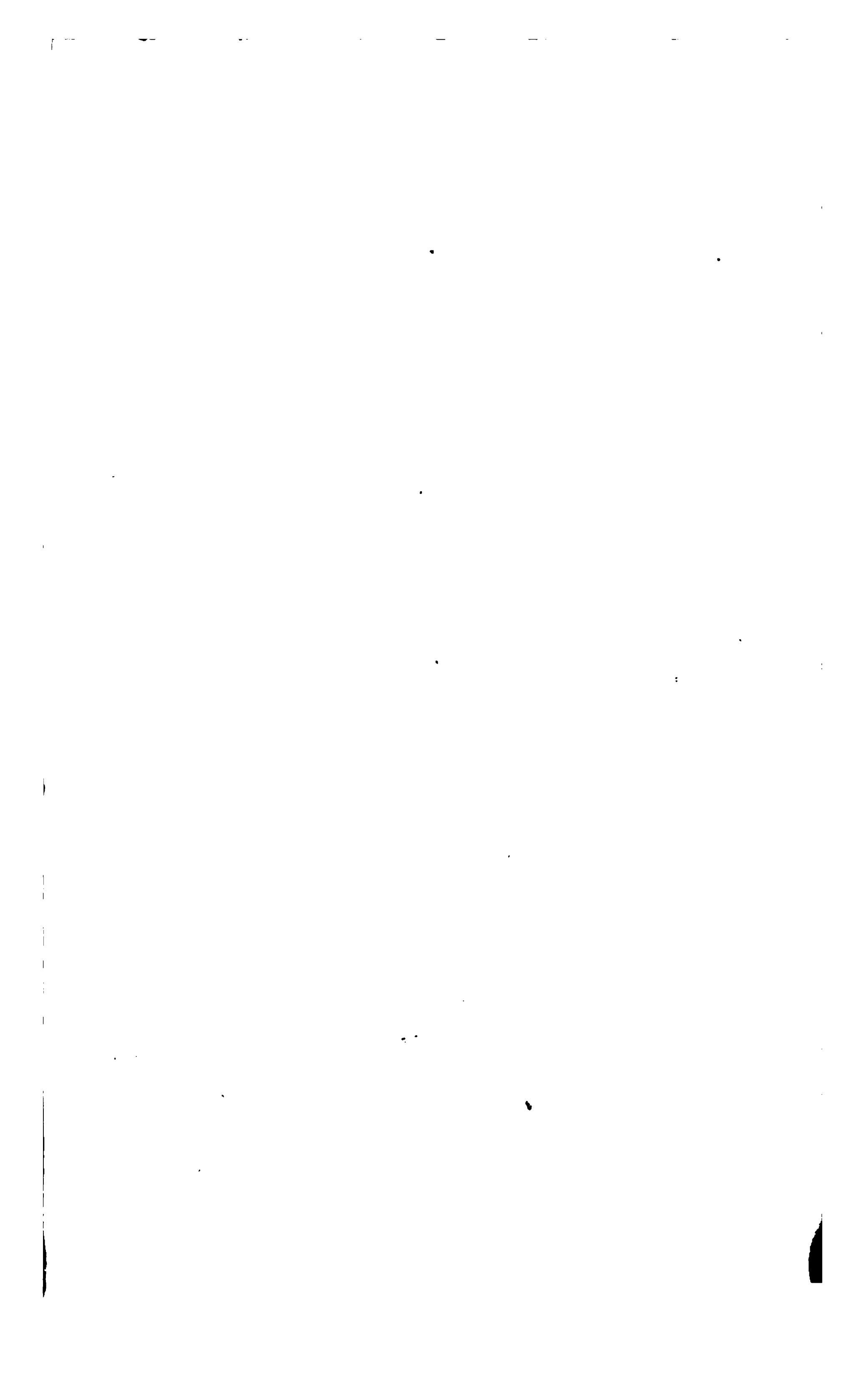
telles gens il hayssoyt de mort... Puys meit à l'entour (de sa tête) ung peu d'ung onguent qu'il appeloyt ressuscitatif. »

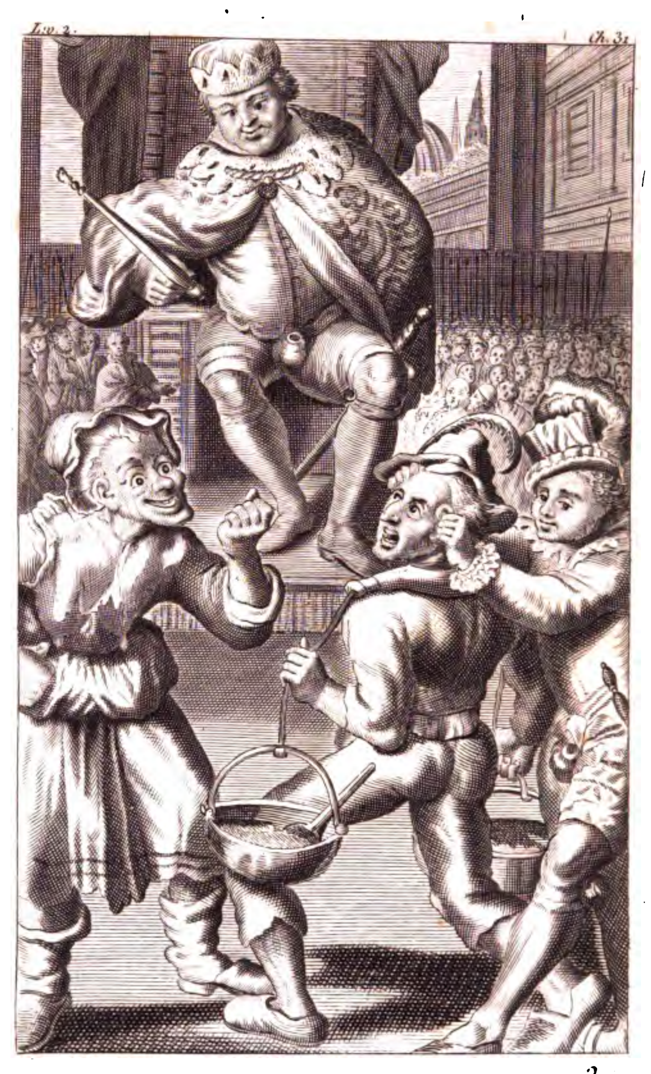
« Soubdain Épistemon commencea à respirer, puys ouvrir les yeulx, puys baisler, puys esternuer, puys feit ung groz ped de mesnaige, dont dist Panurge : A ceste heure est-il guary absolument, et luy bailla à boyre ung voyrre (verre) d'ung grand villain vin blanc, avecques une roustye sucrée. En ceste faczon feut Épistemon guary habillement, exceptez que il feut enroué plus de troys sepmaines, et eut une toux seiche, dont il ne peut oncques guarir, sinon à force de boyre. Et là commençea à parler, disant qu'il avoyt veu les dyables, avoyt parlé à Lucifer familiairement, et faict grand chiere en enfer,..... et asseuroyt devant tous que les dyables estoyent bons compaignons...... Il dist que il estoyt bien marry de ce que Panurge l'avoyt si toust revocqué en vie. » Pantagruel lui demandant des nouvelles des damnés, Épistemon lui rapporte, entre un grand nombre d'autres, que « Xercès cryoyt la moustarde, Cyre (Cyrus) estoyt vachier, Demosthenes vigneron ; » qu'Alexandre-le-Grand « rapetassoyt de vieilles chausses, et ainsi guagnoyt sa paovre vie ; » qne « Boniface, pape huictiesme, estoyt escumeur de marmites ; » que « Nicolas, pape tiers, estoyt papetier ; le pape Alexandre,..... preneur de raz ; et le pape Sixte, gresseur de v...... » A propos de cette maladie, Panurge demande s'il y en a qui

l'ont dans l'autre monde, sur quoi Épistemon répond qu'il y en a plus de cent millions, « car croyez (dit-il) que ceulx qui n'ont eu la v..... en ce monde-cy l'ont en l'aultre.

Cor Dieu, dist Panurge, j'en suys doncques quitte. » Puis Épistemon continue son curieux récit : « Ce pendent vint Cyre luy demander ( à Épictète) ung denier en l'honneur de Mercure, pour achepter ung peu d'oignons pour son soupper. Rien, rien, dist Épictète, je ne donne point de deniers. Tiens, maraud, voilà ung escut, soys homme de bien. Cyre feut bien ayse d'avoir rencontré tel butin ; mais les aultres cocquins de roys qui sont là-bas..... le desrobbarent la nuyct. Je veidz Pathelin, thesaurier de Rhadamante, qui marchandoyt des petitz pastez que cryoyt le pape Jule, et lui demanda combien la douzaine : Troys blancz, dist le pape ; mais, dist Pathelin, troys coupz de barre : baille icy, villain, baille et en va querir d'aultres. Le paovre pape alloyt plourant : quant il feut devant son maistre pastissier, luy dist que on luy avoyt ousté ses pastez. Adoncques le pastissier luy bailla l'anguillade, si bien que sa peau n'eust rien valu à faire cornemuse. »

Ce sont ces divers travestissemens qui ont inspiré le dessinateur dans la composition de sa planche qui est très-remarquable. Au premier plan on voit « maistre Jan Le Maire, qui contrefaisoyt du pape, et à tous ces paovres roys et papes de ce monde faisoyt baiser ses piedz ; et, en





39

faisant du grobis (faisant l'important), leur donnoyt sa benediction, disant : Guaignez les pardons, cocquins, guaignez, ils sont à bon marché : je vous absouldz de pain et de souppe (de peine et de coulpe, *faute*) ; et appella Caillette et Triboulet (deux fous), disant : Messieurs les cardinaulx, despeschez leurs bulles, à chascun ung coup de pau (pieu) sus les reins, ce que feut fait incontinent. » Sur un autre plan, on aperçoit le pape Jules II criant des petits pâtés qu'il porte devant lui, et une foule de damnés de distinction, comme l'attestent les insignes de leurs grandeurs passées qu'ils ont conservées.

## CHAPITRE XXXI.

COMMENT PANTAGRUEL ENTRA EN LA VILLE DES AMAUROTES, ET COMMENT PANURGE MARIA LE ROY ANARCHE, ET LE FEIT CRIEUR DE SAULCE VERTE.

Pantagruel, vainqueur des Dipsodes, envoie Carpalim dans la ville des Amaurotes dire que le roi Anarche était pris, après avoir été défait lui

et ses sujets. Cette nouvelle mit tous les habitans de la ville en grand emoi; ils font des feux de joie dans toute la ville et dressent des tables dans toutes les rues, « ce feut (ajoute Rabelais) ung renovellement du temps de Saturne, tant y feut faicte lors grande chiere. »

Mais Pantagruel, tout le sénat assemblé, dist: « Messieurs, ce pendent que le fer est chauld, il le fault battre; pareillement, devant que nous debaucher d'advantaige, je veulx que nous allions prendre d'assault tout le royaulme des Dipsodes.... Mais d'avant que poursuyvre ceste entreprise (dit Rabelais), je vous veulx dire comment Panurge traicta son prisonnier le roy Anarche. » Après l'avoir habillé d'une manière ridicule, il l'amène devant Pantagruel, il lui dit: « Congnoissez-vous ce rustre? Non, certes, dist Pantagruel. C'est monsieur du roy des troys Cuictes; je le veulx faire homme de bien; ces dyables de roys icy ne sont que veaulx et ne sçavent ni ne valent rien, sinon à faire des maulx ès paovres subjectz, et à troubler tout le monde par guerre, par leur inicque et detestable plaisir. Je le veulx mettre à mestier et le faire cryeur de saulce verte. Or commence à cryer: Vous faut-il point de saulce verte? et le paovre dyable cryoyt. »

« C'est trop bas, dist Panurge; et le prirent par l'aureille, disant: Chante plus hault, en g, sol, re, ut. » En dernier lieu, Panurge le marie à une vieille lanternière.

C'est de ce dernier paragraphe qu'est tiré le sujet de la gravure qui est annexée à ce chapitre.

Dans le chapitre XXXII^e, intitulé « COMMENT PANTAGRUEL DE SA LANGUE COUVRIT TOUTE UNE ARMÉE, ET DE CE QUE L'AUTHEUR VEID DANS SA BOUCHE, » Rabelais semble exagérer encore la taille colossale de son héros, puisqu'il s'exprime ainsi en parlant de l'intérieur de sa bouche : « Je.... y veidz de grandz rochiers, comme les monts des Dannoys, je croy que c'estoyent ses denz, et de grandz préz, de grandes foretz, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poictiers. » Enfin, après avoir exploré ce nouveau monde, l'auteur rentre dans sa sphère et descendant par les épaules de Pantagruel, il tombe devant lui, et un colloque plaisant s'établit entre lui et Pantagruel. Laissons-le parler. « Quant il (Pantagruel) m'aperceut, il me demanda : Dond viens-tu Alcofribas ? Je luy respondz : de vostre guorge, monsieur. Et depuys quand y es-tu ? dist-il. Depuys, dis-je, que vous alliez contre les Almirodes. Il y a, dist-il, plus de six moys. Et de quoy vivoys-tu ? que beuvoys-tu ? Je respondz : Seigneur, de mesme que vous, et des plus friandz morceaulx qui passoyent par vostre guorge, j'en prenoys le barraige (l'impôt). Voyre mais, dist-il, où c..oys-tu ? En vostre guorge, monsieur, dis-je. Ha ! ha ! tu es gentil compaignon, dist-il. Nous avons, avecques l'ayde de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes ; je te donne la chastellenye de Sal-

migondin. Grand mercy, dis-je, monsieur, vous me faictes du bien plus que n'ay deservy envers vous. » Allusion fine aux récompenses accordées à ceux qui ne sont auprès des princes que pour vivre à leurs dépens.

Dans le chapitre XXXIII[e] l'auteur nous raconte que « le bon Pantagruel tumba malade et feut tant prins de l'estomach, que il ne povoyt boyre ny manger; » joignez à cela une autre *maladie*, pour laquelle des remèdes n'étaient pas alors affichés sur tous les murs Croyez-vous que tout cela fut guéri de la manière ordinaire ? Vous vous tromperiez étrangement. Pantagruel fut traité plus en grand, car après avoir pris « quatre quintaulx de scammonée colophoniacque, six vingtz et dixhuyct charretees de casse, unze mille neuf cens livres de rheubarbe, sans les aultres barbouillamens, » il avalle, « comme une petite pillule, » dix-sept grosses pommes de cuivre dans l'une desquelles était « ung de ses gens portant une lanterne et ung flambeau allumé..... En cinq autres entrarent troys paysans, chascun ayant une paesle (pelle) à son col. En sept aultres entrarent sept porteurs de coustrez, chascun ayant une corbeille à son col. » Tout ce monde nettoya le corps de Pentagruel qui, « par ce moyen, feut guary et reduyct à sa première convalescence. »

Ce livre II[e] est terminé par un chapitre où l'auteur promettant « le reste de l'hystoire à ces foyres de Francfort, prochainement venentes, et dé-

taillant tout ce que « reste contiendra », ne manque pas, selon sa coutume, d'exhaler sa bile contre les « cagotz, escargotz, hypocrites, caphartz, bottineurs (moines rentés), et aultres telles sectes de gens qui se sont desguiséz comme masque pour tromper le monde ».

# LIVRE III.

## CHAPITRE PREMIER.

### COMMENT PANTAGRUEL TRANSPOURTA UNE COLONIE DE UTOPIENS EN DIPSODYE.

Ce troisième livre commence par un dixain, adressé par Rabelais, « A L'ESPERIT DE LA ROYNE DE NAVARRE (1), » qui est suivi d'un prologue dans lequel l'auteur s'adressant aux « beuveurs très-illustres et aux goutteux très-précieulx, » leur cite un trait de la vie de Diogène le cynique et se compare à ce philosophe. Il termine ce prologue par cette apostrophe énergique qu'il adresse aux objets de sa haine : « arrière cagotz ! aux ouailles, mastins ! hors d'icy, caphartz de par le dyable, hay !..... Jamais ne puissiez-vous fienter que à

(1) Marguerite de Valois, sœur de François Ier.




40

sanglades d'estrivieres, jamais pisser que à l'estrapade, jamais eschauffer que à coupz de bastons. »

La planche que le lecteur a sous les yeux représente le départ d'une colonie d'Utopiens, « on nombre de 9,876,543,210 hommes, sans les femmes et petitz enfans, artisans de tous mestiers, et professeurs de toutes sciences libérales, » pour la Dipsodye : colonie « qui, selon Pantagruel, devait retenir les Dipsodes sous son obéissance. C'est ce qui arrive en effet, et Rabelais en le rapportant donne dans ce chapitre, les plus belles leçons de politique. Combien peu de souverains ont lu le livre de Rabelais, ou combien peu, l'ayant lu, n'ont pas mis en pratique les excellens préceptes qu'il contient !

Pantagruel, ayant réglé le gouvernement de la Dipsodye, assigne à Panurge la châtellenie de Salmigondin « valant par chascun an 6,789,106,709 royaulx (1), non comprins l'incertain revenu des hanetons et cacquerolles (coquilles d'escargot), montant bon an mal an de 2,435,768 à 2,435,769 moutons à la grande laine. » Mais ce type des vauriens « en moins de quatorze jours..... dilapida le revenu certain de sa chastellenye..... abastant boys, bruslant les grosses souches pour la vente

(1) Monnaie d'or, frappée sous Philippe-le-Bel qui y est représenté couvert de ses vêtemens *royaux*. Il y en avait de deux sortes, les petits et les gros. Les premiers valaient onze livres parisis, et les autres le double.

des cendres, prenant argent d'avance, achaptant chier, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe.» Pantagruel averti de tout cela ne s'en fâche nullement, mais croit devoir faire observer à Panurge que ce n'est point en menant un pareil train de vie, qu'il deviendra riche. «Riche! respondit Panurge, auriez-vous là fermé vostre pensée? Aviez-vous en soing prins me faire riche en ce monde? Pensez vivre joyeulx,..... vous vivant joyeulx, guaillard,..... je ne seray riche que trop.» Et alors Panurge prouve à Pantagruel que ce qu'il a fait est fait le plus sagement du monde.

L'entretien continue, et, dans les chapitres III[e] et IV[e] Panurge, avec l'esprit qu'on lui connaît, « loue les debteurs et emprunteurs, » et soutient, qu'en cessant de prêter et d'emprunter, le monde retombera dans le chaos et « l'autre petit monde, qui est l'homme, ne pourra vivre. » Pantagruel est d'un sentiment opposé, et le chapitre V[e] contient l'exposé de toutes les raisons pour lesquelles il déteste les débiteurs et empruteurs.

Panurge paraît convaincu, surtout après cette parole péremptoire de son maître : « Laissons..... ce propous, je vous l'ay jà dict une foys.» Alors quittant le rôle d'argumentteur, il veut s'instruire et demande à Pantagruel pourquoi les nouveaux mariés, les planteurs de vigne nouvelle et les constructurs de logis neufs étaient exempts d'aller à la guerre : question à laquelle Pantagruel donne une réponse dans le chapitre VI[e].

Peu après, Panurge cesse de porter « sa magnifique braguette, » revêt une robe et a la puce à l'oreille. Comment? « Panurge se feit percer l'aureille dextre à la judaïcque, et y attacha ung petit anneau d'or à ouvraige de tauchie (damasquiné), on caston (au châton) duquel estoyt une pulce enchâssée. » Pantagruel lui demande pourquoi il ne porte plus sa braguette et Panurge répond « pour ce que je vouldroys quelque espace de temps, ung an pour le moins, respirer de l'art militaire, c'est-à-dire me marier, je ne porte braguette, ne par conséquent hault de chausses; car la braguette est premiere piece de harnoys, pour armer l'homme de guerre.....

« Voulez-vous, dist Pantagruel, maintenir que la braguette est piece premiere de harnoys militaice? C'est doctrine moult paradoxe et novelle..... Je le maintien, respondist Panurge, et non à tort je le maintien. » Le chapitre VIII[e] est consacré tout entier à son développement.

C'est au chapitre IX[e] que commence cette suite de pages admirables où, à propos de l'hésitation de Panurge délibérant s'il doit se marier ou non, Rabelais fait éclater son inépuisable gaieté, son talent d'observation et sa logique qui, prouvant et réfutant alternativement la même induction, laisse l'esprit du lecteur souvent dans l'embarras et toujours dans l'admiration.

« Panurge..... dist avec ung profond souspir: Seigneur, vous avez ma déliberation entendue,

qui est de me marier..... Je vous supplye, par l'amour que si long-temps m'avez pourté, dictes m'en vostre adviz..... J'en suys, respondit Pantagruel, *d'adviz*, et le vous conseille. Mais, dist Panurge, si vous congnoissiez que mon meilleur feust tel que je suys demourer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aymeroys mieulx ne me marier point. *Point donc ne vous mariez*, respondist Pantagruel. Voyre, mais, dist Panurge, vouldriez-vous que ainsi seulet je demourasse toute ma vie, sans compaignie conjugale?..... *Mariez-vous doncques de par Dieu*, respondist Pantagruel. »

Panurge continue à exposer ses raisons pour ou contre, et Pantagruel à la fin de chaque antienne commençant par *si* et *mais*, reprend alternativement ces deux répons : « *Mariez-vous donc de par Dieu*, et *point doncques ne vous mariez.* »

Enfin, dans le chapitre X^e^, Pantagruel propose à Panurge de s'en rapporter au sort *Virgilien* qui consiste à ouvrir avec l'ongle les œuvres de Virgile et à expliquer l'avenir par le premier vers qu'amène le hasard. Celui-ci y consent, après avoir appris de son maître tous les exemples d'hommes illustres qui ont dû la connaissance de l'avenir à cette espèce de divination, et renonce aux dés qu'il avait proposés lui-même et que Pantagruel lui dit être un sort « abusif, illicite et grandement scandaleux. » Enfin on ouvre le livre, et on trouve ce vers :

*Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.*

(Eglog. IV.)

Digne ne feut d'estre en table du dieu
Et n'eut on lict de la deesse lieu (place).

Pantagruel affirme que Panurge sera chevalier de l'ordre du Croissant; mais Panurge soutient que ce sort dénote que sa femme sera « preude, pudicque et loyale. »

« Tout beau, fillot, dist Pantagruel, tout beau. Ouvrez pour la seconde foys. Lors rencontra ce vers :

*Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.*

Les os luy rumpt, et les membres lui casse;
Dont de la paour le sang on cors lui glasse.

Il denote, dist Pantagruel, que elle vous battra doz et ventre. On rebours, respondit Panurge; c'est de moy que il pronosticque, et dict que je battray en tygre, si elle me fasche, martin baston en fera l'office.....

On tiers coup, rencontra ce vers :

*Femineo predæ et spoliorum ardebat amore.*

Brusloyt d'ardeur, en feminin visaige,
De butiner, et robber (dérober) le baguaige.

Il denote, dit Pantagruel, que elle vous desrob-

bera..... On rebours, respondit Panurge, ce vers denote que elle m'aymera d'amour parfaict..... Femme bruslant d'amour supreme, prend quelques foys plaisir à desrobber son amy. Sçavez quoy ? ung guand, ung aguillette, pour les faire chercher. »

Pantagruel voyant Panurge encore plus irrésolu que jamais lui propose d'étudier l'avenir dans ses songes. « Je le veulx, dist Panurge, fauldra-t-il peu ou beaucoup soupper à ce soir ? Je ne le demande sans cause, car, si bien et largement je ne souppe, je ne dors rien qui vaille, la nuyct ne foys (fais) que ravasser, et autant songe creux que pour lors estoyt mon ventre. » Pantagruel lui répond qu'il ne faut rien manger sinon poires, pommes, etc., et ne rien boire', sinon de l'eau de la fontaine. « La condition, dist Panurge, m'est quelque peu dure. Je y consens toutes foys couste et vaille. »

Le chapitre XIV[e] contient le récit du songe de Panurge. « Par mes songeryes (dit-il), j'avoys une femme jeune, gualante, belle en perfection, laquelle me traictoyt mignonnement comme ung petit dorelot..... Elle me flattoyt, me chatouilloyt, me tastonnoyt, me testonnoyt, me baisoyt, me accolloyt, et, par esbattemens, me faisoyt deux belles petites cornes on dessus du front..... Et en ce ne me faysoyt mal quelconque, qui est cas admirable. Peu après, me sembla que je feuz, ne sçay comment, transformé en tabourin (tambourin)

et elle en chouette. » On se doute bien comment Pantagruel interprète la première partie du songe; quant à la seconde, il dit à Panurge qu'il sera battu « comme tabour à nopces, » et que sa femme le volera « comme est le naturel de la chouette; » Mais Panurge, selon son habitude, interprète le songe à son avantage et explique les cornes dont sa femme a enrichi sa tête par « la corne d'abondance » qu'elle lui apportera en mariage, et ajoute que le tambourin signifie qu'il sera « joyeulx comme ung tabour à nopces, tousjours sonnant, tousjours bourdonnant et pedant, » et que sa femme sera « jolye comme une belle petite chouette..... »

« Dieu, dist Panurge, guard de mal qui veoyd bien et n'oyt (n'entend) goutte. Je vous veoy très-bien, mais je ne vous oy point, et ne sçay que dictes; *le ventre affamé n'a point d'aureilles*..... Ne soupper point?..... C'est erreur, c'est scandale en nature. » Malgré l'adage précédent, Panurge continue, avec Frère Jean, dans le chapitre IV^e^, la conversation qui roule sur les souppes et principalement sur celles confectionnées dans « la marmite claustrale. »

---

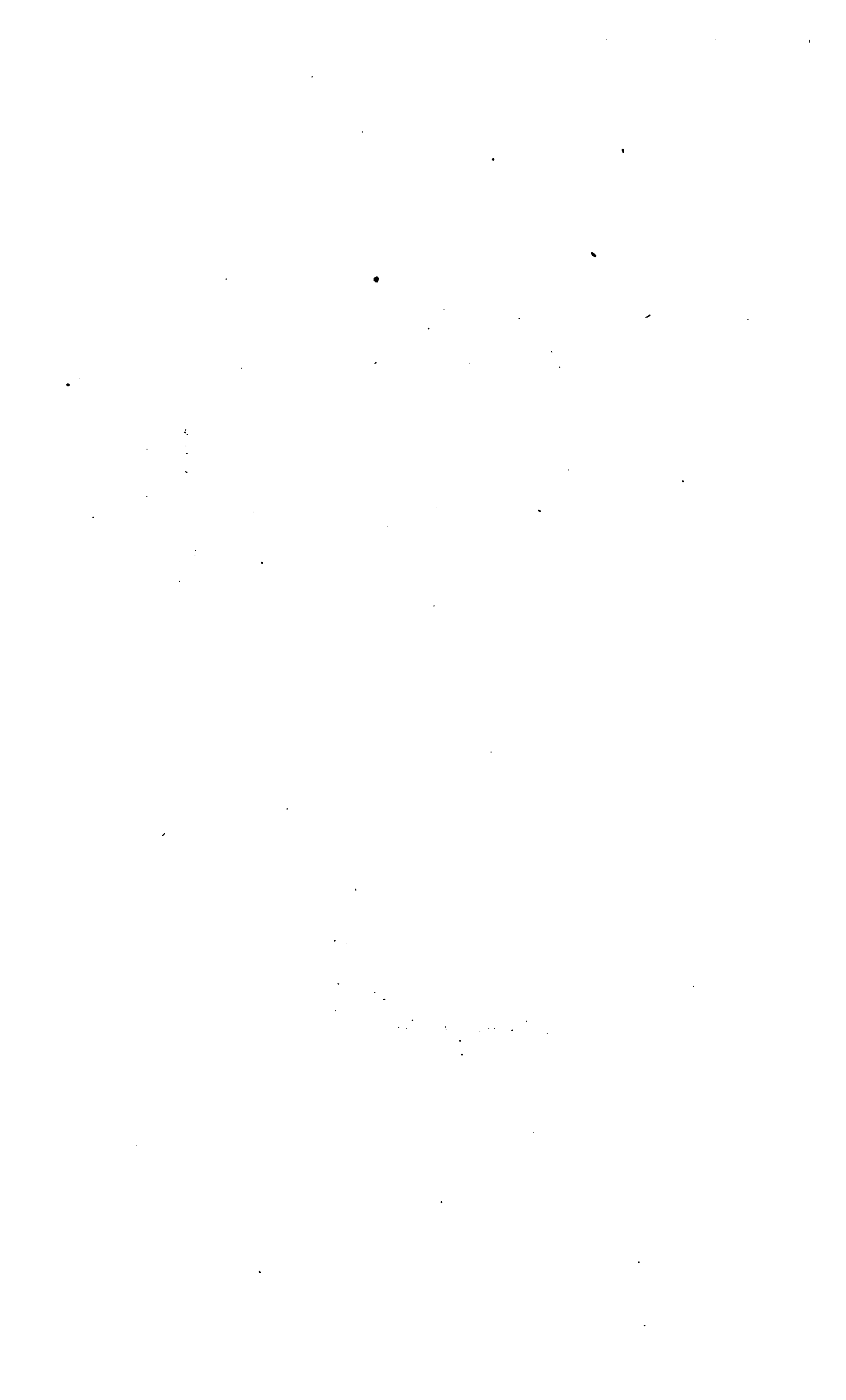
## CHAPITRE XVII.

### COMMENT PANURGE PARLE A LA SIBYLLE DE PANZOUST.

Dans le chapitre XVIe, « Pantagruel conseille à Panurge de conférer avecques une sibylle de Panzoust. » Épistemon s'y oppose, mais Pantagruel et Panurge combattent ses argumens, et à la fin le dernier dit : « Allons par l'ayde, allons par la vertu Dieu; allons, à dieu, Frère Jan; je te recommande ma braguette. Bien, dist Épistemon, je vous suivray, protestant que, si je ay advertissement que elle use de sort ou enchantement en ses responses, je vous laisseray à la porte et plus de moy accompaigné ne serez. »

Après avoir marché pendant six jours, ils arrivent chez la sibylle. « On coing de la cheminée trouvarent la vieille..... mal en poinct, mal vestue, mal nourrye, edentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, languoureuse (languissante), et faisoyt ung potaige de choulx verdz, avecques une couaine


Liv. 3.



de lard jaune, et ung vieil savorados (de vieux débris de viande). » Panurge la salue profondément, lui fait ses présens et lui expose les motifs de sa venue.

La gravure représente un vrai laboratoire de sorcière; elle-même s'y trouve, et, la tête affublée d'un tablier, elle procède à ses opérations magiques. Elle regarde brûler un demi-fagot de bruyère et un rameau de laurier sec. Pendant ce temps-là, Panurge qui n'a peur que du danger et de son apparence, voyant la vieille criant « espovantablement, sonnant entre les dens quelques motz barbares et d'estrange termination..... dist à Epistemon : Par la vertus Dieu, je tremble ; je croy que je suis charmé. Elle ne parle point christian ; voyez comment elle me semble de quatre empans plus grande que n'estoyt lorsqu'elle se capitonna de son devanteau (se couvrit la tête de son tablier)..... O les laydes bestes ! Fuyons. Serpe Dieu, je meurs de paour ; je n'ayme point les dyables ; ilz me faschent, et sont mal plaisans ; fuyons. A dieu, madame ; grand mercy de voz biens. Je ne me marieray point, non ; j'y renonce dès à présent comme alors. » Panurge commençait déjà à « escamper de la chambre ; » mais la vieille elle-même sortit, ébranla trois fois un sycomore qui était à côté de sa maison, en fit tomber huit feuilles sur chacune desquelles elle écrivit un vers « puys les jecta on vent, et leur dist : Allez les chercher, si voulez ; treuvez-les, si povez, le sort

fatal de vostre mariage y est escript. » Ces paroles achevées, elle rentre chez elle, mais avant d'entrer, elle *pose* sur le perron en *Ève avant son péché*, et attire l'attention des joyeux compagnons qui comparent certaine partie du corps féminin dévoilée à leurs yeux à la caverne de la sibylle. Enfin, après avoir recueilli, « mais non sans grand labeur, » les feuilles manuscrites, ils trouvent ces vers :

T'esgoussera (elle te tirera de ta coque)
De renom (par réputation),
Engroissera
De toy non.
Te sugcera
Le bon bout,
T'escorchera
Mais non tout.

Après avoir recueilli les feuilles, Épistemon et Panurge retournent à la cour de Pantagruel qui dit à ce dernier : « Vous estes bien en poinct. La prophétie de la sibylle apertement (clairement), expouse ce que jà nous estoyt denoté, tant par les sortz Vergiliens, que par voz propres songes; c'est que par vostre femme serez deshonnoré, que elle vous desrobbera par quelque bonne partye, et que elle vous battra, escorchant et meurtrissant quelque membre du cors. » Selon son système ordinaire, Panurge donne une toute autre explication aux vers de la sibylle, car à ne parler que

des 2e et 3e, il s'explique ainsi : « Ma femme engroissera,..... mais non de moi. Cor Dieu, je le croy, ce sera d'ung beau petit enfantelet que elle sera grosse. » Mais Pantagruel n'est pas à bout, et dans le chapitre XIXe il dit à Panurge : « L'esperit malin vous seduyct; mais escoutez,.... par signes, sans parler, conseil prenez de quelque mut (muet). J'en suis d'adviz, respondist Panurge. »

## CHAPITRE XX (1).

### COMMENT NAZDECABRE PAR SIGNES RESPOND A PANURGE.

La gravure représente Nazdecabre (nez de chèvre) disputant par signe avec Panurge, par devant Pantagruel.

(1) Quoique cette gravure porte à sa sommité livre 3, chapitre 20, nous avons cru devoir la placer au chapitre XIXe du livre IIe, à cause du geste incongru qui y est représenté et qui traduit une phrase de ce chapitre; nous prions le lecteur de vouloir bien la chercher à la place que nous avons indiquée.

Mais bientôt le muet ne se contente pas de ces signes innoffensifs, et lui promenant la main sur le ventre, la poitrine, l'estomac et le visage, «puys luy en (de son pouce) frotta le nez, et, montant oultre aux yeux, feignoyt les luy vouloir crever avecques le poulce.» Panurge tâche d'abord de s'exempter de si fâcheuses caresses, et voyant qu'il n'y peut réussir, il s'écrie: «Par Dieu, maistre fol, vous serez battu si ne me laissez; si plus me faschez, vous aurez de ma main ung masque sus vostre paillard visaige.»

«Il est, dist lors Frère Jan, sourd..... Fays luy en signe une gresle de coupz de poing sus le mourre (museau). Que dyable, dist Panurge, veult pretendre ce maistre Aliboron? Il m'a presque poché les yeulx on beurre noir. Par Dieu..... je vous festoiray d'ung banquet de nazardes, entrelardé de doubles chincquenauldes.» Le muet, sourd à ces observations, fait de nouveaux gestes, en sorte que «Panurge, de ce fasché, leva le poing pour frapper le mut (muet); mais il revera la présence de Pantagruel et se retint. Alors, dist Pantagruel, si les signes vous faschent, ô quant (combien) vous fascheront les choses signifiées..... Le mut pretend et denote que serez marié, coqu, battu et desrobbé. Le mariaige, dist Panurge, je concède; je nie le demourant, et vous prye me faire ce bien de croyre que jamais homme n'eut en femme et en chevaulx heur tel que me est predestiné.»

Pantagruel voyant l'obstination de Panurge lui propose, dans le chapitre XXI<sup>e</sup>, d'aller voir « ung vieil poëte françoys, nommé Raminagrobis, près de sa fin ; » car, dit Pantagruel, « j'ay..... souvent ouy dire que tout homme vieulx, decrepit, et près de sa fin, facilement divine des cas advenir..... Je le veulx, respondit Panurge. Allons-y Épistemon, de ce pas, de paour que mort ne le previengne. » Ils se mettent donc en route en compagnie avec Frère Jean, et, « arrivant on logys poëticque, treuvarent le bon vieillard en agonye, avecques maintieu joyeulx, face ouverte, et reguard lumineux. »

Panurge après lui avoir offert en don un anneau d'or, orné d'un saphir oriental, « le requist courtoysement dire et expouser son jugement sus le doubte du mariaige prétendu (projeté). »

« Le bon vieillard commenda luy estre appourté encre, plume et papier. Le tout feut promptement livré. Adoncques escripvit ce que sensuyct (1):

Prenez-la, ne la prenez pas ;
Si vous la prenez, c'est bien faict,
Si ne la prenez, en effect,
Ce sera ouvré par compas.

Gualloppez, mais allez le pas ;
Recullez, entrez-y de faict,
Prenez-la, ne...

(1) Ce rondeau se trouve avec de légères différences dans les œuvres de Guillaume du Bois, dit Cretin. Paris, Simon du Bois, 1527, in-8°. Il est adressé à un Christophe de Refuge qui l'avait consulté sur son mariage.

Jeusnez, prenez double repas,
Defaictes ce qu'estoyt refaict.
Prenez-la, ne...

Refaictes ce qu'estoyt defaict,
Soubhaytez luy vie et trespas.
Prenez-la, ne...

« Puys leur bailla en main, et leur dist: Allez, enfans, en la guarde du grand Dieu des cieulx, et plus de cestuy affaire ni d'aultre que soy ne me inquietez. » Puis faisant allusion à la multitude de moines qui étaient venus attrister son lit de mort, il dit: « J'ay, ce jourd'huy, qui est le dernier de may et de moy, hors ma maison, à grande fatigue et difficulté, chassé ung tas de villaines, immondes, et pestilentes bestes, noires, guarres (bigarrées), faulves, blanches, cendrées, grivolées (tachetées), lesquelles laisser ne me vouloyent à mon ayse mourir..... »

A ces paroles, Panurge, avec ses compagnons, sort de la chambre de Raminagrobis qui vient de les en prier de nouveau, et dit tout effrayé: « Par la vertus Dieu, je croy que il est hereticque, ou je me donne on dyable. » Et Panurge continuant, plaide pour l'ordre des Frères Mendians contre Frère Jean qui ne s'en « soucie d'ung bouton », et qui, prenant un autre sujet de conversation, propose à Panurge de voir ce que le vieux poëte a écrit. Mais bientôt celui-ci, plein de tendresse pour les « paovres beatz pères Jacobins,

Mineurs et Minimes, » qu'une conformité de penchans et de mœurs lui rend si chers, recommence à s'indigner contre Raminagrobis qu'il dit être « hereticque formé, hereticque clavelé, hereticque bruslable comme une belle petite horologe (1); » et ajoute que « son asne (2) s'en va à trente mille charrettées de dyables. »

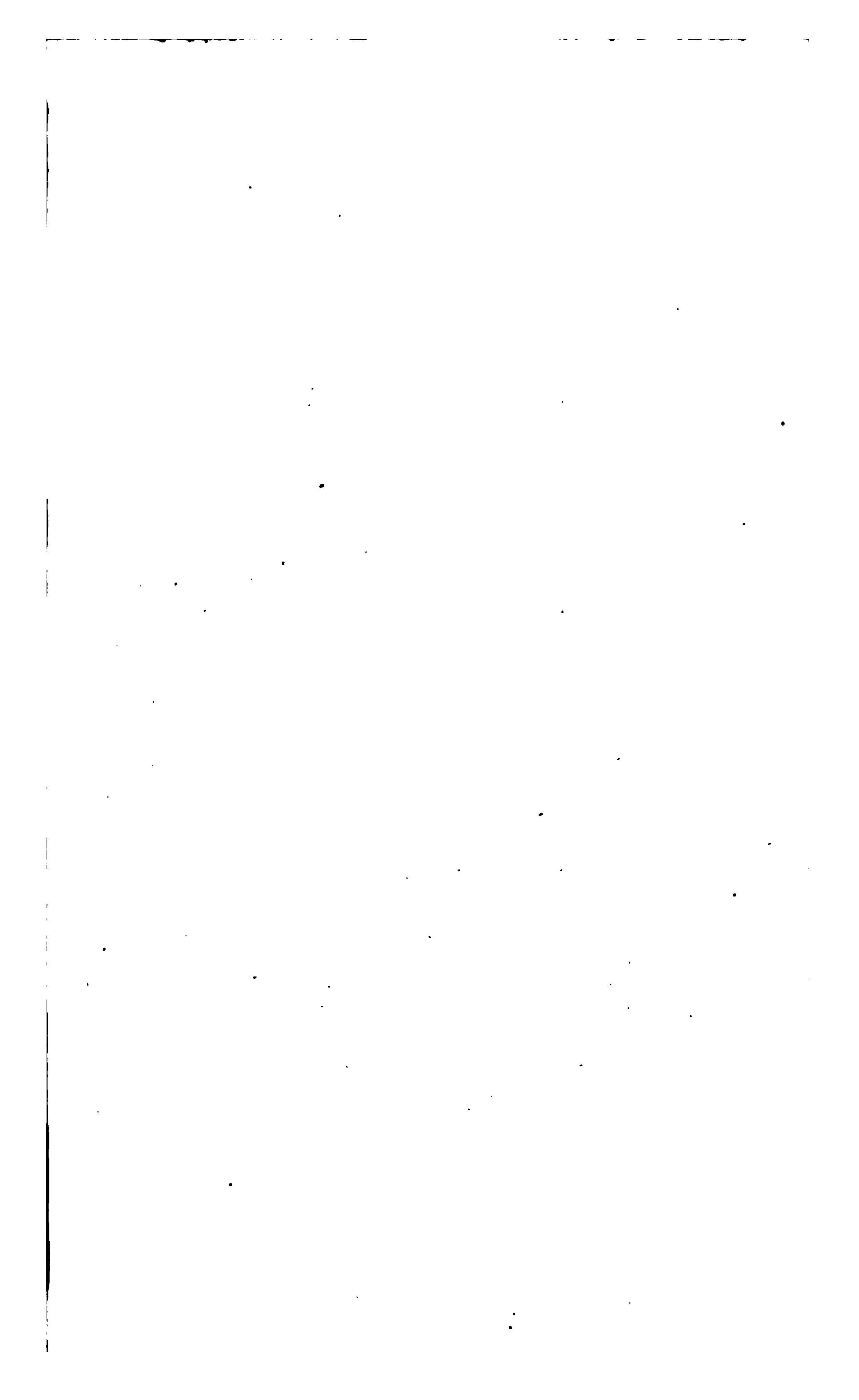
Cependant Panurge mû d'un beau zèle, ne se contente pas de censurer amèrement dans le chapitre XXIIe les paroles de Raminagrobis, il propose encore de retourner chez lui, pour « l'admonester de son salut; car, ajoute-t-il, « sera œuvre charitable à nous faicte..... Nous l'induirons à contrition de son péché, à requerir pardon ès dictz tous beatz peres, absens comme présens; » mais voici que tout à coup sa ferveur et son courage l'abandonnent, et il s'écrie : « Ho, ho, je me abuse, et me esguare en mes discours. Le dyable m'empourt si je y voy; vertus Dieu, la chambre est desjà plaine de dyables. Je les oy desjà se pelaudans, et entrebattans en dyable à qui humera l'asme Raminagrobidicque, et qui premier.... la pourtera à messer Lucifer..... qui sçait

(1) Allusion à ce temps d'ignorance barbare où la première horloge fut considérée comme fabriquée par un magicien, et brûlée comme telle.

(2) Rabelais ayant dit dans son Livre Ier, « Je donne mon ame à trente mille pannerées de dyables, » il fut mandé devant le parlement et menacé des fagots. Il n'évita le supplice qu'en disant que c'était une faute typographique, et qu'il avait voulu dire : *mon asne*.

s'ilz useroyent de qui pro quo, et, en lieu de Raminagrobis, gripperoyent le paovre Panurge, quitte ?..... Je meurs, par Dieu, de malle raige de paour..... Si j'y alloys, le dyable m'empourteroyt..... » Puis se ravisant, « Frère Jan (dit-il) veulx-tu que présentement trente mille charrettées de dyables t'empourtent..... baille-moy ta bourse, car la croix est contraire on charme. Et te adviendroyt ce que nagueres advint à Jan Dodin, receveur du Couldray on gué de Vede, » lequel voulant passer le gué, s'adressa à un Cordelier à qui il promit, s'il voulait le porter sur ses épaules, un habit neuf. Le Cordelier y consent; mais au milieu de l'eau, il lui demande s'il a de l'argent sur lui; à sa réponse affirmative, il lui dit qu'il est défendu aux Cordeliers, par leur règle, de porter de l'argent sur eux, « et soubdain se décharge : et vous jecte Dodin en plaine eaue, la tête on fond. »

« A cest exemple, Frère Jan, mon amy doulx, affin que les dyables t'empourtent mieulx à ton ayse ; baille-moy ta bourse, ne porte croix aulcune sur toy..... Ayant argent,..... ils te laisseront tomber dedans quelque mer..... comme tomba Icarus, et sera par après nommée la mer Entommericque..... Je ne m'en soucieroys, respondist Frère Jan, pas tant, par adventure, que l'on diroyt, ayant mon bragmard on poing. Tu le prendz bien, dist Panurge, et en parles comme docteur subtil en l'art. On temps que j'estudyois à l'eschole






43

de Tolète (Tolède), le reverend père en dyable Picatris, recteur de la faculté dyabolologicque, nous disoyt que naturellement les dyables craignent la splendeur des espées, aussy bien que la lueur du soleil..... C'estoyt, peut-estre, la cause pourquoy le seigneur Jan-Jacques Trivolse (Trivulce), mourant à Chartres, demanda son espée, et mourut l'espée nue au poing, s'escrimant tout on tour du ciel, comme vaillant et chevaleureux, et, par ceste escrime, mettant en fuite tous les dyables qui le quittoyent on passaige de la mort (1). »

## CHAPITRE XXV.

COMMENT PANURGE SE CONSEILLE A HER TRIPPA (2).

Dans le chapitre XXIV[e], Panurge consulte Epistemon sur la grande affaire qu'il médite, et

(1) Ce fait est historique. Trivulce, peut-être en délire dans ses derniers momens, demanda son épée dont il *s'escrima* autour de son lit; ne voulant mourir, disait-il, que les armes à la main.

(2) On prétend que Rabelais a voulu par ce nom désigner le fameux Henri Corneille Agrippa.

lui propose de l'accompagner dans une des îles Ogygies « où habitent plusieurs vaticinateurs et prophètes ; » mais Épistemon s'y refuse, et lui persuade d'aller en l'île Bouchart, où demeure Her Trippa, grand magicien.

La gravure qui est attachée à ce chapitre représente le magicien dans son cabinet, prédisant à Panurge qu'il sera trompé, battu et volé par sa femme. De son côté, Panurge fait les cornes au magicien pour lui faire entendre qu'il est déjà lui-même de la confrérie dont il prédit qu'il sera membre, et l'accable d'injures. Her Trippa, sans y faire attention, continue et propose à Panurge, et à ses compagnons, de leur expliquer l'avenir par pyromancie (divination par le feu), aeromancie (par l'air), hydromancie (par l'eau), et par une centaine d'autres moyens que l'auteur détaille et explique avec une science admirable; mais Panurge mécontent de la prédiction du magicien, ne lui dit que ces mots : « Va,..... fol enragé, on dyable. »

Dans le chapitre suivant, Panurge « fasché des propous de Her Trippa..... prend conseil de Frère Jan des Entommeures qu'il caresse préalablement d'une expression amicale, flanquée de cent soixante-cinq épithètes. « Frère Jan, mon amy (dit-il) je te porte reverence bien grande, et te reservoys à bonne bouche ; je te prye, dy moy ton adviz : Me doibz-je marier ou non ? Frère Jan luy respondist en alaigresse d'esperit, disant :

Marie-toy, de par le dyable, marie-toy..... je diz et entendz le plustost que faire pourras..... » Panurge charmé qu'on entre dans son sens et qu'on ne lui donne pour conseils que ceux qu'il a déjà décidé dans son esprit de suivre, dit à Frère Jean : «Tu as l'esperit moult limpide et serain, Frère Jan..... et parles pertinemment. » Mais, ajoute-il en des termes plus brefs et plus expressifs, subirai-je le malheur ordinaire des maris? Ce malheur, répond Frère Jean, ne l'éprouve pas qui veut. Si tu l'éprouves,

« Ergò ta femme sera belle,
Ergò seras bien traicté d'elle; »

« Ergò tu auras des amys beaucoup; ergò tu seras saulvé;..... ton bien accroistra d'avantaige, s'il est ainsy predestiné, y vouldroys-tu contrevenir? dy..... » Et là Frère Jean appelant Panurge du nom dont celui-ci a tout à l'heure usé à son égard, et y accollant cent cinquante-six épithètes qui sont la contre-partie des autres, lui apprend un expédient au moyen duquel sa femme ne doit jamais le tromper. Cet expédient consiste à avoir toujours au doigt l'*anneau d'Hans Carvel*, dont l'histoire racontée dans ce XXVIII[e] chapitre est la même que dans le charmant conte de La Fontaine, qui l'a tiré de là (1).

(1) Voyez l'édition de ses Œuvres donnée par M. Walkenaër. Paris, Lefèvre, 1821; tome III, page 165.

## CHAPITRE XXX.

COMMENT HIPPOTHADÉE, THÉOLOGIEN, DONNE CONSEIL A PANURGE SUS L'ENTREPRINSE DU MARIAIGE.

Enfin Panurge et ses compagnons reviennent auprès de Pantagruel et lui montrent les vers de Raminagrobis. « Pantagruel, après l'avoir leu et releu, dist : Encores n'ay-je veu response que plus me plaise. Il veult dire sommairement que, en l'entreprinse de mariaige, chascun doibt estre arbitre de ses propres pensées et de soy-mesme conseil prendre..... Faisons aultrement..... Dimanche prochain, ayons pour theologien nostre père Hippothadée; pour medecin, nostre maistre Rondibilis (1); pour legiste, nostre amy Bridoye (2),.... et.... le philosophe Trouillogan. » Dans

(1) L'opinion commune est que Rabelais a eu en vue Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier et auteur d'une *Histoire des Poissons*, dont la traduction parut à Lyon, in-fol., chez Macé Bonhomme, en 1558.

(2) L'on voit la source où Beaumarchais a puisé le nom de son Brid'oison.



Liv. 3. Ch. 30.

44.



les paroles de ces hommes de condition et d'état si différens, car « Rondibilis, marié est et ne l'avoyt esté; Hippothadée oncques ne le feut et ne l'est; Trouillogan l'est et l'a esté, » tu trouveras peut-être des raisons pour prendre un parti préférablement à un autre.

Le dimanche tous les conviés, excepté Bridoye, furent présens au dîner.

C'est ce festin que la planche représente. Pantagruel est au haut de la table, trinquant avec tous les convives. Sur le premier plan, le théologien, que fait remarquer son capuchon rejeté en arrière, tient sa coupe d'une main et gesticule de l'autre. Il est imité dans cette dernière opération par le médecin, le philosophe et Panurge qui est à côté de Pantagruel. Derrière les convives, on aperçoit des valets portant des urnes.

« Sus l'apport de la seconde table (au second service), Panurge, en profunde reverence, dist: « Messieurs, il n'est question que d'ung mot, me doibz-je marier ou non? Si par vous mon doubte n'est dissolu (résolu), je le tiens pour insoluble. »

« Le père Hippothadée, à la semonce (à l'invitation) de Pantagruel et reverence de tous les assistans, respondist en modestie incroyable : Mon amy, vous nous demandez conseil, mais premier fault que vous-mesmes vous conseillez. Sentez-vous importunement en vostre cors les aiguillons de la chair? Bien fort, respondit Pa-

nurge, ne vous desplaise, nostre père..... Avez-vous le don et grace speciale de continence? Ma foy, non, respondit Panurge. Mariez-vous doncques, mon amy, dist Hippotadée; car trop meilleur est soy marier que ardre on feu de concupiscence. C'est parlé cela, s'escrya Panurge gualantement, sans circumbilivaginer (tourner) on tour du pot. Grand mercy, monsieur nostre père, je me mariray sans point de faulte, et bien toust. Je vous convye à mes nopces, corpe de galline (corps de poule) nous ferons chiere lye. Vous aurez de ma livrée, et si mangerons de l'oye, cor bœuf, que ma femme ne roustyra point. Encores vous prieray-je mener la premiere dance des pucelles, s'il vous plaist me faire tant de bien et d'honneur pour la pareille (1). »

Mais lorsque Panurge arrive à la question dont la solution met son esprit dans une si étrange perplexité et que le théologien renvoie cette même solution à la volonté de Dieu: « Monsieur (dit le premier), nostre père, je crois que vostre mieulx sera ne pas venir à mes nopces. Le bruyt et la triballe des gens de nopces vous rumproyent tout le testament, vous aymez repous, silence et soulitude; vous ne y viendrez pas, ce croy-je; et puys vous dancez assez mal, et se-

(1) La promesse que fait ici Panurge au théologien de lui faire ouvrir « la dance des pucelles » ne doit pas étonner. Les ecclésiastiques ne s'effrayaient pas alors, comme à présent, des plaisirs innocens. D'ailleurs, qui ne se souvient de la danse des cardinaux du Concile de Trente?

riez honteux, menant le premier bal. Je vous envoyeray du rillé (des restes) en vostre chambre, de la livrée nuptiale (1) aussy, vous boyrez à nous, s'il vous plaist. »

Dans le chapitre XXI°, Panurge propose de nouveau la même question au médecin Rondibilis. Celui-ci après avoir fait, dans le XXXI° chapitre, une longue dissertation médicale et développé successivement et longuement les cinq moyens de refrener la concupiscence, finalement conseille à Panurge de se marier. « Monsieur nostre maistre, dist Panurge, je le feray, n'en doubtez, et bien toust, durant votre docte discours, ceste pulce que j'ay on l'aureille m'a plus chatouillé que ne feit oncques; je vous retiens pour la feste; nous y ferons chière et demye, je le vous prometz. Vous y amenerez vostre femme, s'il vous plaist, avecques ses voisines, cela s'entend. Et jeu sans villenye. »

Mais lorsque Panurge, dans le chapitre XXXII°, adresse au médecin sa seconde question, « Rondibilis declaire coqüaige estre naturellement des appennaiges de mariaige. » Et cela, en se servant toujours d'expressions médicales, et en professant une hérésie monstrueuse à l'égard du beau sexe. Écoutons-le débiter ses maximes subversives : « Quand je dy femme, je dy ung sexe

(1) On nommait ainsi les vêtemens que les époux distribuaient aux gens de la noce.

tant fragile, tant variable (1), tant muable, tant inconstant et imperfaict, que nature me semble (parlant en tout honneur et reverence) s'estre eguarée de son bon sens par lequel elle avoyt créé et formé toutes choses, quand elle a basti la femme, etc., etc. »

Puis Rondibilis, après avoir décrit le « coqüaige » dans toute son étendue, finit, comme un bon médecin, par donner un remède, non pas pour guérir le mal, mais pour s'en préserver. Et, à cette fin, il raconte une parabole, dont la morale apprend que c'est aux maris jaloux que ce mal s'attache spécialement, et que ceux qui n'ont jamais de soupçons, de défiance, ni de haine, n'y sont pas exposés.

« Ha, ha, ha, dist Carpalim en riant, voylà ung remède plus naïf que l'anneau de Hans Carvel. Le dyable m'empourt si je ne le croy; le naturel des femmes est tel. Comme la foudre ne brise et ne brusle, sinon les matieres dures,

(1) *Varium et mutabile fœmina.*

(Virg., Enéid.)

La femme ! être changeant, à cent modes divers.

Femme semble ung cochet à vent
Qui se change et mue souvent.

(Herbers, roman de *Dolopathos*.)

Souvent femme varye,
Est bien fou qui s'y fye.

(François Ier.)

solides, resistentes, elle ne s'arreste ès choses molles, vuydes et cedentes; elle bruslera l'espée d'assier, sans endommaiger le fourreau de velours; elle consumera les os des cors, sans entommer (entamer) la chair qui les couvre: ainsi ne bendent les femmes jamais la contention, subtilité, et contradiction de leurs esperitz, sinon envers ce que congnoistront leur estre prohibé et deffendu. Certes, dist Hippothadée, aulcuns de nos docteurs disent que la premiere femme du monde, que les Hebrieux nomment Ève, à poine eust jamais entré en tentation de manger le fruict de tout sçavoir, s'il ne luy eust esté deffendu; que ainsi soyt, considerez comment le tentateur cauteleux lui remembra (rappela) on premier mot la deffense sus ce faicte, comme voulant inferer: Il t'est deffendu, tu en doibz doncques manger, ou tu ne seroys pas femme.»

Carpalim voulant aussi de son côté prouver que « les femmes aiment ordinairement les choses deffendues,» nous apprend, dans le XXXIV^e chapitre, qu'au temps, où il faisait la débauche à Orléans, il n'avait pas « couleur de rhetoricque plus vallable, ne argument plus persuasif envers les dames, pour les mettre aux toilles, et attirer on jeu d'amours, que vifvement, apertement (ouvertement), detestablement remonstrant comment leurs maritz estoyent d'elle jalouz; et Ponocratès dit qu'il a ouï conter « que

le pape Jan XXI, passant ung jour par Fonshevrault (Fontevraut), feut requiz de l'abbesse et des mères discrettes leur conceder ung indult, moyennant lequel se peussent confesser les unes ès aultres, alleguant que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrettes, lesquelles honte insupportable leur est deceler aux hommes confesseurs..... Il n'y a rien, respondist le pape, que voulentiers ne vous octroye, mais, je y voy ung inconvenient. C'est que la confession doist estre tenue secrette. Vous aultres femmes, à peine la celeriez. Très-bien, direntelles, et mieux que ne font les hommes. »

Le Saint-Père avant de leur accorder cet indult tant desiré, les prie de lui garder une petite boîte dans laquelle il avait, à leur insu, fait mettre une linotte, leur défendant de l'ouvrir « sus poine de censure ecclesiastique et d'excommunication eternelle. » A peine la boîte fut-elle entre les mains des nonnes, que vaincues par le penchant de leur sexe, elles l'ouvrent et laissent échapper l'oiseau. Le pape ayant su la chose « leur remonstra que chose trop difficille leur seroyt receler les confessions, veu que n'avoyent si peu de temps tenu en secret la boyte tant recommendée. »

A la fin de son histoire, Ponocratès s'adressant à Rondibilis, lui fait des complimens sur son savoir et lui dit qu'il ne l'a pas revu depuis qu'à Montpellier ils ont joué avec plusieurs de leurs

« anticques amys, » parmi lesquels se trouve *Françoys Rabelais*, « la morale comedie (1) de celluy qui avoyt espousé une femme mute..... Le bon mary vouloyt que elle parlast. Elle parla par l'art du medicin et du chirurgien, qui luy coupparent ung encyliglotte que elle avoyt soubz la langue. La parolle recouverte, elle parla tant et tant que son mary retourna au medicin pour remède de la faire taire. Le medicin respondist en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire. Remède unicque estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femmes (2). Le paillard devint sourd, par ne sçay quelz charmes que ils feirent; sa femme, voyant que il estoyt sourd devenu, qu'elle parloyt en vain, de luy n'estoyt entendue, devint enraigée. Puys, le medicin demandant son salaire, le mary respondist que il estoyt vrayment sourd, et que il n'entendoyt sa demande. Le medicin luy jecta on doz ne sçay quelle poudre par la vertus de laquelle il devint fol. Adoncques le fol mary et la femme enraigée se ralliarent ensemble, et tant battirent

(1) Nous n'avons pu trouver aucuns renseignemens sur cette pièce. Il paraît qu'elle fut composée par Rabelais, qui ne la fit jamais imprimer.

(2) Il est inutile de faire observer combien de traits admirables notre Molière a puisés dans ce chapitre, pour les transporter dans *le Médecin malgré lui*. Le chapitre suivant a fourni, à lui tout seul, une scène entière du *Mariage forcé*.

les medicin et chirurgien que ilz les laissarent à demy-mortz. »

« Retournons à nos moutons, dist Panurge (à Rondibilis)..... Monsieur nostre maistre, je croy bien que on jour de mes nopces vous serez ailleurs empesché à voz praticques, et que n'y pourrez comparoitre : je vous excuse..... Je vous envoyray du rillé en vostre maison et serez tousjours nostre amy..... Puys s'approcha de luy, et luy meit en main sans mot dire quatre nobles à la rose. Rondibilis les print très-bien, puys luy dist en effroy, comme indigné : Hé, hé, hé, monsieur, il ne falloyt rien, grand mercy toutes foys. De meschantes gens jamays je ne prendz rien, rien jamays de gens de bien je ne refuse. Je suis tousjours à vostre commendement. En payant, dist Panurge. Cela s'entend, respondist Rondibilis. »

Enfin Panurge consulte Trouillogan, le philosophe, et lui dit : «..... Panurge se doibt-il marier, ou non ? Tous les deux, respondist Trouillogan. Qu'ay-je ouy ? demanda Panurge..... et doncques me doibz-je marier ou non ? Ne l'ung ne l'autre, respondist Trouillogan. Le dyable m'emport, dist Panurge, si je ne deviens resveur, et..... si je vous entendz. Attendez. Je mettray mes lunettes à ceste aureille gausche pour vous ouyr plus clair. » Enfin, lorsque, dans le chapitre XXXVI[e], Panurge réitère la même question au futur, au futur passé et

au conditionnel, celui-ci ne répond que comme Marphurius du *Mariage forcé* (1).

Enfin, dans le XXXVII[e] chapitre, Pantagruel propose à Panurge « prendre conseil de quelque fol, » dit que la plupart du temps « sont les fous qui ont le plus de sens : « En ceste maniere (dit-il) voyons-nous, entre les jongleurs, à la distribution des rosles, le personnaige du sot et du badin estre tousjours representé par le plus perit (habile) et perfaict de leur compaignie. »

Pantagruel cite en outre ce jugement d'un fou qui, à son avis, jugea mieux que ne l'eût put faire le tribunal de *La Rotte*, à Rome, et l'Aréopage.

A Paris, devant la montre d'un rôtisseur, un facquin (porte-faix) mangeait son pain à la fumée du rôti. Le rôtisseur le regardait, et, lorsqu'il eut mangé tout son pain, il le somma de lui payer la fumée de son rôti. Celui-ci refusant de le faire, il lui proposa de prendre pour juge de leur différend « Seigny Joan, le fol, citadin de Paris, » et le porte-faix y consentit. Seigny, après avoir ouï le sujet de leur différend, demanda au porte-faix une pièce d'argent que celui-ci lui donna tout aussitôt. Le fou la fit sonner à plu-

(1) Trouillogan est le type sur lequel est composé Marphurius; nous ferons seulement observer que Molière sait encore embellir les emprunts qu'il fait à Rabelais. Par exemple, la scène où il place Marphurius est plus dramatique que celle de Trouillogan, parce que Sganarelle, ayant frappé Marphurius, veut à son tour lui persuader que la chose est douteuse.

sieurs reprises sur la table de travail du rôtisseur; « puys, en majesté présidentale, tenant sa marotte on poing, comme si feust ung sceptre..... toussant préalablement deuz ou troiz bonnes foys, dist à haulte voix : La court vous dict que le facquin, qui ha son pain mangé à la fumée du roust (rôti), civilement ha payé le roustisseur on son de son argent. Ordonne ladicte court que chascun se retire en sa chascuniere, sans depens et pour cause. »

Panurge convaincu par cet exemple s'écrie : « Par mon ame..... je le veulx. » Pantagruel choisit Triboulet (1) et Panurge ratifie son choix, et fait assaut avec son maître en épithètes applicables à ce fou. A la fin de ce chapitre XXXVIII^e, Pantagruel envoie Carpalim à Blois pour lui amener Triboulet et va lui-même en Myrelingues, accompagné de Panurge, Epistemon, Ponocrates, Frère Jean, Gymnaste, Rhizotome et autres de ses domestiques.

(1) Fou de François I^er.



En effet il demande à Bridoye la raison pour laquelle il juge les procès par les dés, et celui-ci répond à sa question en citant toute une bibliothèque d'auteurs de droit, et nous apprend que de son temps la procédure était aussi compliquée que de nos jours. Enfin ce chapitre, le XL$^{e}$, le XLI$^{e}$ où il raconte l'histoire de *Perrin Dandin* et de son fils, et le XLIII$^{e}$, sont une satire très-savante et très-forte contre les suppôts de la chicane.

Dans le chapitre XLIII$^{e}$, Pantagruel demande la grâce de Bridoye à Trinquamelle qui est indigné qu'il décide les procès par le sort des dés, et retourne avec ses compagnons auprès de Gargantua.

Le chapitre XLIV$^{e}$ contient le récit par Épistemon d'un fait qui arriva en Asie, sous le proconsulat de Cn. Dolabella.

« Une femme, en Smyrne, de son premier mary eut ung enfant nommé Abecé. Le mary defunct, après certain temps elle se remaria; et, de son second mary, eut ung filz nommé Effegé. Advint..... que cestuy mary et son filz, occultement, en trahison, de guet à pens, tuarent Abecé. La femme, entendent la trahison et meschanceté..... les feit mourir tous deuz, vengeant la mort de son filz premier. Elle feut par la justice apprehendée, et menée devant Cn. Dolabella. En sa presence elle confessa le cas, sans rien dissimuler; seulement alleguoyt que, de droict et par

raison, elle les avoyt occiz..... Il trouva l'affaire tant ambigüe, que il ne savoyt en quelle partie incliner..... Il envoya ès Areopagites en Athênes, entendre quel seroyt sus ce leur adviz et jugement. Les Areopagites feirent response que, cent ans après, personnellement on leur envoyast les parties contendentes, affin de respondre à certains interroguatoyres qui n'estoyent on procès-verbal contenu. C'estoyt dire que tant grande leur sembloyt la perplexité et obscurité de la matière, que ilz ne savoyent que en dire ne juger. »

Le chapitre est terminé par des discussions entre Pantagruel et Epistemon pour savoir si le juge Bridoye avait ou n'avait pas raison de juger par le sort des dés.

Dans le chapitre XLV<sup>e</sup>, on voit « comment Panurge se conseille à Triboulet..... Panurge à sa venue (de Blois), lui donna une vessie de porc bien enflée, et resonnante à cause des poys qui dedans estoyent; plus une espée de boys bien dorée; plus une petite gibessiere faicte d'une cocque de tortue; plus une bouteille clissée, plaine de vin breton, et ung quarteron de pommes blandureau (pommes de Saint-Jean)..... Triboulet ceignit l'espée et la gibessiere, print la vessie en main, mangea part des pommes et beut tout le vin. » Alors Panurge lui expose son affaire. « Dès qu'il eust achevé, Triboulet luy bailla ung grand coup de poing entre les deuz espaules, luy rendit en main la bouteille, le nazardoyt avecques la

vessie de porc, et, pour toute response, luy dist, branlant bien fort la teste : Par Dieu, fol enraigé, guare moyne, cornemuse de Buzanczay. Ces paroles achevées, s'escarta de la compaignie, et jouoyt de la vessie, se delectant on melodieux son des poys. Depuys, ne feut possible tyrer de luy mot quelconque; et, le voulant Panurge d'advantaige interroger, Triboulet tyra son espée de boys, et l'en voulut ferir (frapper). »

Dans le chapitre XLVI[e], Rabelais raconte « COMMENT PANTAGRUEL ET PANURGE DIVERSEMENT INTERPRÈTENT LES PAROLLES DE TRIBOULET. » Le premier prétend que le Fou royal en lui disant : « Guare moyne » a voulu lui prédire qu'il serait déshonoré par un moyne; et que ces paroles, « Cornemuse de Buzanczay » signifient qu'il sera « bien corné, cornard et cornemusard : notez oultre (continue Pantagruel), que de la vessie il vous nazardoyt, et vous donna ung coup de poing sus l'eschine, cela presagit (présage) que d'elle serez battu, nazardé, et desrobbé, comme desrobbé aviez la vessie de porc aux petitz enfans de Vaubreton. »

« On rebours, respondit Panurge,..... il dict à ma femme : Guare moyne. C'est ung moyneau que elle aura en délice, comme avoyt la Lesbie de Catulle..... Plus dict que elle sera villaticque (simple) et plaisante comme une belle cornemuse de Saulieu ou de Buzanczay..... Il m'a donné ung coup de poing sus ma bonne femme d'eschine.....

ce sont petites follastries entre ma femme et moy, comme advient à tous nouveaulx mariez. »

« Voicy bien ung aultre point, lequel ne considerez (dit Panurge au commencement du chapitre XLVII[e]), est toutes foys le neud de la matière. Il m'a rendu en main la bouteille : cela, que signifie ? qu'est-ce à dire ? Par advanture, respondist Pantagruel, signifie que vostre femme sera yvroigne. On rebours, dist Panurge, car elle estoyt vuyde. » Et cette bouteille lui rappelle le vœu qu'il a fait de consulter l'oracle de « la dive Bouteille ; » et il jure par le Styx et l'Acheron de porter lunettes à son bonnet et de ne porter braguette à ses chausses qu'il ne l'ait accompli.

A la fin de ce chapitre, Panurge, pour montrer qu'il connaît la langue du Lanternois qu'il doit traverser, cite un quatrain rimé en cette langue singulière.

Le chapitre suivant, où l'auteur raconte « COMMENT GARGANTUA REMONSTRE N'ESTRE LICITE ÈS ENFANS SOY MARIER, SANS LE SÇEU ET ADVEU DE LEURS PERES ET MERES, » est un de ces morceaux touchans de morale que Rabelais nous jette, escorté d'un cortège d'admirables plaisanteries, de sarcasmes, de lazzis, et, nous devons le dire, quelquefois d'extravagances.

---

## CHAPITRE XLIX.

COMMENT PANTAGRUEL FEIT SES APPRETZ POUR MONTER SUS MER, ET DE L'HERBE NOMMÉE PANTAGRUELION.

La planche XLVI^e, qui se rapporte à ce chapitre, représente l'embarquement de Pantagruel. « On port de Thalasse, près Sammalo (St.-Malo), accompaigné de Panurge, Épistemon, Frère Jan des Entommeures, abbé de Thelesme, et aultres de la noble maison; notamment de Xenomanès..... » Une foule de gens, « nauchiez, pilotz, hespaliers (chefs de rameurs), truschemens, artisans, gens de guerre, » embarquent avec eux « vivres, artillerye, munitions, robbes, deniers et aultres hardes. » Pendant ce temps-là, un homme baissé coupe, au premier plan, des tiges de *Pantagruelion*, dont Pantagruel « feit charger grande foison..... tant verde et crude, que conficte et préparée. »

Dans ce chapitre XLIX^e, et dans les L^e, LI^e,


Liv. 3.
Ch. 47
Gravé par Houat
40



Rabelais décrit avec un talent et une exactitude remarquables le *Pantagruelion* qui n'est autre chose que le chanvre, sa préparation, sa mise en œuvre, sa dénomination « et les admirables vertus d'ycelle (herbe). »

Dans le chapitre LII[e], il décrit avec le même talent de naturaliste l'*asbeste* ou *amiante*, qu'il dit être une espèce de Pantagruelion, et finit ce chapitre et ce III[e] Livre par ce huitain :

« Indes, cessez, Arabes, Sabiens
Tant collauder (1) voz myrrhe, encens, ebène.
Venez icy recognoistre noz biens,
Et empourtez de nostre herbe la grene :
Puys, si chez vous peut croistre, en bonne estrène,
Graces rendez ès cieulx ung million ;
Et affermez (2) de France heureux le regne
Onquel provient Pantagruelion. »

(1) Louer ensemble.

(2) Affirmer.

Platon, et les atômes de Épicurus. Rhizotome en achapta ung autre, onquel estoyt Écho selon le naturel représenté. »

Enfin après plusieurs emplettes, parmi lesquelles se trouvent celles « de troys beaulx et jeunes *unicornes* et celle d'un *Tarande*, » espèce de caméléon dont l'auteur fait une description, ainsi que du caméléon lui-même qu'il dit avoir vu.

## CHAPITRE III.

COMMENT PANTAGRUEL RECEUPT LETTRES DE SON PÈRE GARGANTUA, ET DE L'ESTRANGE MANIERE DE SÇAVOIR NOVELLES BIEN SOUBDAIN DES PAYS ESTRANGIERS ET LOINGTAINS.

Cette gravure représente Pantagruel debout sur son navire et tenant sur son poing un pigeon qui doit porter à son père Gargantua la réponse de la lettre que celui-ci vient de lui envoyer. Autour de lui sont ses familiers et Malicorne, écuyer-tranchant de Gargantua, qui a apporté la lettre et le pigeon dans un panier qu'il tient devant lui.


Liv. 4.

Au premier plan, on voit les rameurs qui s'efforcent de retenir au rivage la celoce de Gargantua qui a amené les deux passagers bipèdes à Pantagruel. A la fin de ce chapitre se trouve la lettre de Gargantua, où respire l'amour paternel et une tendre sollicitude pour la santé de Pantagruel.

Celui-ci répond à son père dans le chapitre IV[e], le remercie de l'affection qu'il lui porte et dont il lui prodigue les preuves; puis il lui donne avis de l'envoi qu'il lui fait de ses trois *Unicornes*, de son *Tarande* et de ses tableaux dont il lui fait une courte description. Pendant ce temps-là, Molicorne est fêtoyé par les compagnons de Pantagruel, et lui-même après «avoir parachevé ses lettres bancqueta avecques l'escuyer,» puis le renvoya à son père, chargé de présens.

## CHAPITRE V.

COMMENT PANTAGRUEL RENCONTRA UNE NAUF (UN NAVIRE) DE VOYAIGIERS RETOURNANS DU PAYS DE LANTERNOYS.

Le cinquième jour, nos héros trouvent un navire venant du pays de Lanternoys, dont les passagers leur racontent les mœurs les avertissant que « sus la fin de juillet subséquent, estoyt l'assignation du chapitre general des lanternes, et qu'en passant le grand royaume de Geborieu, ils seraient « honorificquement receupz et traictez par le roy Ohabé, dominateur d'ycelle terre, lequel et tous ses subjectz pareillement parlent languaige françoys tourangeau. »

La gravure représente le fait que nous allons abréger de ce chapitre.

« Ung marchant de Taillebourg, nommé Dindenault..... voyant Panurge sans braguette, avecques ses lunettes attachées on bonnet, dist de luy à ses compaignons : Voyez là une belle médaille de coqu. Panurge..... entendent ce propous, demanda on marchant : Comment dyable seroys-je coqu, qui ne suys encores marié, comme


Liv. 4
48

tu es, selon que juger je peuz à ta troigne malgracieuse? Ouy, vrayement, respondist le marchant, je le suys..... J'ay une des plus belles, plus advenentes, plus honnestes, plus preudes femmes en mariaige qui soyt en tout le pays de Xaintonge; et n'en desplaise aux aultres.....Qu'en as-tu à faire? De quoy te mesles-tu? Qui es-tu? Dond es-tu? Lunetier de l'antichrist, respondz, si tu es de Dieu.

« Je te demande, dist Panurge si,..... j'avoye sacsacbezeuezinemassé ta tant belle, tant advenente, tant honneste, tant preude femme..... (1) que feroys-tu?..... Respondz, ô belinier de Mahumet, puysque tu es de tous les dyables. Je te donneroys, respondist le marchant, ung coup d'espée sus ceste aureille lunetiere, et te tueroys comme un belier. Ce disant, desguainoyt son espée. Mais elle tenoyt on fourreau..... Panurge recourt vers Pantagruel (2) à secours. Frère Jan meit la main à son bragmard fraischement esmoulu, et eust felonnement occiz (tué) le marchant, ne feust que le patron de la nauf, et aultres passagiers suppliarent Pantagruel n'estre faict scandale on son vaisseau. Dont feut appoincté

(1) Nous avons été obligé d'altérer le sens de ce passage, pour éviter la grosse ordure qu'il contient.

(2) La gravure le représente au dernier plan, au milieu d'une ménagerie dans laquelle se trouvent des *unicornes*. L'artiste a sans doute oublié que Pantagruel les avait envoyées à son père, sous la conduite de Malicorne.

tout leur différent; et toucharent les mains ensemble Panurge et le marchant, et beurent d'autant l'un à l'autre de hayt, en signe de parfaicte reconciliation. »

Mais si Panurge en agit ainsi, ce n'est que pour prendre plus sûrement le marchand. Dans le chapitre VI[e], il lui demande à lui acheter un de ses moutons, et Dindenaut lui répond : « O le vaillant achapteur de moutons! Vray bis, vous pourtez le minoys mon mye d'ung achapteur de moutons, mais bien d'ung coupeur de bourse; » et comme Panurge lui fait de nouveau la même demande, « comment, respondist le marchant, l'entendez-vous, nostre amy, mon voisin? Ce sont moutons à la grande laine,..... moutons de Levant, moutons de haulte fustaye, moutons de haulte gresse..... De la toyson de ces moutons seront faitcz les fins drapz de Rouen,..... de la peau seront faictz les beaulx marroquins, lesquelz on vendra pour marroquins turquins ou de Montelimart, on de Hespaigne pour le pire. » Et le marchand continue, dans le VII[e] chapitre, à exposer les qualités admirables de ses moutons si au long, que le patron du navire impatienté lui dit: « C'est trop icy barguigné. Vendz-luy, si tu veulx : si tu ne veulx, ne l'amuse plus. Je le veulx, respondist le marchant, pour l'amour de vous. Mais il en payera troys livres tournoys de la pièce en choisissant. C'est beaucoup, dist Panurge, en noz pays j'en auroys bien cinq, voyre six pour telle




49.

somme de deniers. Advisez que ne soyt trop. »
Le marchand sans rien *aviser*, ajoute au prix
qu'il a demandé, des injures adressées à Panurge
qu'il appelle *lourdaut* « et sot à la grande paye ; »
mais dans un instant lui-même paiera de sa fortune
et de sa vie, l'apprentissage du contraire.
Panurge conclut le marché, choisit un des plus
beaux moutons et l'emporta bêlant et poussant
des cris auxquels répondaient les autres moutons.
Pendant ce temps-là, le marchand disait
aux matelots : « O que il a bien sçeu choisir le
challant ! il s'y entend le paillard...... »

## CHAPITRE VIII.

### COMMENT PANURGE FEIT EN MER NOYER LE MARCHANT ET LES MOUTONS.

La gravure faite pour ce chapitre représente
le tour infame que Panurge joue au marchand.

Après lui avoir acheté le mouton, ce garnement
le jette dans la mer, à la vue des autres

moutons qui se précipitent après lui dans les flots. « Le marchant tout effroyé de ce que devant ses yeulx perir voioyt et noyer ses moutons, s'efforceoyt les empescher et retenir de tout son pouvoir. Mais c'estoyt en vain. Tous à la fille saultoyent dedans la mer, et perissoyent; finablement, il en print ung grand et fort par la toyson sus le tillac de la nauf, cuydant ainsi le retenir, et saulver le reste aussy consequemment : le mouton feut si puissant que il empourta en mer avecques soy le marchant..... Autant en feirent les aultres bergiers et moutonniers, les preuens ungz par les cornes, aultres par les jambes, aultres par la toyson, lesquelz tous furent pareillement en mer pourtez et noyez miserablement. Panurge, à costé du fougon (de la cuisine du navire), tenant ung aviron en main, non pour ayder aux moutonniers, mais pour les enguarder (empêcher) de grimper sur la nauf, et évader le naufraige, les preschoyt eloquentement..... leur remonstrant par lieux de rhetorique les misères de ce monde, le bien, et l'heur de l'aultre vie, etc., etc. »

Panurge termine le chapitre en disant que son action vient suffisamment de prouver que nul ne lui fit plaisir sans récompense ou tout au moins sans reconnaissance, et « desplaisir sans repentance, ou en ce monde ou en l'aultre. »

Dans le chapitre IX[e], on voit « comment Pantagruel arriva en l'isle Ennasin » et il y est traité; « des estranges alliances du pays. » Ces alliances

existent entre des hommes et des femmes portant des nez en forme d'as de trefle et des noms de choses entre lesquels les joyeux compagnons de Pantagruel établissent des rapports copulatifs qui leur fournissent des plaisanteries ordurières la plupart du temps.

Le chapitre X° contient le récit de la réception que fait à Pantagruel le roi de l'île de Chely, où il était abordé. Ce roi, nommé Saint-Panigon, vient en personne et accompagné des princes ses enfans et de ses courtisans, pour recevoir Pantagruel; puis le conduit en son château, à l'entrée duquel se présente la reine, suivie de ses filles et dames de cour. Le bon Panigon, pour faire plus d'honneur aux étrangers, lui ordonne à elle, ainsi qu'à sa suite de baiser Pantagruel et ses gens. « Ce que feut faict, excepté Frère Jan, qui se absenta et escarta parmy les officiers du roy. » Panigon veut retenir Pantagruel à sa cour pendant quelques jours; mais celui-ci s'en excuse sur le vent favorable qui règne en mer. En retournant au port, Pantagruel étonné de ne point voir Frère Jean, allait envoyer Panurge au château pour le chercher, lorsque celui-ci se présente joyeux en disant : « Vive le noble Panigon!..... Il rue en cuisine. J'en viens, tout y va par escuelles. » Pantagruel lui demandant pourquoi il évite les baisers des femmes, il répond qu'il craint qu'il ne lui arrive « ce que advint on seigneur de Guyercharoys, » qui, invité à un

festin par un de ses parens et voisins, « baisa..... en grande courtoysie et reverences magnificques » des pages déguisés en demoiselles, puis refusa de baiser les demoiselles qui l'attendaient dans la galerie et lui avaient découvert le tour qu'elles lui avaient joué, « alleguent, veu que on luy avoyt ainsi desguisés les paiges, que..... ce doibvoyent estre les varletz, encores plus finement desguisez. »

Épistemon commence le XI[e] chapitre, intitulé: POURQUOY LES MOYNES SONT VOULENTIERS EN CUISINE, par le récit suivant:

« Vrayement vous me réduisez en memoyre ce que je veidz et ouy en Florence, il y ha environ douze ans. Nous estions bien bonne compaignie de gens studieux, amateurs de peregrinité (voyage), et convoyteux de visiter les gens doctes, anticquitéz et singularitéz de Italie, et lors curieusement contemplions l'assiette et beaulté de Florence, la structure du dôme, la somptuosité des temples et palayz magnificques..... quand ung moyne d'Amiens, nommé Bernard Lardon, comme tout fasché et monopolé nous dist: Je ne sçay que diantre vous trouvez icy tant à louer..... en toute ceste ville encores veu une seule roustysserie, et y ay curieusement reguardé et consyderé..... dedans Amiens, en moins de chemin quatre foys, voyre troys que avons faict en nos contemplations, je vous pourrays monstrer plus de quatorze roustysseries, anticques et aromatizantes. » Puis il ajoute qu'il aime mieux voir


Liv. 4.
Ch. 12.
50

un bel oison en broche que les lions, les tigres d'Afrique et « les porcz-espicz et austruches on palaiz du seigneur Philippe Strozzi. » Et jure par Saint-Ferreol d'Abbeville, que les jeunes bachelettes de son pays sont mille fois plus avenantes.

Ce chapitre est terminé par des questions dont la solution donnée n'intéresse en rien le lecteur, et par des traits historiques qui lui sont connus.

## CHAPITRE XII.

### COMMENT PANTAGRUEL PASSA PROCURATION ET DE L'ESTRANGE MANIERE DE VIVRE ENTRE LES CHICQUANOUS.

CONTINUANT sa route, Pantagruel passa, le jour suivant, « *Procuration*, qui est ung pays tout chaffouré et barbouillé, » habité par les Chicquanous (1), gens qui ne guagnent pas leur vie

(1) Il nous semble inutile de faire observer que ce chapitre et les XIII$^{e}$, XIV$^{e}$, XV$^{e}$ et XVI$^{e}$, sont une satire perpétuelle et très-piquante des suppôts de la chicane.

comme à Rome, par exemple, à empoisonner, à battre et à tuer, mais bien à être battus, « de mode (manière) que, si par long-temps demouroyent sans estre battuz, ilz mouroyent de malefaim, eulx, leurs femmes et enfans. »

« ..... Quand ung moyne, prebstre, usurier, ou advocat, veult mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoye vers luy ung de ces chicquanous. Chicquanous le citera, l'adjournera, le oultraigera, le injurira impudentement, suivant son record et instruction, tant que le gentilhomme, s'il n'est paralyticque de sens, et plus stupide qu'une rave gyrine, sera contrainct luy donner bastonnades et coupz d'espée sus la teste, on la belle jarretade (lui couper le jarret), ou mieulx le jecter par les creneaulx et fenestres de son chasteau. Cela faict, voylà chicquanous riche pour quatre moys. Comme si coupz de baston fussent ses naifves (naturelles) moissons. Car il aura du moyne, de l'usurier ou advocat salaire bien bon, et réparation du gentilhomme, aulcunes foys si grande et excessive, que le gentilhomme y perdra tout son avoir, avecques dangier de miserablement pourrir en prison, comme s'il eust frappé le roy. »

« Contre tel inconvénient, dist Panurge, je sçay un remède très-bon, duquel usoyt le seigneur de Basché,..... homme courageux, vertueux, magnanime, chevalereux. Il..... par chascun jour, estoyt adjourné, cité, chicquané, à l'appetit et passetemps du groz prieur de Sainct-Louant. »

Un jour déjeunant avec ses gens, le seigneur de Basché envoie chercher son boulanger, nommé Loyre, la femme de celui-ci, et le curé Oudart qui, dit malignement Rabelais, « le servoyt de sommelier, comme lors estoyt la coutume en France, » et donnant cent escus d'or aux deux premiers, il leur ordonne de se bien vêtir, et au curé de venir avec son étole et de l'eau bénite comme pour les fiancer, lorsqu'ils verront venir des *chicquanous*. Il commande pareillement à Trudon de s'y trouver avec sa flûte et son tambour. « Les parolles dictes, et la mariée baisée, (continue le seigneur de Basché), on son du tabour, vous tous baillerez l'ung à l'aultre du soubvenir des nopces, ce sont petitz coupz de poing (1). Ce faisans, vous n'en soupperez que mieulx, mais quand ce viendra on chicquanous, frappez dessus comme sus seigle verde, ne l'espargnez.... Tenez présentement, je vous donne ces jeunes guanteletz de jouste, couvertz de chevrotin..... Celluy qui mieulx le daulbera, je recongnoistray pour mieulx affectionné. N'ayîez paour d'estre repris en justice, je seray guarant pour tous. Telz coupz seront donnés en riant, selon la coutume observée en toutes fiansailles. »

La gravure représente l'exécution des ordres du seigneur de Basché. Le même jour arrive « ung vieil, gros et rouge chicquanous sur sa

(1) Telle était l'ancienne coutume.

jument qu'on voit au fond de la planche. Il est introduit, le seigneur le convie aux noces de deux de ses serviteurs ; le chicquanous accepte. Trudon prend sa flûte et le chicquanous lui sert de tambour, « si bien que il resta tout estourdy et meurtry, ung œil poché on beurre noir, huyct costes froissées, le brechet (l'os fourchu de la poitrine) enfondré, les omoplattes en quatre quartiers, la maschouère inférieure en troys loppins, et le tout en riant. Dieu sçayt comment Oudart y operoyt, couvrant de la manche de son suppelliz (surplis) le groz guantelet asseré, fourré d'hermines, car il estoyt puissant ribault. »

## CHAPITRE XIII.

### COMMENT, A L'EXEMPLE DE MAISTRE FRANÇOIS VILLON, LE SEIGNEUR DE BASCHÉ LOUE SES GENS.

Après que *Chicquanous* se fut retiré du château, le seigneur de Basché, assiste avec sa femme, les demoiselles de sa femme et ses gens à un splen-


Tw. 4.
Ch. 13.

dide repas servi « soubz la treille de son jardin secret» et leur raconte que, sur ses vieux jours, maître François Villon, retiré chez l'abbé de Sainct-Maixent en Poitou, pour donner passetemps au peuple, « entreprint de faire jouer la passion en gestes et languaige poitevin. »

Après avoir fait tous ses préparatifs, il prie Étienne Tappecoue, sacristain des Cordeliers du lieu, de lui prêter une chappe et une étole pour en revêtir un vieux paysan qui devait représenter Dieu le père. Le sacristain refuse, alléguant qu'il lui est défendu de donner ou de prêter quoi que ce soit aux acteurs. Ne pouvant rien en tirer, Villon fit son rapport à ceux qui devaient jouer la passion, « adjoutant que de Tappecoue Dieu feroyt vengeance et punition exemplaire bientoust. »

Le samedi suivant, Villon averti que le sacristain, monté sur la mule du couvent, était parti en quête pour Saint-Ligaire, et serait de retour sur les deux heures après midi, assemble de joyeux compagnons qui, à son exèmple, s'affublent de masques, de peaux d'animaux, de cornes de béliers et de bœufs, s'arment de bâtons noirs pleins de fusées, et suspendent à leurs ceintures «des grosses cymbales de vaches, et sonnettes de muletz à bruyt horrificque,» ainsi accoutrés, Villon les conduit à la rencontre de Tappecoue. L'ayant aperçu de loin, il dit à ses suppôts ces vers macaroniques :

*Hic est de patriâ, natus de gente belistrâ*
*Qui solet antiquo bribas portare bisacco.*

Celui-ci est du pays de belîtres, lui qui a coutume de porter des bribes dans une vieille besace.

Enfin le sacristain arrive : « tous sortirent on chemin on devant de luy, en grand effroy, jectant feu de tous coustéz sus luy et sa poultre (jument), sonnant de leurs cymbales et hurlans en dyables : Hho, hho, hho, hho, berrourrr, errourrrs, errourrrs, hou, hou, hho. »

La gravure représente le pauvre sacristain entouré de ces garnemens et jeté à terre par sa jument qui lance des ruades, et qui, au demeurant, s'enfuyant au galop, lui brise la tête. »

Après les avoir régalés de cette histoire, le seigneur de Basché boit à la santé de ses gens, double leurs gages, et leur fait de riches présens.

Dans le chapitre XIV, recommence, envers deux autres chicquanous, la même cérémonie que celle racontée dans le chapitre précédent. Chacun d'eux sort de chez le seigneur de Basché « si bien accoustré que le sang lui sortoyt par la bouche, par le nez, par les aureilles, par les œilz. Au demourant, courbattu, espaultré et froisseé, testes nucque, dours (dos), poictrine, braz et tout. »

« Cette narration..... meilleure, dist Épistemon (dans le chapitre XVI[e]), seroyt si la pluie de ces jeunes guanteletz feust sus le groz prieur tumbée..... Il me soubvient, dist Pantagruel, à ce propous, d'ung anticque gentilhomme romain,

nommé L. Veratius; » et il raconte que ce *gentilhomme* aimait à se promener dans les rues de Rome, suivi de valets portant des sacs pleins d'argent, frappait à coups de poings les passans dont les faces lui semblaient avenantes, et tout aussitôt, pour les empêcher de se plaindre, leur distribuait de l'argent « tant que il les rendoyt contens et satisfaictz, selon l'ordonnance d'une loi des Douze Tables. »

« Par la sacré botte de sainct Benoist, dist Frère Jan, présentement j'en sçauray la vérité. Adoncques..... meit la main à son escarcelle, et en tira vingt escutz on soleil. Puys dist à haulte voix en presence et audience d'une grande tourbe du peuple chicquanourroys : Qui veult guaingner vingt escutz d'or, pour estre battu en dyable? Io, io, io (moi), respondirent tous. Vous nous affolerez de coupz, monsieur, cela est seur, mais il y ha beau guaing, et tous accouroyent à la foulle, à qui seroyt premier en date, pour estre tant précieusement battu. Frère Jan de toute la trouppe, choisit ung chicquanous à rouge museau » lequel « si, en tout le territoire, n'estoyent que trente coupz de baston à guaingner,... en emboursoyt toujours vingt-huyct et demy (1). »

(1) Ce chapitre a fourni tout le comique de la IV[e] scène du II[e] acte des *Plaideurs.*

> . . . . . . . . . . . . . . . Et si, dans la province,
> Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf
> Mon père, pour sa part, en emboursoit dix-neuf.
> (*Plaideurs*, acte II[er], scène V[e].)

Frère Jean frappe *Rouge Museau* de tant de coups de bâton qu'on l'eût cru assommé, puis il lui donne les vingt écus. Les autres disaient à Frère Jean : « Monsieur Frère Dyable, s'il vous plaist encores quelques-ungz battre pour moins d'argent, nous sommes tous à vous..... » Sur ce, Rouge Muzeau se récrie qu'ils veulent lui ôter ses pratiques, et menace de les assigner ; puis s'adressant de nouveau à Frère Jean, il lui dit : « Ne m'epargnez, je vous en prye. Je suys tout et três-tout à vous, monsieur le Dyable : teste, poulmon, boyaulx et tout » (1).

Dans le chapitre XVII^e^, intitulé : COMMENT PANTAGRUEL PASSA LES ISLES DE TOHU ET BOHU, ET DE L'ESTRANGE MORT DE BRINGUENARILLES, AVALLEUR DE MOULINS-A-VENT, » l'auteur nous apprend que Bringuanarilles « le grant Geant, » malade d'une indigestion de pelles, de poêlons, de chaudrons, de coquasses, de lèchefrites qu'il avait avalés et « en faulte de moulins à vent, desquelz ordinairement il se paissoyt, » était mort « estranglé, mangeant ung coing de beurre fraiz, à la gueulle d'ung four chauld, par l'ordonnance d'ung médicin. » Ce chapitre contient aussi un grand nombre d'exemples de morts extraordinaires.

Continuant sa route, Pantagruel rencontre neuf barques chargées de moines, « Jacobins,

(1) On se souvient que Henri IV avait coutume de dire en riant : Je suis à vous tout entier, tête, trippes et boyaux.

Jésuites, Capussins, Hermites, Augustins, Bernardins, Célestins, Théatins, Égnatins, Amadeans, Cordeliers, Carmes, Minimes et aultres saincts religieux, lesquelz alloyent on concile de Chesil, pour grabeler les articles de la foy contre les noveaulx hereticques. » A leur vue, Panurge sent son cœur bondir d'une sainte joie, « et ayant courtoysement salué les beatz peres, et recommendé le salut de son ame à leurs devotes prières et menus suffraiges, feit jeter en leur nauf soixante-et-dix-huyct douzaines de jambons, nombre de caviarz (1), dizaines de cervelatz, centaines de boutargues (2), et deux mille beaulx angelotz (3), pour les ames des trespassés. »

Soudain commence une tempête dont Rabelais fait une magnifique et exacte description dans ce chapitre XVIII$^e$. Pendant sa durée, « Panurge restoyt acropy sus le tillac, tout affligé..... et à demy-mort; invocqua tous les benoistz sainctz et sainctes à son ayde, protesta de soy confesser en temps et lieu, puys s'escria en grant effroy, disant :..... O que troys et quatre foys heureux sont ceulx qui plantent choulx! O Parces (Parques), que ne me fillates-vous pour planteur de choulx....

(1) Mets composé d'œufs de poissons.

(2) Saucissons faits avec des œufs d'esturgeon ou de muge.

(3) L'*angelot* ou *noble* était une monnaie d'or, frappée en France pendant la domination éphémère des Anglais; elle était appelée ainsi parce qu'elle portait la figure d'un ange armé d'une épée. Elle valait quatre-vingts gros Anglais.

Je naye (je me noie), je naye; je meurs, bonnes gens, je meurs. »

Pendant que Panurge, saisi de terreur, pleure « comme une vache, assis.... comme ung magot,.... Pantagruel, prealablement avoir imploré l'ayde du grand Dieu servateur, et faicte oraison publicque en fervente dévotion, par l'adviz du pilot tenoyt l'arbre (le timon) fort et ferme; Frère Jan s'estoyt miz en pourpoint, pour secourir les nauchiers (les matelots). Aussy estoyent Épistemon, Ponocratès, et les aultres. Panurge restoyt le cul sus le tillac, plourant et lamentant, » et réprimande, à la fin du chapitre XIX[e], Frère Jean qui a prononcé le nom du diable.

La gravure LII[e], qui s'attache à ce chapitre représente tous les matelots travaillant au salut du vaisseau, tandis que Panurge, assis à la poupe, pleure et se lamente.

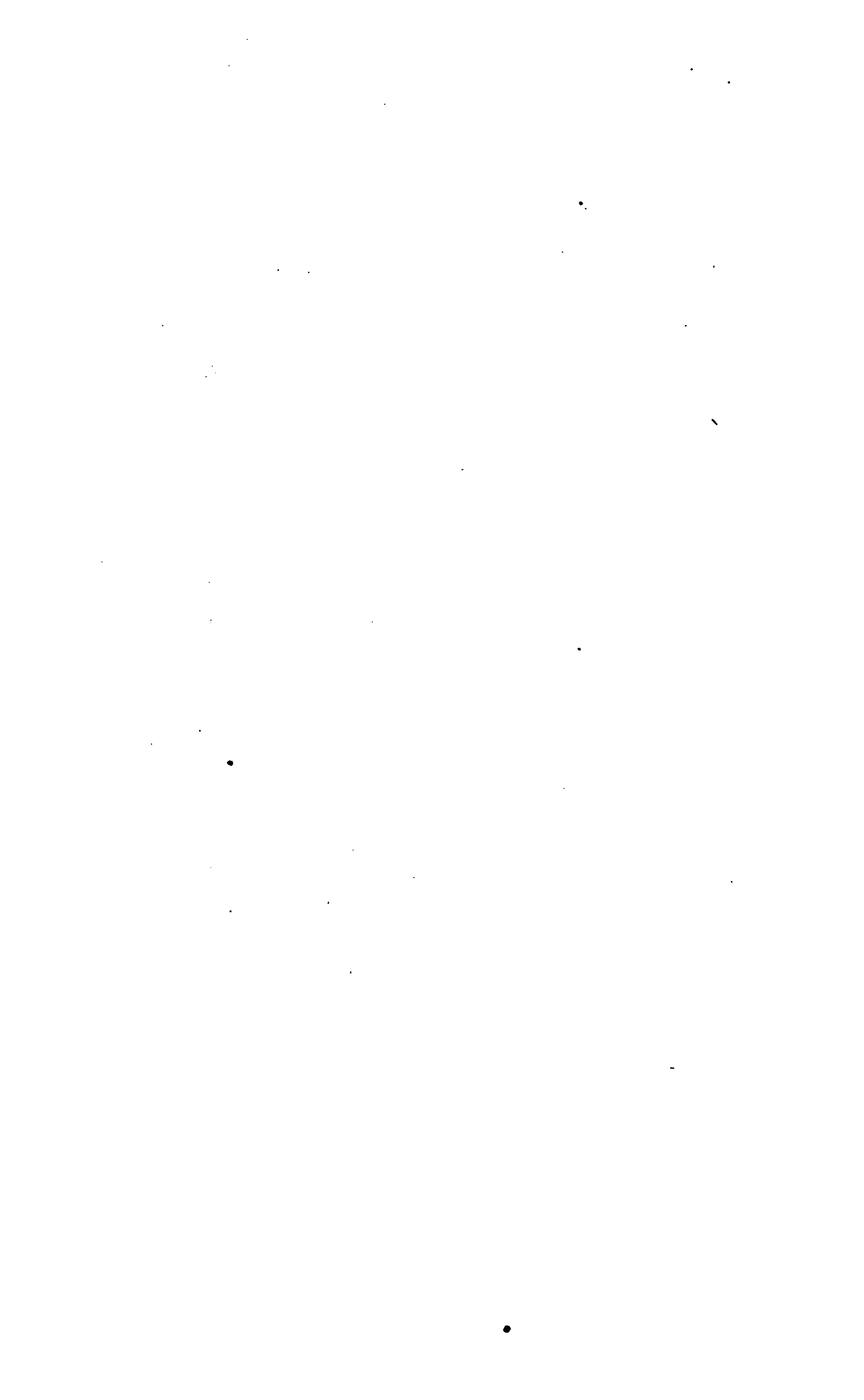
Le chapitre XI[e] contient la « CONTINUATION DE LA TEMPESTE ET BRIEF DISCOURS SUS LES TESTAMENS FAICTS SUS MER. »

Le chapitre XXII[e] contient « LA FIN DE LA TEMPESTE, » et l'on voit dans le XXII[e] « COMMENT, LA TEMPESTE FINIE, PANURGE FAICT LE BON COMPAIGNON. »

« Ha, ha, s'écria Panurge, tout va bien. L'oraige est passée..... Vous ayderay-je encores là ? Baillez que je vrillonne (roule) ceste chorde. J'ay du couraige prou, voyre. De paour bien peu..... Comment vous ne faictes rien, Frère Jan ? Est-il




52.



bien temps de boyre à ceste heure? Que sçavous-nous si l'estaffier de sainct Martin nous brasse encore quelque novelle oraige?..... Vous ayderay-je encores là? Baillez-cza, je feray bien cela, ou le diable (1) y sera..... Vogue la gualere..... tout va bien. Frère Jan ne faict rien là, il se appelle Frère Jan faict neant, et me reguarde icy suant et travaillant pour ayder à cestuy homme de bien..... Nostre amy, ho, deux motz, mais que je ne vous fasche. De quante (quelle) espesseur sont les aiz de ceste nauf? Elles sont (respondist le pilot) de deuz bons doigtz espesses, n'ayez paour. Vertus Dieu, dist Panurge, nous sommes doncques continuellement à deuz doigtz près de la mort..... Je me appelle Guillaume sans paour, de couraige tant et plus. Je n'entendz couraige de brebiz, je diz couraige de loup, asseurance de meurtrier, et ne crains rien que les dangiers. »

Dans le chapitre XXIV[e] « par Frère Jan, Panurge est declairé avoir eu paour sans cause durant l'oraige, » et s'exprime ainsi, à la fin du même chapitre : « Escoutez, beaulx amyz : Je proteste devant la noble compaignie que, de la chappelle vouée à monsieur sainct Nicolas entre Quande et Moussoreau, j'entendz que sera une chappelle (2) d'eau rose, en laquelle ne paistra ne

(1) On se souvient qu'à la fin du chapitre XIX[e], Panurge a fortement réprimandé Frère Jean, pour avoir prononcé ce nom.

(2) Le mot *chappelle* voulait dire ce qu'il signifie maintenant, ainsi que le couvercle de l'alambic et l'alambic lui-même.

vache ne veau. Car je la jecteray on fond de l'eaue. Voylà, dist Eusthêmes, le guallant. Voylà le guallant, guallant et demy; c'est vérifié le proverbe lombardicque :

*Passato el pericolo gabbato el santo.*
Quand le danger n'est plus, on se moque du saint.

Dans le XXV[e] chapitre, Rabelais raconte « COMMENT APRÈS LA TEMPESTE PANTAGRUEL DESCENDIST ÈS ISLES DES MACREONS, » le repas qu'il y fit avec ses compagnons, donne l'étymologie grecque du nom des habitans de l'île et un de ses derivés malhonnêtes; puis, dans le chapitre XXVI[e], il nous apprend « COMMENT LE BON MACROBE (AINSI NOMMOIENT-ILZ LEUR MAISTRE ESCHEVIN) RACONTE A PANTAGRUEL LE MANOIR ET DISCESSION (décès) DES HEROES; » et; par l'organe du même Macrobe, que c'est peut-être le décès d'un de ces héros qui a causé l'effroyable tempête que Pantagruel vient d'essuyer. Il consacre la moitié de ce chapitre et le suivant tout entier à raisonner « SUS LA DISCESSION DES AMES HEROÏCQUES, ET DES PRODIGES HORRIFICQUES QUI PRECEDARENT LE TRESPAS DU FEU SEIGNEUR LE LANGEY (Guillaume du Bellay de)..... lequel vivent, France estoyt en telle felicité que tout le monde avoyt sus elle envie, tout le monde se y rallioyt, tout le monde la redoubtoyt. Soubdain après son trespas (ajoute-t-il) elle ha esté en mespris de tout le monde bien longuement. »

Pour ajouter un trait à l'histoire du décès des héros, le chapitre XXVIII^e contient le récit de l'aventure suivante.

Épitherses, père du rhéteur Émilien, naviguant de Grèce en Italie sur un navire chargé de marchandises et de passagers, étant à la hauteur de l'île de Paxes, entendit par trois fois une voix appeller Thamoun, pilote du navire. Celui-ci ayant, à la troisième fois, répondu : « Je suys icy..... Que veulx-tu que je face ? » La même voix se faisant encore entendre plus fort, lui commanda que, quand il serait à Palodes, il publiât que Pan, le grand dieu, était mort. Le pilote arrivé devant Palodes fit ce qu'on lui avait ordonné et à peine eut-il achevé son dernier mot, qu'on entendit à terre de grands soupirs et des lamentations de plusieurs personnes. Revenu à Rome, le pilote fut mandé par Tibère, alors régnant, et lui raconte la chose. L'empereur ayant fait assembler les savans de Rome, apprit d'eux que ce Pan était fils de Mercure et de Pénélope.

Quant à Rabelais, il n'est point de cet avis ; il pense, au contraire, que ce Pan (πας tout) était Jésus-Christ qui fut mis à mort, comme chacun le sait, sous l'empire de Tibère, et termine ce chapitre par ce fait : « Pantagruel, ce propous finy, resta en silence et profunde contemplation. Peu de temps après, nous veimes (dit Rabelais) les larmes decouller de ses œilz, grosses comme œufs de austruche : » assertion que l'auteur fait suivre

de cette protestation équivoque : « Je me donne à Dieu, si je mens d'ung seul mot. »

Au chapitre XXIX[e], on voit « COMMENT PANTAGRUEL PASSA L'ISLE DE TAPINOYS, EN LAQUELLE REGNOYT CARESME-PRENANT, » que Xenomanès depeint ainsi à ses compagnons : « Vous y voirrez, disoyt-il, pour tout potaige, ung grand avalleur de poys gris, ung grand cacquerotier, ung grand preneur de taulpes, un grand boteleur de fein (foin), ung demy geant à poil follet et double tonsure, extraict de Lanternoys, bien grand lanternier; confalonnier (porte-drapeau) des Ichtyophages, dictateur de Moustardoys, fouetteur de petitz enfans, calcineur de cendres, pere et nourisson des medicins, foisonnant en pardons, indulgences et stations; homme de bien, bon catholic, et de grande dévotion. Il pleure les troys partz du jour. Jamais ne se treuve aux nopces. Vray est que c'est le plus industrieux faiseur de lardoires et brochettes qui soyt en quarante royaulmes. »

Xenomanès continue et termine ce chapitre en décrivant les alimens dont Caresme-Prenant se nourrit et ses vêtemens; puis il est par le même, dans les chapitres XXX[e], XXXI[e] et XXXII[e], « anatomisé et descript. »

---



53.

## CHAPITRES XXXII ET XXX.

COMMENT PAR PANTAGRUEL FEUT UNG MONSTRUEUX PHYSETERRE APPERCEU PRÈS L'ISLE FAROUCHE, *et*.... FEUT DEFAICT.

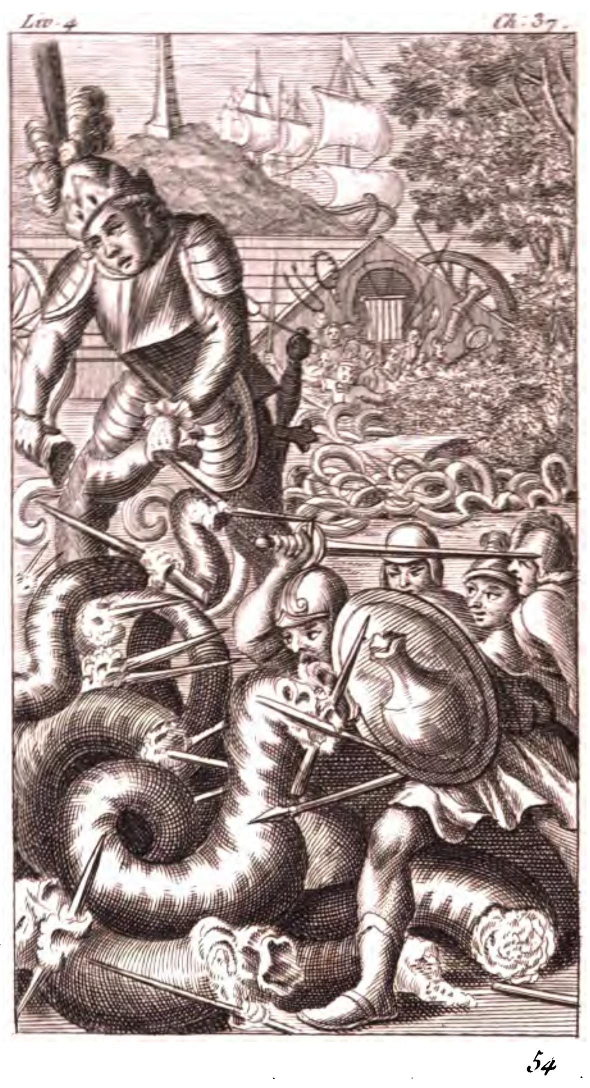
En approchant « de l'isle Farouche », un monstrueux physeterre (souffleur) vient « droict contre le navire de Pantagruel, bruyant, ronflant, enflé, elevé plus hault que les hunes des naufs, et jectant eaulx de la gueulle en l'aër (l'air) devant soy, comme si feust une grozse rivière tumbante de quelque montaigne. » A cet aspect, Panurge, selon son habitude, « commencea à crier et lamenter plus que jamais..... Mais Frère Jan au chasteau guaillard monta guallant et bien deliberé, avecques les bombardiers, » enfin Pantagruel qui, « avecques ses horribles piles (traits) et dardz (lequelz proprement ressembloyent aux grosses poultres sus lesquelles sont les pontz de Nantes, Saulmur, Bergerac, et à Paris, les pontz on Change et aux Meusniers soustenuz, en longueur, groisseur, poi-

santeur et ferrure) de mille pas loin..... ouvroyt les huytres en escalle (écaille) sans toucher les bordz..... esmouchoyt une bougie sans l'extaindre..... et tournoyt les feuilletz du breviaire de Frère Jan, l'ung après l'autre, sans rien dessirer, » met à mort le physeterre.

Après cet exploit mémorable, Pantagruel descend dans l'île *Farouche* où voyant des *Andouilles* monter aux arbres, il demanda ce que c'est à Xenomanes, qui lui conte leur histoire et leur différent avec Caresme-Prenenant.

Les chapitres XXXVI[e] XXXVII[e], XXXVIII[e], XXXIX[e] et XL[e] sont consacrés à raconter l'embuscade que dressent les Andouilles à Pantagruel, « COMMENT PANTAGRUEL MANDA QUERIR LES CAPITAINES RIFLANDOUILLE ET TAILLEBOUDIN..... COMMENT ANDOUILLES NE SONT A MESPRISER ENTRE LES HUMAINS; COMMENT FRÈRES JAN SE RALLIE AVECQUES LES CUYSINIERS POUR COMBATTRE LES ANDOUILLES ; » et « COMMENT PAR FRÈRE JAN EST DRESSÉE LA TRUYE ET LES PREUX CUYSINIERS DEDANS ENCLOUZ. »

---


Liv. 4
Ch. 37.

## CHAPITRE XLI.

### COMMENT PANTAGRUEL RUMPIT LES ANDOUILLES ON GENOIL.

LA gravure représente au premier plan les soldats de Pantagruel abattant les Andouilles et cervelas « menu comme mousches ; » et, au deuxième, Pantagruel lui-même les rompant contre son genou. Dans le fond, on aperçoit Frère Jean et la troupe de cuisiniers qu'il commande, armée d'instrumens culinaires, et se précipitant hors de sa *Truie*, comme jadis les Grecs hors du fameux Cheval de bois.

**Mais quelle cause émut une si grande guerre ?**

Pantagruel avait envoyé Gymnaste au-devant des Andouilles, pour leur porter des paroles de paix ; et méconnaissant le caractère sacré d'ambassadeur, « ung groz cervelat farfelu (épais), anticipant devant le front de leur bataillon, le voulut saisir à la guorge. Par Dieu, dist Gymnaste, tu n'y

entreras qu'à taillons; ainsi entier ne pourroys-tu. Si zacque tire du fourreau son espée..... à deus mains, et trancha le cervelat en deuz pieces. »

Voilà que tout à coup, au plus fort de la mêlée apparaît en l'air un pourceau ailé, à la vue duquel toute « la gent andouillicque » s'agenouille, et « qui ayant plusieurs foys vollé et revollé entre les deuz armées, jecta plus de vingt-et-sept pipes de moustarde en terre, puys disparut, vollant par l'aër (l'air), et cryant sans cesse : *Mardigras*, *Mardigras*, *Mardigras*. »

## CHAPITRE XLII.

### COMMENT PANTAGRUEL PARLEMENTE AVECQUES NIPHLESETH, ROYNE DES ANDOUILLES.

Les deux armées étaient restées en présence l'une de l'autre et en silence : Pantagruel profite de ce moment pour demander à parlementer avec la reine des Andouilles Niphleseth, « ce que feut facillement accordé. La royne descendit en





terre, et gratieusement salua Pantagruel, et le veid voulentiers.»

La planche représente cette *femme*, reine des Andouilles, aux genoux de Pantagruel qui la relève avec bonté. Un peu plus loin, on voit ses gardes et sa voiture figurant assez bien les coches du temps d'Henri IV. Le fond est occupé par le champ de bataille sur lequel plane le porc ailé, vomissant des flots de moutarde.

Pantagruel se plaint de cette guerre à Niphleseth qui s'excuse en disant que, par erreur, ses espions lui avaient rapporté que son ancien ennemi, *Carême-Prenant*, avait fait une descente dans l'île des Andouilles. « Puis le prya vouloir de grâce leur pardonner cette offence, alléguant que, en Andouilles, plustoust l'on treuvoyt m...e que fiel. » Elle termine sa harangue en lui proposant la souveraineté de son île qu'elle tiendroit pour toujours de lui et ses successeurs à foi et hommage, et le tribut annuel de « soixante-et dix-huyct mille andouilles royales, pour, à l'entrée de table, le servir six moys l'an. »

Pantagruel remercie gracieusement la reine des Andouilles, lui fait grace et lui donne « ung beau petit coulteau parguoys (1), » puis lui demande quel est le monstre dont l'apparition a eu lieu

(1) Petits couteaux de peu de valeur et appelés ainsi parce qu'ils se fabriquaient à *Prague*. Ils ont été remplacés par ces couteaux de deux sous que le peuple appelle *Eustaches*.

il y a peu d'heures. Elle répond « que ce estoyt l'idée (la vue) de Mardigras, leur dieu tutélaire en temps de guerre, premier fundateur et original de la gent andouillicque. Pourtant sembloyt-il à ung pourceau, car andouilles feurent de pourceau extraictes. » Pantagruel demandant à quelle fin il avait jeté tant de moutarde à terre, « la royne respondist que moustarde estoyt leur sangreal (1) et baulme céleste; duquel mettant quelque peu dans les playes des andouilles terrassées, en bien peu de temps, les navrées guerrissoyent, les mortes resuscitoyent. »

La conversation se termina là et Pantagruel se retira dans son navire avec ses compagnons.

Dans le chapitre XLIII[e], on voit « COMMENT PANTAGRUEL DESCENDIT EN L'ISLE DE RUACH, » dont les habitans ne vivent que de vent, ce qui n'est pas sans conséquence fâcheuse pour l'odorat.

« Vostre vivre, qui est de vent, ne vous couste rien ou bien peu (dit Pantagruel aux insulaires, dans le XLIV[e] chapitre), il ne faut que souffler. Voyre, respondist le potestat. Mais, en ceste vie mortelle, rien n'est beat de toutes partz. Souvent, quant sommes à table, nous alimentant de

(1) Saint-graal, calice dans lequel, selon la tradition, saint Joseph d'Arimathie recueillit le sang de Jésus-Christ. Ce calice de verre vért, et qu'on a cru long-temps d'émeraude, était conservé à Gênes, sous le nom de *Sacro Catino*. Il existe un roman de chevalerie, intitulé *Saint-Graal*, dans lequel on voit les aventures des chevaliers qui s'étaient mis à la recherche du précieux vase.

quelque bon et grand vent de dieu, comme de manne celeste, ayses comme pères, quelque petite pluye survient, laquelle nous le lottit (enlève) et abbat. Ainsi sont maintz repasts perduz par faulte de victuailles. C'est, dist Panurge, comme Jenin de Quinquenays..... J'en feiz nagueres ung dizain joliet (1). »

« Jenin, tastant ung soir ses vins nouveaulx,
Troubles encor et bouillans en leur lie,
Pria Quelot (2) aprester les naveaulx
A leur soupper, pour faire chiere lie.
Cela feut faict; puys sans melancholie,
Se vont coucher, belutent, prennent somme;
Mais ne pouvant Jenin dormir en somme,
Tant fort vesnoyt Quelot, et tant souvent,
La compissa. Puys voilà, dit-il, comme
Petite pluye abbat bien ung grand vent. »

Nous éprouvons quelquefois, ajouta le maire, un plus grand malheur. Un géant, nommé Bringuenarilles, vient une fois l'an, par ordonnance du médecin, se purger dans notre île, et avale « comme pillule » les moulins à vent qui nous font vivre. A quoi nous obvions en y mettant « force cocqz et force poulles, » ce qui, la première

(1) Ce « dizain joliet » est tant soit peu leste; si nous nous sommes décidés à le rapporter, ce n'est que pour donner un échantillon des vers de Panurge.

(2) Sa femme.

fois qu'il les avala, le fit tomber « en lipothymie, cardiacque passion, et convulsion horrificque et dangereuse, comme si quelque serpent luy feust par la bouche entré dedans l'estomach,..... car ilz (les coqs et les poules) luy chantoyent dedans le cors et luy volloyent à travers l'estomach..... »

« Oultre plus, disoyt le potestat, tous les regnardz du payz luy entroyent en gueulle, poursuivant les gelines (poules) ». Maintenant, leur dit Pantagruel, ne craignez plus rien, bonnes gens, « ce grand Bringuenarilles, avalleur de moulins à vent, est mort..... suffoqué et estranglé, mangeant ung coin de beurre frayz à la gueulle d'ung four chauld, par l'ordonnance des medicins. »

Dans le chapitre suivant, il est dit « COMMENT PANTAGRUEL DESCENDIT EN L'ISLE DES PAPEFIGUES, » ainsi nommée parce qu'un d'eux, dans une fête qui se donnait à Papimanie, île prochaine, avait fait *la figue* à un portrait du pape. Les Papimanes, indignés de cet outrage, avaient condamné les compatriotes du coupable à la même peine qui jadis fut imposée aux Milanais (1).

(1) Nous donnons cette anecdote telle que la rapporte Rabelais dans ce même chapitre, en nous servant de ses expressions.

« Les Milanoys s'estoyent contre luy (Frédéric Barberousse) absent rebelléz et avoyent l'imperatrice sa femme chassée hors la ville ignominieusement, montée sus une vieille mule nommée Thacor, à chevaulchons de rebours, sçavoir est le cul tourné vers la teste de la mule, et la face vers la croppiere. Frederic, à son retour, les ayant subjuguéz et resserréz, feit


Liv. 4.
Ch. 47.
INRI

C'est là que Pantagruel vit ce que la gravure représente. Il y avait « dedans le benoistier (de la chapelle dans laquelle il entra) ung homme vestu d'estolles, et tout dedans l'eaue caché comme ung canard on plonge, excepté ung peu de nez pour respirer. Autour de luy estoyent troys prebstres bien raz et tonsurez, lisans le grimoyre, et conjurans les dyables. »

Dans le chapitre XLVI^e, l'auteur raconte « COMMENT LE PETIT DYABLE FEUT TROMPÉ PAR UN LABOUREUR DE PAPEFIGUIERE, » et le suivant qui est la source d'où La Fontaine a tiré son charmant conte du *Diable de Papefiguière*, rapporte « COMMENT LE DYABLE FFUT TROMPÉ PAR UNE VIEILLE DE PAPEFIGUIERE. »

telle diligence que il recouvra la celèbre mule Thacor. Adoncques, on milieu du grand brouet (halle), par son ordonnance, le bourreau meit ès membres honteux de Thacor une figue, presens et voyant les citadins captifz; puys, cria de par l'empereur à son de trompe, que quiconcques d'yceulx vouldroyt la mort évader, arrachast publicquement la figue avecques les dens, puis la remeit on propre lieu sans ayde des mains. Quiconcques en feroyt refus seroyt sus l'instant pendu et estranglé. Aulcun d'yceulx eurent honte et horreur de telle tant abominable amende, la postpousarent à la crainte de mort et furent penduz. Ès aultres la crainte domina sus telle honte. Yceulx, avoir à belles dens tiré la figue, la montroyent au boye (bourreau) apertement, disans: *Ecco lo fico*, (voici la figue.) «

## CHAPITRE XLVIII.

### COMMENT PANTAGRUEL DESCENDIST EN L'ISLE DES PAPIMANES.

PANTAGRUEL arrive dans l'île de Papimanie et se trouve entouré de gens qui s'écrient : L'avez-vous vu ? Qui, dit Épistemon ? L'unique, lui répond-on, celui qui est. Celui qui est, dit Pantagruel, est Dieu. « Nous ne parlons mye, dirent-ilz, de celluý hault Dieu qui domine par les cieulx ; nous parlons du dieu en terre. » C'est le pape, repart Panurge ; oui, je l'ai vu ; j'en ai même vu trois.

La planche représente deux Papimanes en extase aux pieds de Pantagruel qui a eu le bonheur de voir l'*unicque*, *celui qui est.* L'un est représenté « en moyne enfrocqué, crotté, botté ;..... l'autre en vigneron d'Orléans, avecques belles gueltres de toille, une panouere (panier) et une sarpe à la ceincture. »


Liv. 4.
Ch. 48.





# CHAPITRE XLIX.

COMMENT HOMENAS, EVESQUE DES PAPIMANES, NOUS MONSTRA LES URANOPÈTES DECRETALES.

L'ÉVÊQUE de Papimanie après avoir voulu, dans le chapitre précédent, baiser les pieds à Pantagruel qui s'en est défendu, lui fait observer que leurs saintes Décrétales leur prescrivent de visiter les églises avant les cabarets, « pourtant (dit-il) ne declinans de ceste belle institution, allons à l'ecclise ; après irons bancqueter. »

La gravure représente les Papimanes devant l'église avec le clergé. Pantagruel manie et remanie avec plaisir « ung groz livre doré, tout couvert de fines et prétieuses pierres, balays, emeraugdes, dyamans, » lequel « pendoyt en l'aër, attaché à deux grosses chaisnes d'or, ou zoophore (à la frise) du portail. » Pantagruel touchant ce

livre affirme qu'il sent « tentation violente en son esperit de battre ung sergent on deux pourveu que ils n'eussent tonsure : » et Homenaz lui affirme que ce saint livre de *Decretales* a été écrit de la propre main d'un chérubin qui écrivait comme un ange. Enfin, la messe se dit, après plusieurs lamentations très-comiques sur leur jeûne de la part de Panurge et de Frère Jean des Entommeures.

## CHAPITRE L.

COMMENT PAR HOMENAZ NOUS FEUT MONSTRÉ L'ARCHETYPE D'UNG PAPE.

« La messe parachevee, Homenaz tyra d'ung coffre près le grant aultel, ung groz faratz (trousseau) de clefz, desquelles il ouvrit à trente et deux claveures (serrures) et quatorze catenatz une fenestre de fer bien barrée, on dessus du dict aultel ; puys par grand mystère, se couvrit



*Liv. 5.* *Ch. 44.*




59

d'un sac mouillé, et, tyrant ung rideau de satin cramoisy, nous monstra une imaige, paincte assez mal, selon mon adviz; y toucha ung baston longuet, et nous feit à tous baiser la touche; puys nous demanda : Que vous semble de ceste imaige? C'est, respondist Pantagruel, la ressemblance d'ung pape; je le cognoys à la tyare, à l'aumusse, on rochet, à la pantophle. »

La planche représente l'image d'un pape, assis sur son trône, tenant en sa main les clefs du royaume spirituel et le glaive conservateur du royaume temporel; sur ses genoux est le globe, symbole de l'étendue de sa puissance, et sous ses pieds des couronnes royales. Dans le fond, on aperçoit le château Saint-Ange et le dôme de la basilique de Saint-Pierre. A droite est un évêque portant des clefs, et à gauche Pantagruel qui contemple le pape. Le premier plan est rempli par des hommes de toute condition et des femmes qui semblent adorer *ce dieu visible.*

Ce chapitre est un de ceux où Rabelais a lancé les traits les plus acérés presque à découvert, contre les papes et la superstition dont ils étaient l'objet, de son temps. Il fait plus particulièrement allusion à Jules II, lorsqu'il fait dire à Panurge en finissant :

« Il me semble, dist Panurge, que ce pourtraict fault on noz derniers papes; car je les ay veu non aumusse, ains armet en teste pourter, tymbré

d'une tiare persique; et tout l'empire christian estant en paix et silence, eulx seulz guerre faire felonne et très-cruelle. »

« Allons prendre de l'eau beniste,..... dist Homenaz,..... puys disnerons. »

## CHAPITRE LI.

MENUZ DEVIZ PENDANT LE DISNER A LA LOUANGE DES DECRETALES.

PENDANT la messe, trois marguilliers de l'église avaient fait une quête abondante, « disans à haulte voix : N'oubliez pas les gens heureux qui le ont veu en face. » Le produit de cette quête est apporté à Homenaz qui le consacre à faire bonne chère.

La planche représente le repas qui suit la messe. Les valets apportent des plats qu'ils font bénir par Homenaz qui, tenant un vase en main, est assis au premier plan dans un grand fauteuil,


Tav. 4
Ch. 31



à côté de Pantagruel qui lève la calotte d'un énorme pâté.

« En cestuy disner (dit l'auteur) je notay deux chouses memorables. L'une que viande ne feut appourtée, quelle que feust, feussent chevreaulx, feussent chappons, feussent cochons (desquelz y ha foison en Papimanie), feussent pigeons, connilz (lapins), levraulx, cocqz d'Inde, on aultre en laquelle n'y eust abundance de farce magistrale. L'autre, que tout le sert et dessert feut pourté par les filles pucelles mariables du lieu, belles..... saffrettes (appétissantes), blondettes, doulcettes et de bonne grace. »

La fin de ce chapitre et les LII[e] et LIII[e] ne contiennent que des plaisanteries poignantes contre la cour de Rome et les fameuses décrétales du pape Grégoire IX.

---

## CHAPITRE LIV.

### COMMENT HOMENAZ DONNA A PANTAGRUEL DES POYRES DE BON CHRISTIAN.

Cette gravure représente Pantagruel, ses compagnons et Homenaz assis autour d'une table couverte de poires. Au premier plan, Frère Jean prend des libertés à l'égard d'une jeune fille, et une de ses compagnes, qui semble jeter sur elle un regard d'envie, emporte les poires que Homenaz vient de donner à Pantagruel. Celui-ci a dessein de planter leurs pepins en Touraine et il appellera leurs fruits poires de *bon-chrétien*, parce que, dit-il, « oncques ne veidz christians meilleurs que sont ces bons Papimanes. » Frère Jean jetant un coup d'œil sur celles qui portent les poires, trouve qu'il ne serait pas mal à propos d'enter sur elles des enfans de bon chrétien, ce que Homenaz ne juge pas à propos de permettre.


Liv. 4.
Ch. 34.


Liv. 4.
Ch. 57.

## CHAPITRE LVIII.

Cette gravure, fort insignifiante, représente, je crois, *Messer Guaster* (1) étendant son sceptre sur Panurge et Pantagruel qui viennent de descendre dans son île « car il est impérieux, rigoureux, rond, dur, difficille, inflectible. » Il est à côté de Souffreté, mere des neuf Muses dont le messager ordinaire Pegase se voit planant au-dessus de la mer. Ce personnage en turban et en manteau, ayant derrière lui une corne d'abondance, est Porus, seigneur d'abondance, père de l'Amour qu'on aperçoit un dard à la main. A gauche est un homme portant les instrumens principaux que *Messer Guaster* a inventés. Le reste du chapitre est consacré à faire connaître la puissance de *Messer Guaster* qui, à n'en juger que par l'influence législative qu'il a de notre temps, est effectivement très-grande.

(1) Mot à mot : Monseigneur l'Estomac.

Le chapitre LVIII[e] apprend « COMMENT, EN LA COUR DU MAISTRE INGENIEUX, PANTAGRUEL DETESTA LES ENGUASTRIMITHES ET LES GUASTROLATRES (les gourmands).

## CHAPITRE LIX.

DE LA RIDICULE STATUE APPELLÉE MANDUCE.....

LA planche annexée à ce chapitre représente la statue appelée Manduce. « C'estoyt une effigie monstrueuse, ridicule, hydeuse et terrible aux petitz enfans; ayant les œilz plus grandz que le ventre, et la teste plus grosse que tout le reste du cors; avecques amples, larges et horrificques maschoueres bien endentelées..... lesquelles, avecques l'engin d'une petite chorde cachée dedans le baston doré, l'on faisoyt l'une contre l'aultre terrificquement cliquetter..... » Cette statue est suivie des valets des gastrolâtres chargés de corbeilles, de pots, de plats et de marmites, qui, chantant des dithyrambes et autres hymnes, offrent à leur dieu des mets dont la nomenclature


Liv. 4
Ch. 30




64

remplit les trois quarts de ce chapitre et le LX<sup>e</sup> tout entier, sauf une ordure qui le couronne.

Les chapitres LXI[e] et LXII[e] traitent des belles inventions de *Messer Guaster*, qui sont réellement merveilleuses.

Continuant leur route, les joyeux compagnons sont arrêtés en mer par un calme, et dans le LXIII[e] chapitre, ils font à Pantagruel une foule de questions, pour guérir des maux qui disparaissent à l'aspect d'un festin brièvement décrit dans le chapitre LXIV[e].

---

## CHAPITRE LXIV.

La planche représente les habitans de l'île de Chanep où Pantagruel est descendu. Ils sont, si l'on en croit Xenomanès, « hypocrites, hydropicques, patenostriers, chattemittes, santorons, cagotz, hermites, » et sont de tout sexe et de tout âge. L'artiste nous les montre occupés à leurs pratiques ordinaires.

Dans le chapitre LXV[e], Rabelais rapporte « com-

MENT PANTAGRUEL HAULSE (passe) LE TEMPS AVECQUES SES DOMESTICQUES, » dont un, savoir, Frère Jean, dit du mal des femmes; mais il est gourmandé par Panurge qui n'est pas mû en cette circonstance par un esprit de galanterie, mais bien par le désir qu'il a de se marier.

Continuant sa route, Pantagruel découvre au loin le double sommet du Parnasse. Xenomanès lui propose de descendre sur la côte; mais il refuse, disant que « le peuple sont tous volleurs et larrons; » et Panurge frémissant à la seule idée du danger, s'écrie: « C'est..... bien et doctement parlé. » Frère Jean est d'une opinion contraire et insiste pour qu'on descende sur la côte, assurant que les voleurs qui se présenteront devant lui recevront un tel traitement qu'ils ne seront pas tentés de s'y représenter, et comme Panurge se récrie à cette proposition, Frère Jean irrité lui fait de si beaux complimens que « à ces motz, Panurge esvanouyt de la compaignie, et se mussa (cacha) on bas dedans la soutte, entre les croustes, miettes et chaplys (chapelure) du pain. »

Après son départ, Pantagruel, d'après le conseil de Frère Jean, qui veut le faire rire aux dépens de Panurge, fait tirer un coup de canon en l'honneur des Muses, et son exemple est suivi dans chaque navire de la flotte, ce qui fait dire à notre auteur: « Croyez que il y eut beau tintamarre. »


Liv. 4
Ch. 67

## CHAPITRE LXVII.

COMMENT PANURGE, PAR MALE PAOUR, SE CONCHIA; ET DU GRAND CHAT RODILARDUS, PENSOYT QUE FEUST UN DYABLETEAU.

Le titre seul du chapitre donne succinctement l'explication de la gravure. Panurge, effrayé de l'explosion de la pièce d'artillerie qu'on voit en jeu au premier plan « sort de la soutte en chemise, ayant seullement ung demy bas de chausses en jambe, sa barbe toute mouschetée de miettes de pain, tenant en main ung grand chat..... attaché à l'aultre demy bas de ses chausses..... remuant les babines comme ung cinge..... tremblant et clacquetant des dens; » mais en tel état que « Frère Jan, à l'approcher, sentoyt je ne sçay quel odeur aultre que de la poudre à canon. » Pantagruel attentif au signe indicatif de Frère Jean, sourit, et l'expression de sa figure contraste singulièrement avec celle de Panurge qui grimace d'épouvante.

Rabelais prend de là occasion de nous apprendre

la raison physiologique pour laquelle Panurge *s'est conchié de male raige de paour*, et entre autres exemples qu'il se plaît à citer, il raconte le fait suivant :

Édouard V, roy d'Angleterre, avoit accueilli auprès de lui *Maistre Francoys Villon*, banni de France. Un jour, lui montrant les armoiries de France, il lui dit qu'il ne se servoit jamais d'autre abstersif pour sa chaise percée. Je le crois bien, répondit Villon, étant constipé sur vos vieux jours, vous regardez les armes de France et, ce faisant, *vous vous conchiez de male raige de paour*, « et..... si d'abundant vous aviez icy en paincture la grande oriflambé (oriflamme) de France, à la vue d'ycelle vous rendriez les boyaulx du ventre par le fondement. »



# LIVRE V.

## CHAPITRE II.

Après un prologue adressé aux mêmes classes de lecteurs que les précédens, Rabelais fait arriver ses héros dans l'île Sonnante, où tout d'abord on les fait jeuner à cause des quatre temps; ce qui fournit pour Frère Jean matière à calembourg.

La gravure représente une procession de moines chantant leurs patenostres, pendant qu'on sonne les cloches dont la multiplicité motive le nom de l'île. Parmi ces moines de tout ordre et de tout costume, on distingue des femmes et un cardinal à gauche.

Ce chapitre ainsi que le III[e] et le IV ne contiennent qu'une satire allégorique, mais très-peu voilée

et hardie à faire peur, des moines et du pape. L'on se demande souvent, après les avoir lus, ceux-là aussi-bien que d'autres, comment toute la protection du cardinal du Bellay et des rois sous lesquels Rabelais vécut, put le garantir des fagots.

## CHAPITRE V.

COMMENT LES OYSEAULX GOURMANDEURS SONT MUTZ EN L'ISLE SONNANTE.

La planche 67e qui traduit très-mal le texte de Rabelais, ou, pour mieux dire, ne le traduit point, représente les chevaliers de divers ordres religieux et militaires que notre auteur malin immole en masse et appelle « Oyseaulx gourmandeurs, » cachant ainsi d'un voile transparent le ridicule qu'il déverse à pleines mains sur les commandeurs et principalement sur ceux de Malte qui, dit-il, « sont..... croustelevéz et tous mangéz de grosse v....., à cause de la marine que ilz hantent quelques foys. »



Liv. 5. Ch. 5

Graué par Foex.

67.

Nous consignerons ici les observations que fit Panurge sur l'histoire naturelle de ces oiseaux de nouvelle espèce.

« Leur pennaige (plumage) estoyt changeant d'heure en heure, comme la peau d'ung caméleon,..... et tous avoyent on dessoubz de l'aesle gausche, une marque comme de deuz diametres, my partissant ung cercle, ou d'une ligne perpendiculaire tumbante sus une ligne droicte. A tous estoyt presque d'une forme, mais non à tous d'une couleur : ès ungs estoyt blanche, ès aultres verde, ès aultres rouge, ès aultres bleue. Qui sont, demanda Panurge, ceulx-cy et comment les nommez ? Ilz sont, respondist Éditve (le gardien du temple), metifz. »

« Nous les appellons gourmandeurs, et ont grand nombre de gourmanderyes en vostre monde. » Panurge priant qu'on les fasse chanter : « Ilz ne chantent, respondist-il (l'Éditve), jamais, mais ilz repaissent on double en récompense. » Ils ont, ajoute l'Éditve, grand peur de « une magnificque espece de Gaux, oyseaulx de proye terribles, non toutesfoys venans on leurre, ne recognoissans le guant, lesquelz ilz disent estre en vostre monde; et d'yceulx les ungs pourter jectz aux jambes bien beaulx et pretieulx avecques inscriptions aux vervelles (1), par laquelle que *mal*

(1) Anneau de pied des faucons.

*y pensera* (1) est condamné d'estre soubdain tout conchié; aultres, on devant de leur pennaige, pourter le trophée d'ung calumniateur, et les aultres y pourter une peau de belier. » Après ce portrait sur l'original duquel on ne peut se méprendre, Rabelais fait dire à Panurge avec finesse: « maistre Éditve..... il est vray, mais nous ne les congnoissons mye. »

Le chapitre se termine par un repas dont la chère abondante et délicate fait oublier à nos joyeux compagnons le jeûne de quatre jours que l'ermite les a forcés de faire, à leur entrée dans l'île Sonnante.

## CHAPITRE VIII.

COMMENT NOUS FEUT MONSTRÉ PAPEGAUT A GRANT DIFFICULTÉ.

PANTAGRUEL prie l'Éditve de lui montrer le *Papegaut*, chef de l'île. Celui-ci lui fait observer

(1) L'ordre de la Jarretière que l'auteur semble désigner à propos des




Liv. 3
Ch. 9.

qu'on ne le voit qu'avec beaucoup de difficulté, mais qu'il va savoir s'il est visible. Un quart-d'heure après il revient et mène Pantagruel et ses compagnons « en tapinoys et silence droict à la cage en laquelle il estoyt accroué (enfermé), accompaigné de deux petitz cardingaux et de six groz et graz evesgaux. »

La gravure représente cette scène, où, sur le devant, figure Panurge faisant des questions d'un air goguenard au gardien qui du doigt lui fait un signe prohibitif.

Après être descendu, au chapitre IX[e], dans l'île des Ferremens où de chaque arbre il pleuvait des instrumens et des armes de fer, et dans l'île de Cassade où étaient deux rochers que le pilote assura être des osselets, Pantagruel et ses compagnons sont faits prisonniers « par le commandement de Grippeminauld, archiduc des chats fourréz. »

Anglais, ennemis des chevaliers de Malte depuis la réforme, porte pour devise celle des armes d'Angleterre : *Honni soit qui mal y pense.*

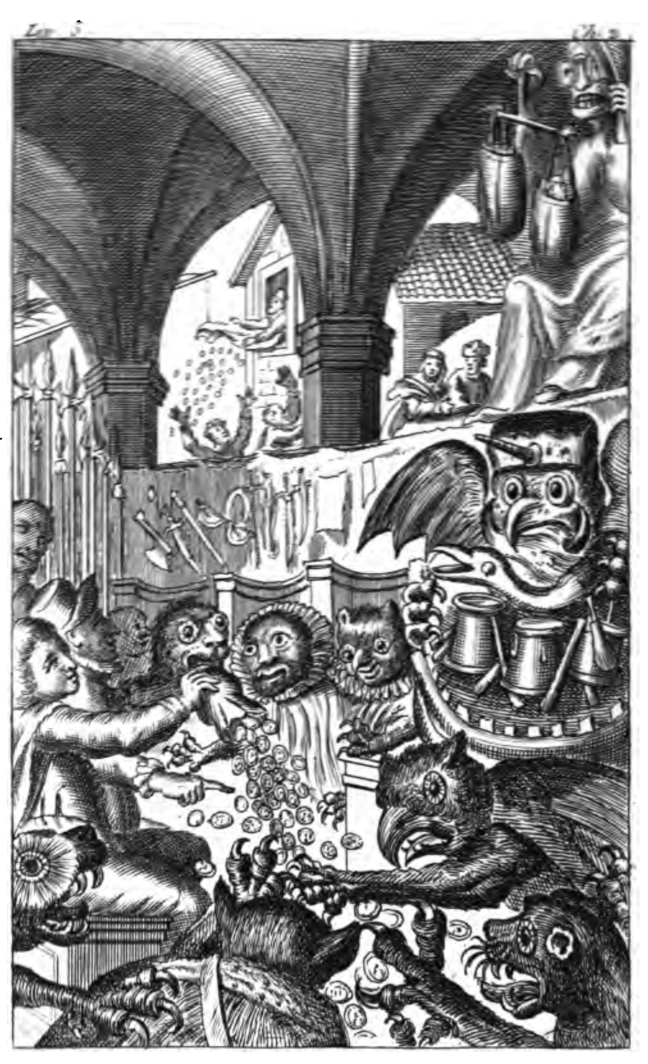
## CHAPITRES XI ET XIII.

---

Dans cette planche LXVIII[e] qui se rapporte à ce chapitre, on voit Panurge et ses compagnons présentant leur *laissez-passer* à un *chat-fourré* à côté duquel est figuré Grippeminaud, « monstre le plus hydeux que jamais feut descript; » car, dit Rabelais, « je ne vous le sçauróy mieulx comparer qu'à une Chimère, ou à Sphinx et Cerberus, ou bien on simulachre de Osiris ainsi que le figuroyent les Égyptiens, par troys testes ensemble joinctes; sçavoir est d'ung leon rugiant (lion rugissant), d'ung chien flattant et d'ung loup baislant, entortillez d'ung dracon (serpent) soy mordant la queue. » L'artiste a représenté dans le fond à droite, le pressoir particulier des *chats-fourrés*, et, à gauche, quelques-uns d'entre eux assis autour d'une cuve et lisant des requêtes, des mémoires, des oppositions et autres choses *ejusdem farinæ* que le lecteur peut se figurer; car, comme il l'a déjà vu sans doute, dans ce chapitre et dans




68.



les suivans, Rabelais jette à pleines mains le ridicule sur les gens de justice.

Le chapitre XII[e] contient une énigme proposée par Grippeminaud à Panurge qui en donne la solution dans le chapitre XIII[e].

C'est la fin de ce chapitre XIII[e] qui a fourni à l'artiste un sujet de gravure. Elle représente Panurge vidant au milieu du parquet sa bourse pleine d'écus. A cette vue tous les *chats-fourrés* jouent des griffes en s'écriant : « Ce sont les espices : le procès feut bien bon, bien friant et bien espicé..... » La figure étrange qu'on voit à droite est celle du président ; elle est surmontée par « l'imaige d'une vieille femme, tenant en main dextre (droite) ung fourreau de faucille, en senestre (gauche), une balance, et pourtant bezicles on nez. Les couppes de la balance, *sont* de deux gibbessieres veloutées, l'une pleine de billon et pendente, l'aultre vuyde et longue, eslevée on dessus du tresbuchet. »

Dans le chapitre XIV[e], l'auteur continue de nous entretenir des *chats-fourrés*, et dans le XV[e] il nous apprend « COMMENT FRÈRE JAN DES ENTOMMEURES DELIBERE MESTRE A SAC LES CHATZ-FOURRÉZ, » voulant, par cet acte, mériter la réputation d'Hercule.

Le chapitre suivant est consacré à la description des mœurs des gens du pays d'*Oultre* qui « sembloyent..... à leur physionomie bons compaignons, et de bonne chiere. Ilz estoyent (ajoute

Rabelais) tous oultrés, et tous pedoyent de graisse;..... ilz deschicquetoyent leur peau pour y faire bouffer la gresse, ne plus ne moins que les sallebrenaux (1) de ma patrie descouppent le hault de leurs chausses pour y faire bouffer le taffetas, » puis nos héros assistent aux *crevailles* d'un tavernier qui, « en son temps, avoyt esté bon raillard, grand grignoteux, beau mangeur de souppes lionnoyses, notable compteur d'horologe, eternellement disnant comme l'hoste de Rouillac,..... et, selon l'usaige du pays, finissoyt ses jours en crevant, plus ne povant le peritoine et peau, par tant d'années deschicquetéez, clorre et retenir ses trippes que elles n'enfundrassent par dehors, comme d'ung tonneau defoncé. » Ce chapitre est terminé par une anecdote graveleuse sur « le venerable abbé de Castiliers. »

Pantagruel et ses compagnons poursuivant leur route éprouvent un coup de vent qui fait éclater de nouveau le courage de Panurge, et rencontrent pour leur salut un navire chargé de tambours et de « chantres,..... musiciens, poëtes, astrologues, rimasseurs, geomantins, alchimistes, horologiers, » gens, selon la pensée présumée du malin *maistre François*, qui vendent du vent de même qualité que celui que recèle les tambours, ou qui font plus de bruit que de besogne.

(1) D'autres lisent salebreneux (sale, breneux). Le Duchat dérive ce mot de *saraballa*, haut-de-chausses très-amples et à larges plis.

Rabelais revient sur les gens de lois, et emploie encore un chapitre à les tourner en ridicule et à les déchirer à belles dents (1).

Au chapitre XIX[e], on voit comment Pantagruel et ses compagnons descendirent dans le royaume de la *Quinte-essence* « nommée Entelechie, » dont « Arislotetes, prime homme, et paragon de toute philosophie, feut parrain..... » Et au XX[e], COMMENT LA QUINTE-ESSENCE GUARISSOYT LES MALADES PAR CHANSONS.

Ses officiers jouissent de la même faculté de guérir en employant toutefois des moyens différens, mais au moins d'une toute aussi facile exécution, car il est rapporté dans le chapitre XXI[e] qu'un d'eux « guarissoyt de toutes fiebvres sus l'heure, seullement leur (aux malades) pendant à la ceincture, sus le cousté gausche, une queue de regnard. Ung du mal de dens, seullement lavant par troys foys la racine de la dent affligée avecques vinaigre suzat, et on soleil par demye heure la laissant desseicher. Ung aultre je veidz (dit Rabelais) qui en peu d'heures guarit neuf bons gentilz-hommes du mal Sainct-François, les oustant de toutes debtes, et à chascun d'eulx mettant une chorde on col à laquelle pendoyt une boitte plaine de dix mille escutz on soleil. Ung

(1) Comme la gravure LXVIII[e] se rapporte également à ce chapitre et au XI[e], nous avons cru devoir la placer où elle est. Le lecteur peut la revoir, si l'idée lui en prend.

aultre, par engin mirificque, jectoyt les maisons par les fenestres ; ainsi restoyent emundées d'aër pestelent, » etc., etc.

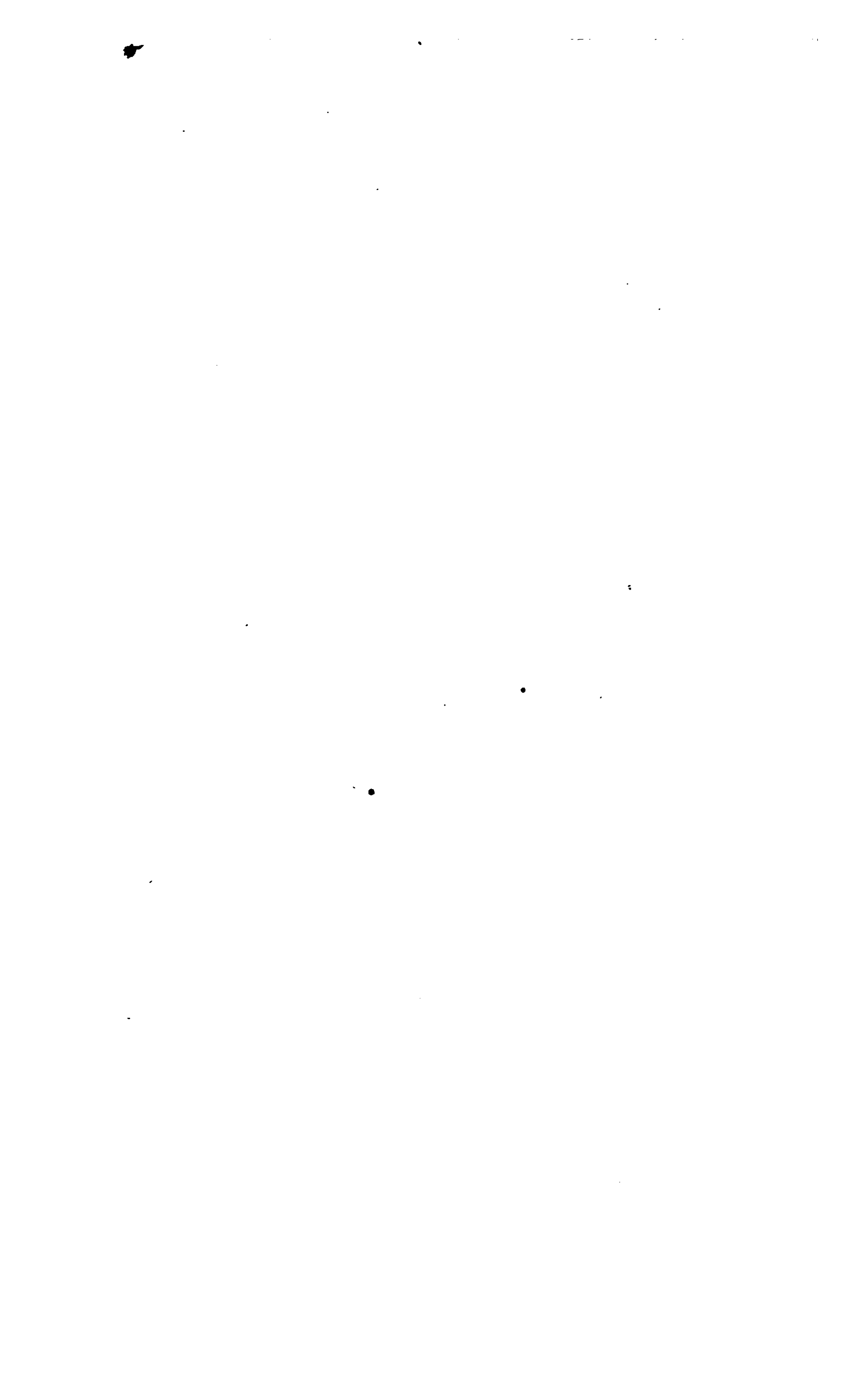
## CHAPITRE XXII.

COMMENT LES OFFICIERS DE LA QUINTE-ESSENCE DIVERSEMENT S'EXERCENT, ET COMME LA DAME NOUS RETINT EN ESTAT D'ABSTRACTEURS (1).

LA gravure représente les occupations des officiers d'*Entéléchie*. L'un d'eux, au second plan, tond un âne; plus loin, un autre chasse au vent avec des filets, et prend des écrevisses; un autre coupe la flamme avec des ciseaux, et un autre enfin tire du lait d'un bouc. Au premier plan., on voit la reine qui se fait servir un souper décrit dans le chapitre XXIII$^{e}$, et dont fait partie un *Pot-pourri* composé de toutes sortes de mets, au fond duquel étoient « force dez, cartes, tarotz (cartes allemandes), eschetz, et tabliers (jeu de trictrac),

(1) Il faut se souvenir que Rabelais fit paraître les premiers livres de Gargantua et de Pantagruel sous le nom de maître Alcofribas Nasier, *abstracteur de quintessence*.





avecques plaines tasses d'escutz on soleil, pour ceulx qui jouer vouldroyent. » Elle a dans la bouche un entonnoir par le moyen duquelle on lui verse dans l'estomac la nourriture dont un de ses officiers a coutume de lui confectionner la mastication.

Les chapitres XIV$^{e}$ et XV$^{e}$ assez longs ne contiennent que la description du bal ou *tournoy* que donne Entéléchie à Pantagruel et à ses gens.

Après avoir quitté la cour de cette princesse, ils arrivent « en l'îles d'Ode (1), en laquelle les chemins cheminent. Dans ce chapitre XXVII$^{e}$, l'auteur semble ne marcher que de calembourgs en calembourgs dont cependant aucun ne nous paraît assez remarquable pour être rapporté ici.

Dans le chapitre suivant, Rabelais lance de nouveaux traits, encore plus acérés, contre les moines qu'il appelle *Frères Fredons*, à cause du chant qui fait leur principale occupation, et semble mettre à découvert sa croyance religieuse lorsqu'il fait dire à la fin à Frère Jean : « O les groz ratz à la table !..... O que n'est icy Priapus! aussi bien que feut aux sacres nocturnes de Canidie, pour le voir à plain fond peder, et, contrepedant, fredonner. A ceste heure congnoys-je, en vérité, que sommes en terre Anticthone (opposée à notre hémisphère) et Antipode. En Ger-

(1) En grec ὁδὸς, chemin.

manie, l'on desmolit monastères et desfroque on les moynes; icy on les erige à rebours et à contrepoil. »

Dans le chapitre XXVIII[e] est contenue la conversation de Panurge avec le *Fredon*. Le premier lui fait des questions auxquelles le second ne répond que par des monosyllabes qui en donnent cependant l'entière solution.

« Frater..... (dit Panurge) où est la guarse (1)? Le Fredon luy respond : Bas.

PAN. En avez-vous beaucoup ceans?

FRE. Peu.

PAN. Combien au vray sont-elles?

FRE. Vingt.

PAN. Combien en vouldriez-vous?

FRE. Cent.

PAN. Où les tenez-vous cachées?

FRE. Là, etc. »

Et la conversation se soutient sur ce modèle pendant cinq grandes pages in-8°.

Le chapitre XXIX[e] est tout employé aux raisons que donne Épistemon contre l'institution du carême qui, dit-il, est « embrené en paillardise, » et à la continuation de la singulière conversation de Panurge avec le *Fredon*. Il est terminé par une plaisanterie indécente sur le rôle

(1) Ce mot n'a pas toujours eu l'acception déshonorante qu'on lui donne maintenant. Il signifiait autrefois et signifie encore dans quelques provinces de France *jeune fille*, et il est le féminin de *garçon*.


Tom. 5.
Ch. 33.

que le même *Fredon* dont Panurge voudrait faire le fou de sa femme, remplirait auprès d'elle.

L'auteur fait, au chapitre XX[e], la description de l'île de *Satin* où sont descendus Pantagruel et ses joyeux compagnons. Sous ce nom assez bien trouvé, Rabelais désigne visiblement la cour de son temps, dont les habitans étaient vêtus d'habits de cette étoffe, qui recélait tous les vices que représentent les animaux féroces et immondes dont il donne la nomenclature, et où, dit-il, dans le chapitre XXXI[e] « Ouy dire tenoit eschole de tesmoingnerye. »

## CHAPITRE XXXIII.

COMMENT NOUS DESCENDISMES ON PORT DES LYCHNOBIENS ET ENTRASMES EN LANTERNOYS.

Enfin nos joyeux voyageurs arrivent en *Lanternois*. La gravure nous les représente se prosternant devant la reine laquelle « estoyt vestue

de crystallin vierge..... passementé de gros dyamans, » et entourée des *Lanternes* du sang, qui étaient de pierres moins précieuses, tandis que « le demourant estoyt de corne, de papier, de toille cirée, *et* les fallotz pareillement selon leurs estats d'anticquité de leurs maisons. » On aperçoit dans le lointain des phares et fanaux, lanternes d'un ordre plus élevé.

## CHAPITRE XXXIV.

COMMENT NOUS ARRIVASMES A L'ORACLE DE LA BOUTEILLE.

Enfin, guidés par la lanterne que leur avait donnée la reine du *Lanternois*, ils arrivent « en l'isle desirée, en laquelle estoyt l'oracle de la bouteille. »

Dans la planche on aperçoit dans le fond le temple de la *dive Bouteille*, à travers un arc de triomphe « onquel estoyt le trophée d'ung beuveur bien mignonnement insculpé. » Des deux


Liv. 5.
Ch. 34

côtés sont deux tonnelles de lierre et des ceps de vigne « ornéz de raisins de cinq cens couleurs diverses, et cinq cens diverses formes non naturelles. » La terre est couverte de mets de toute espèce. Les deux compagnons de Pantagruel, couronnés de lierre, remplissent leurs souliers de pampres, selon l'avis de l'illustrissime Lanterne qui brille à gauche, au premier plan.

Dans le chapitre XXXV$^e$, Rabelais dit la descente de ses héros « soubz terre pour entrer on temple de la Bouteille, et COMMENT CHINON EST LA PREMIÈRE VILLE DU MONDE ; » ce qu'il explique en faisant venir *Chinon* ou *Caynon* de Caïn, fils d'Adam, qui, selon lui, l'aurait bâti.

Après être descendus dans le Temple par des degrés tétradiques, nos pèlerins, parmi lesquels se trouve Panurge, qui s'appelle, malgré toute sa terreur « *Guillaume Sans Paour*, » voient devant eux s'ouvrir l'édifice sacré dont le pavé et les murs représentant « la bataille que Bacchus guaigna contre les Indiens, » sont décrits dans les chapitres XXXVIII$^e$, XXXIX$^e$ et XL$^e$.

---

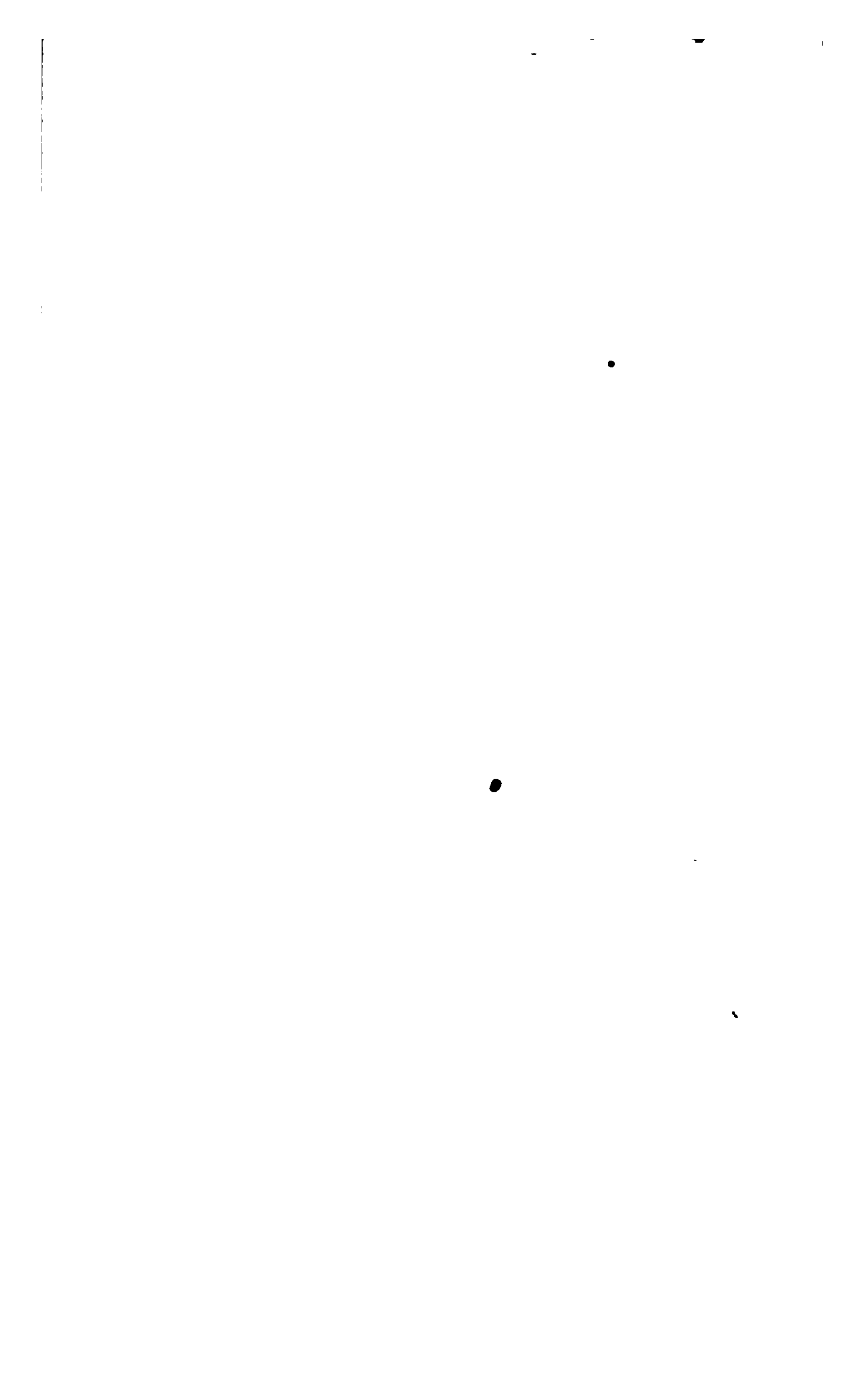
## CHAPITRE XLI.

COMMENT LE TEMPLE ESTOYT ESCLAIRÉ PAR UNE LAMPE ADMIRABLE.

CETTE gravure représente l'intérieur du temple de la *Bouteille*. Le pavé et les parois des murs sont ornés d'arabesques et de bas-reliefs. Au fond est la *dive* Bacbuc, devant qui se prosterne Panurge, peut-être en costume bien ridicule. A droite apparaît Pantagruel la coupe en main. Une jeune fille promène dans le Temple un plateau couvert de vases à boire qu'elle remplit avec la bouteille qu'elle tient à sa main droite. La plupart des assistans contemplent la lampe qui éclaire la salle et dont l'admirable structure, la richesse et les vertus sont décrites dans ce chapitre.

Le chapitre XLII$^{e}$, qui en forme deux dans les anciennes éditions, ne contient que la descrip-






Liv. 5.
Ch. 44.
75.

tion d'une « fontaine phantastique, » et apprend « COMMENT L'EAU DE LA FONTAINE RENDOYT GOUST DE VIN, SELON L'IMAGINATION DES BEUVANS. » Ce chapitre montre combien l'architecture était, comme presque tous les autres arts et sciences, familières à notre auteur.

## CHAPITRE LXIII.

COMMENT BACBUC ACCOUSTRA PANURGE POUR AVOIR LE MOT DE LA BOUTEILLE.

Pour décrire cette planche, nous nous servirons, la plupart du temps, des paroles de l'auteur.

Panurge ayant manifesté le désir de consulter l'oracle de la *Bouteille*, la prêtresse « le vestit d'une galuerdine (sayon), l'encapitonna d'ung beau et blanc beguin, l'affeubla d'une chausse d'hippocras, on bout de laquelle, on lieu de floc, meit troys obelisques; les enguantela de

deuz braguettes anticques, le ceignit de troys cornemuses liées ensemble, luy baigna la face troys foys dedans la fontaine sus dicte : enfin luy jecta on visaige une poignée de farine, *et* meit troys plumes de coq sus le cousté droit de la chausse hippocratique. » Au fond du temple, on aperçoit Pantagruel qui regarde avec étonnement cette cérémonie. Enfin Panurge, ainsi accoutré, est amené dans une chapelle dont est donnée la description dans ce chapitre.

## CHAPITRE XLIV.

### COMMENT LA PONTIFE BACBUC PRESENTA PANURGE DEVANT LA DIVE BOUTEILLE.

« La feict Bacbuc, la noble pontife Panurge baisser et baiser la marge de la fontaine; puys le feit lever, et autour dancer troys ithym-


Liv. 5
Ch. 45
ΕΝΟΙΝΟ ΑΛΗΘΕΙ
TRINC

bous. Cela faict, luy commanda s'asseoir entre deux selles (chaises) le cul à terre, là préparées. Puys desploya son livre rituel, et, luy soufflant en l'aureille guausche, le feit chanter une epilenie (1) comme s'ensuyct. »

(Voyez cette pièce ci-contre inscrite sur la Bouteille.)

La Bouteille lui ayant prononcé pour oracle le mot TRINQ, Bacbuc, au chapitre XLV[e], interprète ce mot en lui disant de boire, et que, selon l'adage inscrit en capitales sur le fronton du Temple, il trouvera la *vérité dans le vin.* Panurge, content cette fois de la réponse de la Bouteille, improvise une pièce de vers où il parle de son bonheur futur avec sa femme. Frère Jean, dans le chapitre suivant, lui répond en vers, et enfin pendant tout ce chapitre XLV[e], « PANURGE ET LES AULTRES RHYTHMENT PAR FUREUR POETICQUE. »

Dans le XLVII[e] et dernier chapitre, il est dit : « COMMENT, AVOIR PRINS CONGIÉ DE BACBUC, DELAISSENT L'ORACLE DE LA DIVE BOUTEILLE. » Bacbuc ouvre un livre, y fait écrire quelques mots

(1) Chant en l'honneur de Bacchus, que l'on exécutait ordinairement en foulant le raisin ; il était accompagné de danses (DE L'AULNAYE). C'est peut-être pour cela que le dessinateur a figuré des danses dans cette planche où le texte n'en indique pas. L'inscription EVOIVA αληθεια est rapportée dans un chapitre précédent.

par un de ses mystagogues (1), donne aux pèlerins trois outres de l'eau *Phantastique*, et leur tient un discours qu'elle termine par ces mots : « OR ALLEZ, DE PAR DIEU QUI VOUS CONDUYE. »

(1) Qui sert dans les mystères.

FIN.



*ap. 18. qu'il*
*ne putain.* Pen-

6

# TABLE DES CHAPITRES.

## LIVRE II.

---

## LIVRE III.



---

## LIVRE IV.

## LIVRE V.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

